



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

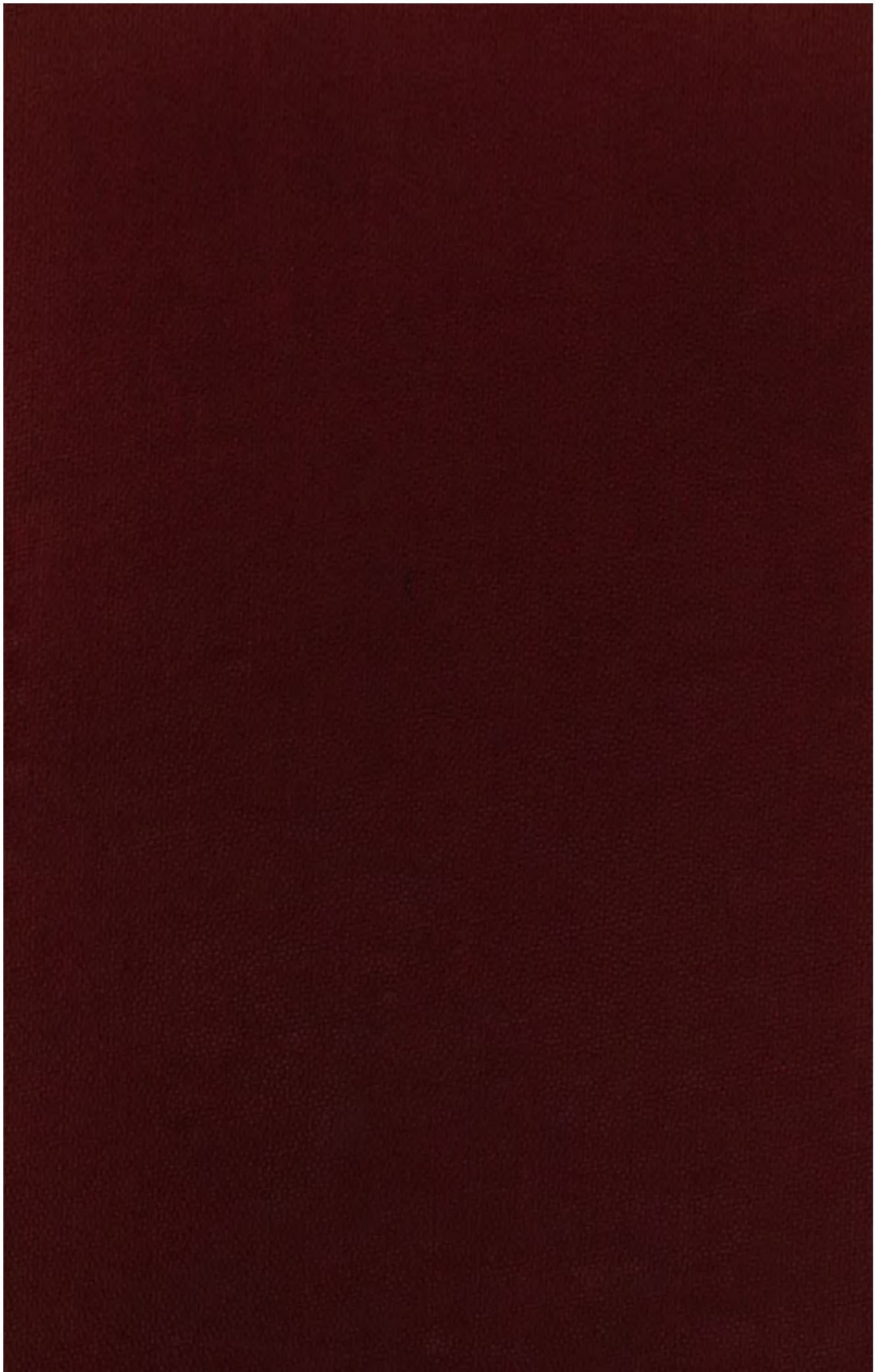
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

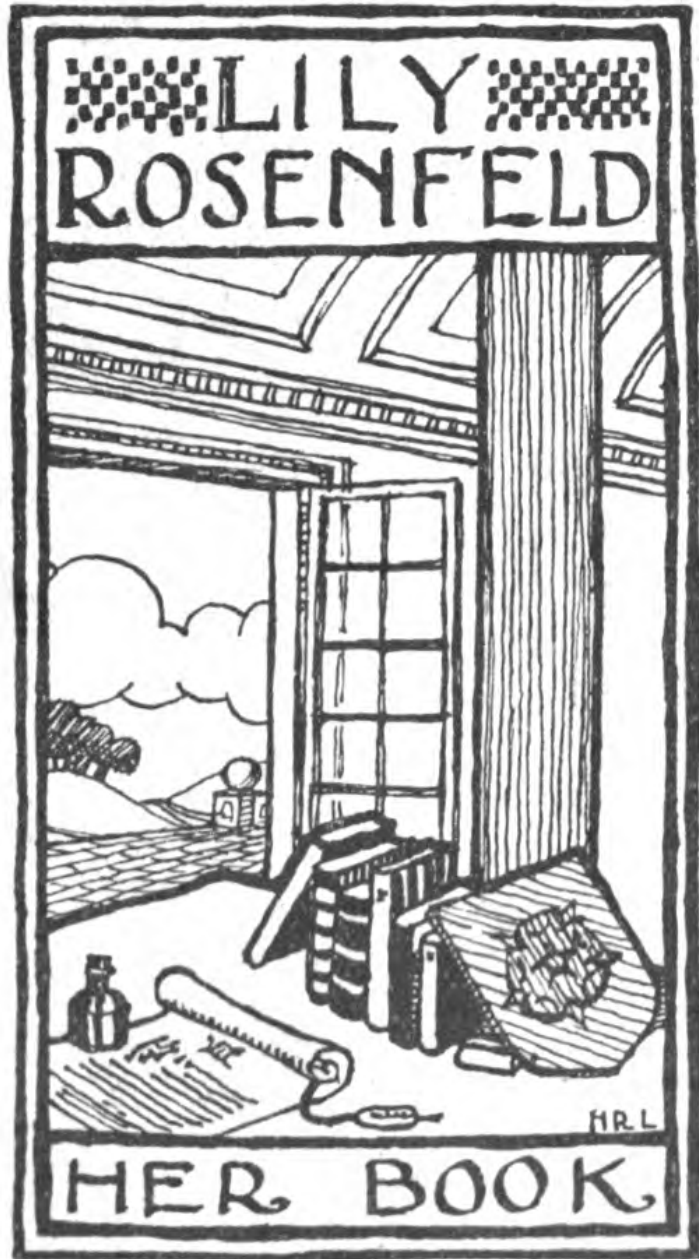
For more information see:

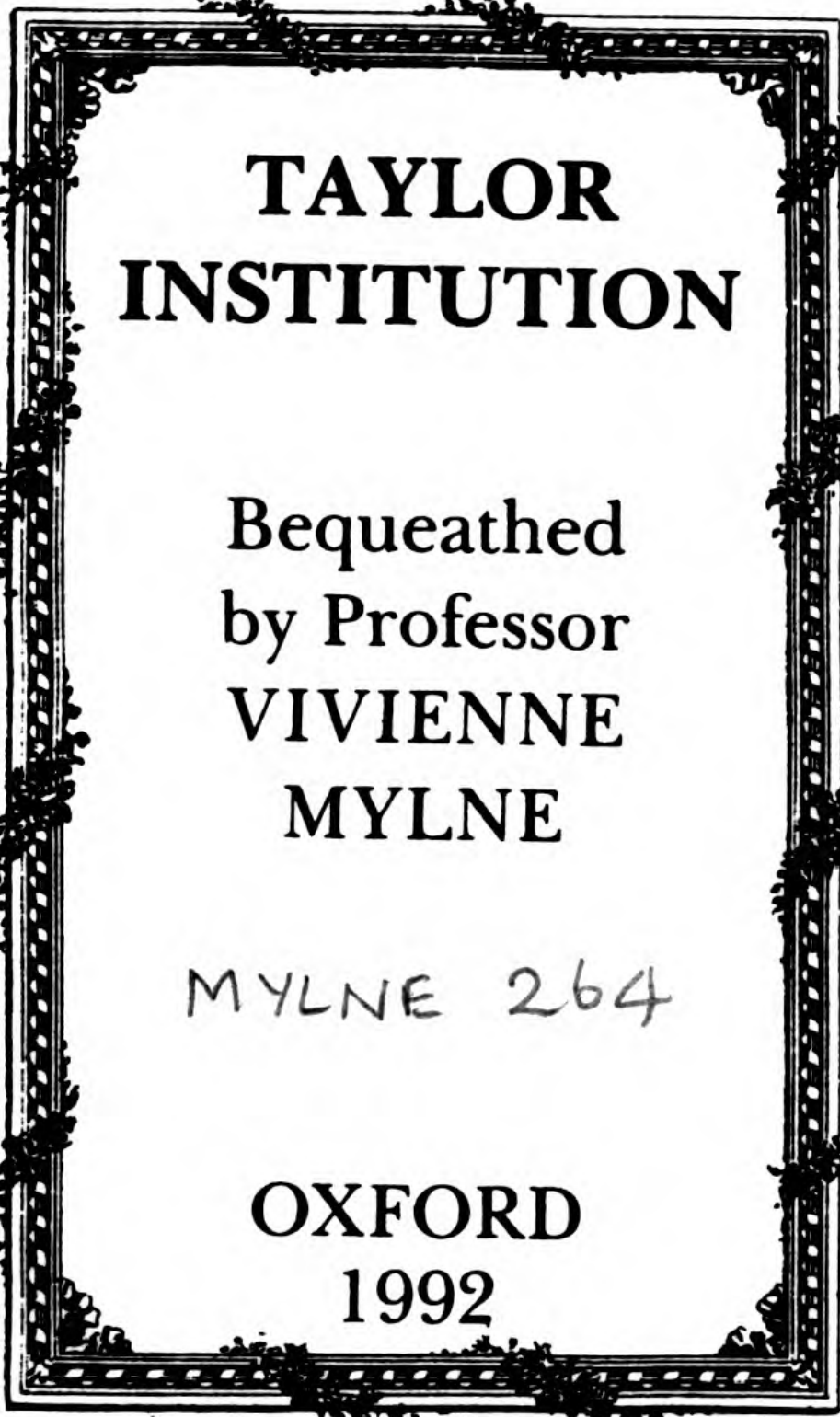
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.







**TAYLOR  
INSTITUTION**

Bequeathed  
by Professor  
**VIVIENNE  
MYLNE**

MYLNE 264

**OXFORD  
1992**

169



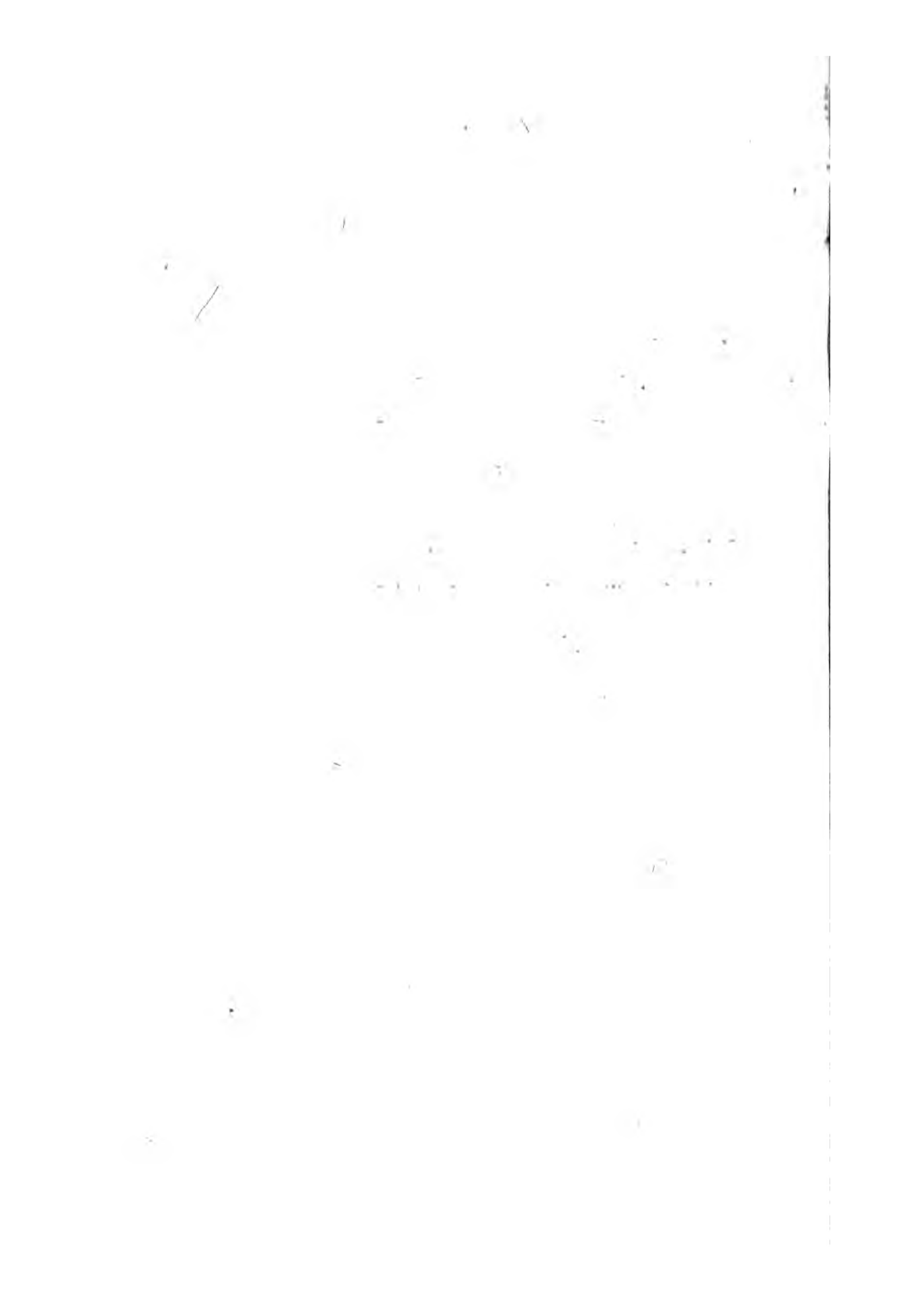
L'ÉCUMOIRE

OU

TANZANI

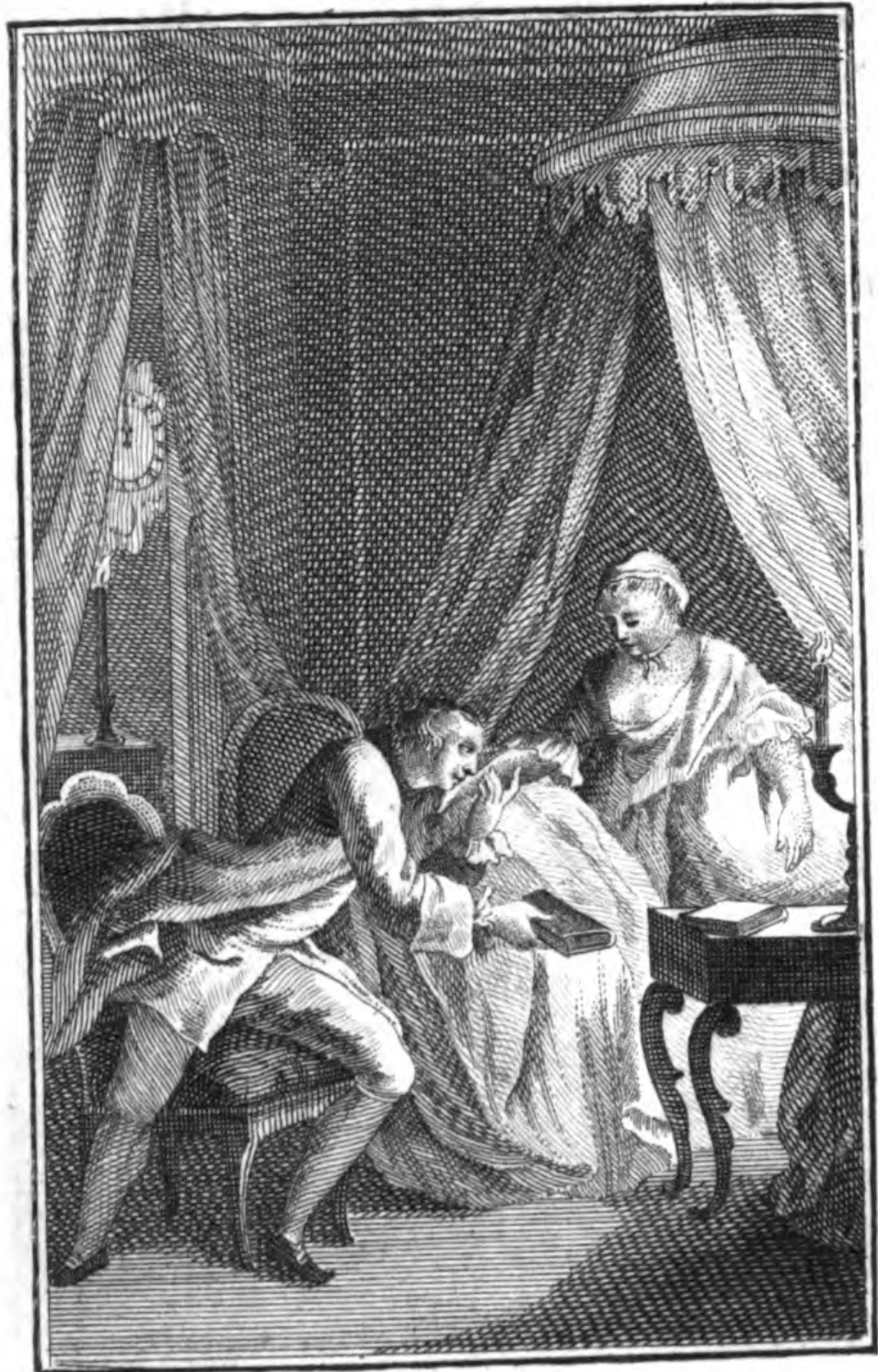
ET

NÉADARNÉ.









# L'ÉCUMOIRE

OU

TANZANI

ET

NÉADARNÉ.

HISTOIRE JAPONOISE

PAR M. DE CRÉBILLON

TOME SECOND.



A PARIS

---

1786





TANZAI

ET

NÉADARNÉ.



LIVRE TROISIEME.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Qui ne sera peut-être pas entendu de  
tout le monde.*

**J'**AI pour aïeul le grand Génie:  
Chou-Macha. Quant à mon père,  
je ne l'ai jamais bien connu :  
la Fée Chingara, ma mère, n'a ja-  
mais voulu le déclarer, soit qu'elle

Tome II.

A 3

n'en fût pas bien sûre , soit que le choix qu'elle avoit fait , ne lui fût point d'honneur : car ce n'est pas toujours pour se donner un air de réserve , que les femmes n'avouent pas leurs aventures : il semble que quand la vanité est flattée de la condition d'un Amant , la vertu y perde moins. On espera beaucoup de moi dans mon enfance : que je vous en raconte quelques traits. Je n'avois pas encore quatre ans... Ne pourriez-vous pas, interrompit Tanzaï , prendre l'histoire d'un peu plus haut? Eh bien, vous étiez fort jolie sans doute en votre enfance ; mais passons au tems où vos agrémens vous furent de quelque chose. Volontiers, dit la taupe. On me nomma Moustache, parce que dans ma figure naturelle, j'en ai une fort longue du côté gauche. Barbacela, ma proche parente, & ma marraine, voulut absolument

m'élever , & Chingara y consentit d'autant plus volontiers , qu'outre qu'elle connoissoit ma marraine en état de me donner une bonne éducation , elle n'étoit pas fâchée qu'on ne vît pas si près d'elle une fille qui , dans la suite , pourroit effacer ses agrémens.

Barbacela me porta dans l'isle Babiolo , dont elle est souveraine. C'est , sans contredit , le pays du monde le moins nébuleux. Les hommes ne s'y occupent que de ponpons & de madrigaux. Les femmes n'y ont d'autre soin que celui de plaire ; & s'il arrivoit qu'une d'elles , poursuivie par un Amant , fût assez distraite sur les bienséances du pays pour prononcer seulement le mot de vertu , elle seroit bannie pour un an de toute société. Je ne prétends pas dire que l'on se convienne d'abord ; la résistance dure au moins deux jours , &

nous n'avons guère vu de femmes se rendre auparavant : cela n'est pourtant pas sans exemple à la Cour. Ces mœurs vous paroissent singulières, & vous avez tort. Qu'une femme, de celles qu'on nomme parmi vous vertueuses, vous fassent attendre un mois. Ce terme est long. Eh bien ? à la fin de votre martyre, que vous donne-t-elle que ce qu'une autre, moins engouée de décence, vous donne d'abord ? Car, voyez-vous, cela revient au même, le tendre est effectif dans le fond. Au milieu des rebus étudiés d'une femme, on a toujours sa défaite en perspective ; qu'elle se précipite, ou qu'elle attende, elle arrive enfin ; mais l'imagination a trop été au-devant d'elle ; on a beau tirer le désir par la manche, on a peine à l'éveiller ; & s'il arrive qu'il s'éveille, le plaisir à qui il fait signe de trop loin, ou ne vient pas à tems, ou ne se soucie plus de

venir . La Vertu n'est qu'une balivernière , qui cherche toujours à vous faire perdre du tems , & quand elle croit avoir mis l'amour dehors . . . . Recommencez un peu ce que vous venez de dire , interrompit Tanzaï , que je meure si j'en ai entendu une syllabe . Quelle langue parlez-vous-là ? Celle de l'isle Babiole , reprit la taupe . Si vous pouviez me parler la mienne , vous me feriez plaisir , repliqua-t-il ; eh , comment faites-vous pour vous entendre ? Je me devine , reprit la taupe : mais laissez-moi continuer , je ne sais plus où j'en suis . Où la vertu baliverne , dit Néadarné . Eh non ! dit Moustache , ce n'étoit qu'une réflexion . Je ne sais donc plus , dit Néadarné , ce que c'étoit que l'histoire : ah ! vous en étiez à ces femmes qui se rendent d'abord .

Ma marraine , reprit la taupe , m'élevoit dans les mœurs du pays ,



& je commençois déjà à savoir ce que c'étoit que mon visage , lorsque je sortis de l'enfance. Avant un certain âge , on se voit sans s'appercevoir , on n'étudie pas ses agrémens , on ne sait pas ce qu'ils valent , on les a loin de soi , le seul désir de les éprouver les développe à nos regards ; on commence alors à s'imaginer. Sans les hommes , une femme seroit belle sans le savoir , sans s'en douter , rien de plus. Je me voyois convenablement pour moi-même , lorsque le Génie Jonquille arriva dans notre isle. J'étois vive , agaçante , & ma beauté étoit , pour ainsi dire , tappée de coquetterie. Il prit pour moi la passion la plus vive : mais le Prince des Cormorans qui étoit arrivé une demi-heure avant lui , m'avoit vue , regardée , émue : en fait d'amour on dépend d'une seconde. Le Génie ne sut pas qu'il étoit venu trop tard : je

m'apperçus, à regret, de sa passion, & cette découverte m'obligea à cacher la mienne. Comme on ignoroit mon amour pour Cormoran, on fut surpris de l'indifférence que je montrais au Génie; ce fut en vain qu'il mit en œuvre ses agrémens & ses soupirs; toute la justice que je lui rendois, n'alloit qu'à l'estime; & c'est un sentiment trop peu distingué pour quelqu'un qui s'est flatté d'en inspirer de plus vifs.

Les fêtes les plus brillantes, les présents les plus magnifiques, les soins les plus soumis, le respect le plus timide, étoient les seules armes dont il se servit pour vaincre ma rigueur. Je dissimulai long-tems avec lui. Je savois que mon amour avoit tout à craindre de la colère de Jonquille, s'il pouvoit le soupçonner d'être son rival: je me contentois donc de le voir en secret, & de lui sacrifier les

vœux & les présents du Génie, J'ai su depuis que cette coutume n'est pas nouvelle, & que ce qu'on tient de l'Amant riche, sert à acheter celui dont on a l'imagination blessée. Je craignois d'autant plus que le Génie ne soupçonnât Cormoran, qu'il n'y avoit que lui dans notre Cour digne d'attirer mes regards. C'étoit le plus beau danseur du monde, personne ne faisoit la révérence de meilleure grace : il devinoit tous les énigmes, jouoit bien tous les jeux, tant de force que d'adresse, depuis le trou-madame jusques au balon. Sa figure étoit charmante, & empaquetée, si l'on peut le dire, dans les agrémens les plus rares : il savoit accompagner de toutes sortes d'instrumens une voix charmante qu'il avoit. Jouoit-il bien de la vielle ? demanda brusquement Tanzaï. C'étoit, reprit la taupe, un de ses instrumens favoris.

voris. Tant mieux, dit-il, il n'y en a point de si merveilleux; mais continuez votre histoire, je prends actuellement beaucoup de part à votre Prince. Outre les talents que je viens de nombrer, continua-t-elle, il faisoit joliment des vers. Sa conversation enjouée & sérieuse, satisfaisoit également par ses graces & sa solidité. Austère avec la prude, libre avec la coquette, mélancolique avec la tendre, il n'y avoit pas une Dame à la Cour dont il ne fit les délices, & pas un homme dont il n'excitât la jalousie. La supériorité de son esprit ne le rendoit pas insociable; complaisant avec finesse, il savoit se plier à tout; il possédoit mieux que personne ce langage brillant de notre isle; il n'y avoit personne qui ne fût comblé de l'entendre; & quoique cet être farouche, intitulé le Bon-sens, n'agît pas toujours civilement avec ce qu'il

disoit, l'élégance insoutenable de ses discours faisoit qu'il n'y perdoit rien, ou que le Bon-sens, caché derrière une multitude miraculeuse de mots placés au mieux, auroit paru d'une insipidité affadissante à ses sectateurs les plus absurdes, s'il eût été vêtu moins légèrement. En effet, la raison est vulgaire; elle paroît toujours ce qu'elle est; elle craint de se noyer dans l'enjouement, & ne manque pas de faire un saut en-arrière, quand une idée singulièrement tournée se présente, ou qu'une imagination lumineuse se place commodément dans le cœur. Après cela, si elle triomphe, c'est d'une façon si insultante pour l'humanité, l'amour-propre le mieux élevé y trouve tant de décri, y perd tant de ses graces, prend si mauvaise opinion de lui-même, qu'il faudroit qu'il fût bien ridicule pour ne lui pas rompre en vi-

sière. L'esprit est d'un caractère plus sociable ; la dignité de ses manières fait sentir que son éducation a été soustraite aux préjugés ; ce qu'il pense est à lui, ne tient à rien, s'isole de lui-même ; il s'élève sans prendre de secousse : ce que la réflexion produit, s'appesantit sous le travail qu'elle cause ; ce que l'imagination enfante, est audacieux ; l'une absorbe par sa gravité, l'autre réveille par sa pétulance. On voit long-tems la première sur la route, l'autre se présente inopinément. La réflexion réprime sa justesse, n'est qu'indigence : prétexte de l'esprit foible qu'elle anéantit, à mesure qu'elle le flatte. L'esprit indépendant de tout, fait ses opérations sans calcul ; son effet, toujours séduisant, plus prompt que l'éclair, brille, étonne, éblouit ; il prend toutes les formes qu'on veut ; toujours noble, son air auguste, même

dans le badin , parle en faveur de sa naissance ; & la raison , toujours bourgeoise auprès de lui , silencieuse par sécheresse , succombe malgré elle , en augmentant par sa mauvaise humeur le triomphe de son rival.

Vrai Singe ! s'écria le Prince. Ah ! dit Néadarné , pénétrée de plaisir , ah , que cela est beau ! Sans notre taupe , nous nous serions ennuyés à périr. Je suis charmée , reprit Moustache , que mes idées ne se perdent pas auprès de vous ; je me suis bien doutée que votre goût n'étoit rien moins que puéril. Mais peut-on , dit Néadarné apprendre sans peine ce langage ; n'ôte-t-il rien à l'indolence du repos ? Pour moi , reprit Tanzaï , je crois que non , & j'imagine qu'avec les dispositions que je vous vois , & les leçons que Moustache vous donnera , vous parlerez bientôt aussi superficiellement qu'elle-même. Mais quelle misère ,

ajouta-t-il, de se servir de ce maussade jargon ! Vous restez deux heures sur la raison, & sur l'esprit pour ne me donner ni de l'un ni de l'autre. Si vous continuez votre histoire sur ce ton-là, je ne répons pas que je l'entende patiemment. Laissez-le dire, interrompit Néadarné ; au vrai, c'est au mieux ; vous parlez de tout point comme un charme. Le Prince haussa les épaules, & Moustache reprit ainsi son récit.

---

## CHAPITRE II.

*Comme le précédent.*

**V**ous conviendrez aisément, je crois, après ce que je viens de vous dire de Cormoran, que mon goût pour lui étoit justifié. Un seul de ses regards auroit suffi pour tourner la



tête à la femme la moins susceptible : ainsi il n'est pas surprenant que son mérite ait fait sur moi une si vive impression. Tant de passions ne sont fondées que sur le caprice, que je suis bien-aise de vous faire voir que la mienne ne s'étoit pas déterminée sur rien. La première fois que je le vis, ( & l'amour ne peut naître que du premier moment, ) qui ne l'auroit aimé ! Il étoit au cercle chez Barbacella : les hommes les plus galans de la cour étoient consultés par nos Dames sur le choix des ajustemens, sur les modes, & sur la difficulté d'en imaginer de nouvelles ; c'étoit, comme vous voyez, une matière importante. Chacun s'efforçoit de briller. Le Prince, qui venoit d'arriver à la Cour, résolut avec tant de solidité les cas difficiles qui se présenterent, inventa des modes si jolies, qu'il n'y eut personne qui n'admirat sa sagesse & son

imagination. Pour moi, j'en fus frappée *incognito* jusques au fond du cœur. Une attention particulière qu'il parut faire à ma personne, fixa le penchant que je me sentois déjà pour lui; & je m'aidai si bien de mes réflexions, que quand je le quittai le soir, ma passion ne pouvoit plus augmenter. L'agrément de son esprit qui se développa dans la liberté du repas, acheva ma défaite. Quelque chose d'obligeant qu'il me dit sur ma beauté, & le silence qu'il garda avec toutes les autres, me convinquirent que son cœur n'étoit plus tranquille; car cela s'apperçoit aisément: l'amour est un sentiment qui dérange l'ame, & qui pour s'y mettre à son aise, s'empare de toutes ses fonctions, & ne les laisse agir qu'à son profit. Mon cœur qui sembla, au premier coup d'œil, s'entendre avec le sien, abjura toutes les bienséances; & par une étourde-

rie inconcevable, marcha sur le ventre à toutes les idées de raison qui auroit pu le contredire. Nous nous rencontrâmes à soupirer ensemble ; & si nous étions restés plus long-tems l'un avec l'autre ce soir-là, nos desirs se seroient couchés moins enfans qu'ils ne firent. Je ne sais pas ce qu'il fit de sa nuit : pour moi, le sommeil voulut en vain s'emparer de mes sens, quelques conseils qu'il me donnât, j'aimai mieux en croire l'amour qui, tout neuf dans mon cœur, l'occupoit plus agréablement que n'auroit fait sans doute le songe le plus aimable. Qu'est-ce en effet que le sommeil quand on aime ? Quelques douceurs qu'il vous apprête, vaut-il le désordre raisonné de votre imagination ? Sur-tout, quand sûr d'être aimé, l'espérance flatteuse arrange vos objets comme vous pourriez les souhaiter. On n'a dans un songe que des idées indistinctes, heureu-

ses quelquefois, mais souvent contraires à leur source. Quand on pense soi-même à ce qu'on aime, on lui fixe son emploi, on le porte où l'on veut, & la passion qui le détermine sait toujours le faire amusant.

A peine étois-je levée, que Cormoran entra dans mon appartement. J'étois alors dans un cabinet reculé. Il osa troubler ma retraite. Le trouble & les désirs qui étoient peints dans ses yeux, son sérieux timide, me prouvent que j'étois aimée. Je l'avouerai, je n'eus pas la force de lui rendre sa conquête douloureuse ; & d'ailleurs mon rang m'obligeoit à faire les avances. Un coup d'œil favorable le rassura donc, & sans y trop intéresser ma vertu ; car voilà à qui sert l'usage du monde ; sans paroître le souhaiter, je l'amenai au point de me faire sa déclaration. Je ne me souviens pas à présent de quelle manière il la

tourna, mais elle fut intelligible au point qu'il ne tint qu'à moi de faire semblant de m'en fâcher. Il ne me convenoit pas d'y répondre tout d'un coup : mais aussi, ne voulant pas le désespérer, je lui serrai la main ; geste indifférent dans le fond, & sur lequel on peut toujours s'excuser quand il ne réussit pas. Je ne voulus pas, quoique sûre qu'il m'aimoit, en hasarder davantage. Les premières avances doivent être modérées : pour peu qu'un amant ait d'esprit, il les entend ; quitte à les pousser sans ménagement, s'il ne fait pas les entendre. Je n'en fus pas à cette peine-là avec Cormoran : il savoit que toute main qui serre, veut un baiser ; il le prit donc ; il rougit du plaisir qu'il en eut, & je rougis aussi, mais de ce qu'il ne recommençoit pas à en prendre. Je jettai sur lui un regard qui me fatigua étrangement ; il mou-

roit d'envie d'être tendre, je n'étois pas fâchée qu'il le fût ; cependant il ne devoit pas le paroître : je fis en sorte qu'il ne fût qu'interdit, qu'il n'exprimât que la colère où j'aurois dû être ; mais je n'y réussis pas, & l'amour qui le guidoit, le fit comme pour lui-même, avant que j'eusse songé seulement à en corriger l'expression. Si j'avois eu affaire à quelqu'un de moins pénétrant, j'aurois pu m'en sauver : mais ce traître de Cormoran le prit pour bon, pour ce qu'il étoit, pour ce que je ne le voyois pas. Pour m'en remercier, il baisa encore ma main, que je n'avois pas songé à retirer d'entre les siennes. Il étoit ému, je commençois à raisonner moins qu'à sentir ; il étoit à mes genoux ; c'est une attitude qui frappe toujours, & qui n'est point du tout indifférente ; si elle prouve du respect, elle met en même-tems à portée d'en manquer.

Je me baissai uniquement pour engager Cormoran à se relever ; il saisit ce moment pour me surprendre un baiser qui me pénétra ; c'étoit le premier de ma vie. Tous mes sens se troublèrent, ma tête malgré moi resta penchée sur la sienne. J'ai éprouvé depuis la même volupté, elle m'a toujours été chère, mais elle ne m'a jamais été si sensible. Je ne sais ce qu'en ce moment Cormoran faisoit de lui-même ; je crois que s'il avoit été moins égaré, j'étois perdue. Lorsque je revins de mon trouble, le Prince étoit encore dans le sien, ses yeux étoient chargés d'une tendre langueur, ses soupirs étoient interrompus, son cœur pressé ne les lui fournissoit qu'avec peine. Quel bonheur qu'alors il ne pût rien entreprendre ! L'instant de sa déclaration auroit été celui de son bonheur ; c'étoit une chose d'usage à la Cour, mais

mais je ne voulus pas m'y soumettre. Je connoissois assez les hommes pour savoir qu'ils attribuent une conquête trop prompte, moins à l'amour qu'on a pour eux, qu'à l'habitude de se rendre; qu'ils aiment mieux mortifier leur vanité, que de ne pas humilier la nôtre: & cette raison me retint, où la pudeur ne l'auroit su faire. Ah, Prince! dis-je à Cormoran, laissez-moi; ne seroit-ce pas à vous à me défendre de ma foiblesse? N'augmentez pas l'inutilité de ma raison, reveuez à vous, rendez-moi à moi-même; je vous aime, hélas! vous n'en pouvez pas douter, les preuves de ma tendresse en ont devancé l'aveu. Qu'il m'est doux de ne vous avoir pas tout donné, & de songer que mon amour a encore mille présents à vous faire! Jouissons du plaisir de nous adorer, abandonnons-nous-y; que nos jours s'écoulent dans notre



ardeur, qu'ils ne renaissent que pour nous y retrouver ; que le présent, en nous rappelant le passé, nous encourage à nous aimer sans cesse ; & puissions-nous, dans l'avenir, n'envisager encore que le bonheur qui nous pénètre aujourd'hui ! Heureux d'être tous deux immortels ! plus heureux de rendre notre amour aussi éternel que notre existence !

Ah ! divine Fée, s'écria Cormoran, je ne puis plus suffire à mes transports, vos bontés me confondent : ne pouvoir vous en exprimer ma reconnaissance, n'est-ce pas vous prouver combien elles me pénètrent ? Mais vous ne concevez pas encore vous-même, à quel point elles me sont précieuses. Content de vous adorer, quand même vous m'auriez accablé de rigueurs, jugez, s'il se peut, de mes transports quand je vous vois partager ma flamme ! Heureux de vi-

vre pour vous adorer , pour vous consacrer tous les momens de ma vie ! Mais malheureux de ne pouvoir mourir , si jamais vous changez pour moi. Cependant Jonquille vous aime ; quel rival ! & si je n'ai pas à redouter votre inconstance , que ne dois-je pas craindre de son pouvoir , & peut-être de ses agrémens ? Je l'avoueraï , lui dis-je ; il s'est déclaré pour moi , mais je n'aurai pas long - tems à contraindre ma tendresse , & à supporter la sienne. J'employerai tant de soins à le rebuter & à vous rendre heureux , qu'il gémera de douleur autant que vous soupirez de plaisir. Une passion qui n'a plus d'espoir , s'irrite d'abord , mais s'attiédit. Ennuyé du peu de succès de ses soins , bientôt , croyez-moi , sa fierté lui fera porter à une autre des vœux qu'il verra méprisés. Mais contraignons-nous ; tout Génie que vous êtes ,

vous savez combien sa puissance est au-dessus de la vôtre, ne pouvant trancher vos jours, du moins il les rendroit malheureux; sans doute nous ne nous verrions plus. Ah! je ne puis y penser sans frémir. Contens de pouvoir, en public, nous dire par nos yeux que nous nous aimons, réservons-en les preuves pour des lieux dont nous serons sûrs. Mais sortez d'ici, je craindrois qu'on ne nous y surprît, & qu'on ne devinât la cause de l'embarras où nous sommes tous deux : dans une Cour où l'amour fait la principale affaire des Courtisans, il ne seroit pas équivoque.

Le Prince, qui craignoit que cette passion violente que je lui marquois, ne fût qu'un caprice, auroit bien voulu, avant de sortir, que des faveurs plus marquées réalisassent son bonheur; mais ce n'étoit pas mon intention de porter si loin ma foi.

blesse. J'imagine bien que ce n'étoit pas par vertu que j'étois si réservée ; je ne sais pas non plus si c'étoit par délicatesse ; mais j'ai peine à croire , si je n'avois pas fait sortir Cormotan , que j'eusse pu rester avec lui où j'en étois. Ses yeux étoient si tendres , & j'étois si foible ! D'ailleurs , il m'avoit marqué tant de transports pour une bagatelle , que j'aurois voulu voir à quel excès auroit été sa reconnaissance , si je lui avois donné plus de lieu d'éclater. Il sortit à regret , & je lui cachai que c'étoit à regret aussi que je le laissois sortir.

A peine fus-je seule , que je me fis des reproches , non de ce que j'avois fait , mais de l'avoir renvoyé si content. J'aurois été au désespoir qu'il eût douté de mon cœur , & je ne trouvois pas-à-propos qu'il en fût si sûr. Quoique je ne susse pas bien encore tout ce que nous perdons au-

près d'un homme quand nous avons satisfait ses désirs , je me doutois bien , quelque enflammé qu'il puisse être ; qu'au moins il a perdu le plaisir de la curiosité , & je sentoís par moi-même que ce plaisir tient de la place dans l'ame , & que pour le même objet il n'y peut loger qu'une fois. J'avois résolu , malgré ma passion pour Cormoran , de le laisser long-tems désirer d'être quelquefois douteuse pour lui : mon amour souffroit à imaginer cette politique ; mais elle me parut si nécessaire , que je surmontai mes répugnances à cet égard.

Quand je le revis dans la journée , mes yeux furent plus muets qu'ils ne l'avoient été le matin ; j'y laissai même une impression de froideur qui le désespéra : il est vrai que certaine du chagrin que je lui avois causé , un regard tendre & plein de feu que j'appuyai sur lui , travailla à lui rendre

ses premières espérances. Je sais que dans le monde, les hommes appellent ce manège de la coquetterie : mais pour qui travaillons-nous, si ce n'est pour eux ! Quels charmes ne trouveroient-ils pas bientôt insipides, si nous ne prenions le soin de réveiller leur cœur ? Les aimons-nous toujours tendrement ? Sûrs de nous trouver dans une égalité constante, ils ne la désirent plus. Un caprice auquel ils ne s'attendent point, les tire de leur léthargie ; ils se voyent avec désespoir sur le point de perdre un bien dont ils ne jouissoient plus qu'avec nonchalance : le mouvement qu'ils se donnent pour se le faire rendre, renouvelle leurs sentimens. Ils ne se souviennent plus que nous étions à eux, ils veulent que nous y soyons. Notre perte prochaine leur fait seule sentir combien nous leur étions nécessaires : ils nous en aiment davantage,

& par conséquent nous en devenons plus chers : le cœur y gagne des deux côtés, c'est un surcroît de tendresse qui lui arrive. Un amant n'a-t-il point de fantaisies à essuyer, point de rivaux à craindre ? il croit qu'il n'aime plus, ou du moins que ce n'est plus que par habitude, ou par reconnaissance. N'est-ce pas un service à lui rendre, que de lui ôter une erreur qui éteint ses plaisirs ? L'amant tendre revient, quand la maîtresse sensible disparoît ; les faveurs qu'il recevoit sans désirs, redeviennent plus piquantes pour lui que la première fois, dès qu'il a pu imaginer qu'elles lui seroient ravies ; il ne conçoit même pas comment il a pu les négliger. Au milieu d'un raccommodement inattendu, quel triomphe pour nous ! quel charme pour lui ! de sentir renaître dans son cœur un sentiment qu'il n'y distinguoit plus. L'amour

si'est que ce que nous le faisons : si nous le laissons comme la nature nous le donne, il seroit trop uni ; sans délicatesse , il seroit sans volupté. Nous ne devons ce bien qu'à nous-mêmes : il falloit le rendre difficile, pour le rendre agréable. Notre empire sur les hommes dépend de nous ; & quand il nous arrive de le perdre, ce n'est jamais qu'à notre peu d'adresse que nous devons nous en prendre ; s'ils nous en privent, ce n'est pas leur faute. Hélas ! les pauvres gens qu'ils sont , ils n'y penseroient pas d'eux-mêmes ; déterminés pour l'esclavage, ils ne quittent une chaîne que pour rentrer dans une autre ; ils sentent qu'ils sont faits pour être toujours dominés. Mais voulons-nous les fixer ? ne leur offrons jamais un bonheur parfait ; comblons leurs désirs , mais ne les anéantissons pas : au milieu des plus grandes voluptés, qu'il leur



manque quelque chose, ne fût-ce même qu'un soupir ; le désir ne meurt que d'être comblé ; & c'est une maladie qui ne lui arrive que quand nous ne voulons pas la lui épargner.

Ah , quel enchantement ! s'écria Néadarné. En honneur ? Taupe , ma mie , dit Tanzaï , je n'ai de ma vie rien entendu d'aussi extraordinaire que vous. Les belles réflexions ! dit encore Néadarné. Quand il seroit vrai , reprit Tanzaï ; qu'elles fussent aussi belles que vous le dites , je ne les en aimerois pas davantage. Je les trouve longues & déplacées , & je ne sache rien de si ridicule que d'avoir de l'esprit mal-à-propos. Il y a trois heures , au moins , que Moustache nous tient en haleine pour une histoire que j'aurois faite en un quart d'heure. Je crois que pour conter agréablement , il faut être naïf. Si par hasard un fait fournit une réfle-

xion , qu'on la fasse ; mais qu'elle n'anéantisse jamais le fond ; qu'elle soit courte ; qu'elle ramene l'auditeur à l'attention qu'il doit avoir pour le narré qu'on lui fait ; & que l'on s'épargne, sur-tout, cette envie de briller qui contraint l'esprit , & lui ôte le naturel ; partie si nécessaire à quelque genre que ce puisse être , que sans elle je ne trouve point de vraies beautés. Je ne parle plus à Moustache de son jargon , je vois qu'il est né avec elle ; mais à propos de quoi ce monceau d'idées, toujours les mêmes, quoique différemment exprimées ? Pourquoi ces choses dites cent fois , & revêtues pour reparoître encore , d'un goût qui les rend bizarres , sans les rendre neuves ? Que me sert à moi qui ai envie d'être promptement au fait de votre histoire, de savoir toutes les réflexions que vous avez faites après coup sur vos aventures ?

Eh , une bonne fois pour toutes ,  
taupe mes amours , des faits , & point  
de verbiage. Vous pouvez avoir rai-  
son , reprit Moustache ; mais l'essen-  
tiel ne doit pourtant pas être traité  
comme le futile. Eh bien ! reprit Tan-  
zai , elle croit m'avoir répondu. Eh !  
mais sans doute , dit la Princesse ,  
elle parle bien. Je ne sache rien de  
si charmant que de pouvoir parler  
deux heures , où d'autres ne trouve-  
roient pas à vous entretenir pour une  
minute. Qu'importe que l'on se ré-  
pète , si l'on peut donner un air de  
nouveauté à ce que l'on a déjà dit ?  
D'ailleurs , cette façon admirable de  
s'exprimer que vous traitez de jargon ,  
éblouit ; elle donne à rêver : heureux  
qui , dans sa conversation , peut avoir  
ce goût galant ! Quoi ! ne trouver  
toujours que les mêmes termes , ne  
pas oser séparer les uns des autres  
ceux qu'on a accoutumé de faire  
mar-

marcher ensemble ? Pourquoi seroit-il défendu de faire faire connoissance à des mots qui ne se sont jamais vus, ou qui croient qu'ils ne se conviendroient pas ? La surprise où ils sont de se trouver l'un auprès de l'autre, n'est-elle pas une chose qui comble ! & s'il arrive qu'avec cette surprise qui vous amuse, ils fassent beauté, où vous croyez trouver défaut, ne vous trouvez-vous pas singulièrement étonné ? Faut-il qu'un préjugé... Par Singe ! s'écria Tanzaï, vous m'étonnez singulièrement vous-même, & j'admire le peu de tems qu'il vous a fallu pour vous infecter de ce mauvais goût. Mais finissons la dispute, que Moustache acheve son histoire, s'il est possible, & qu'elle ne me quitte plus son Cormoran pour courir après les digressions inutiles. Allons, continuez, dit Néarné à Moustache ; & surtout rendez-moi compte exactement de

---

ce que vous avez fait, & non-seulement de ce que vous avez pensé, mais encore de ce que vous auriez voulu penser ; n'oubliez pas, en un mot, la plus légère circonstance. Vous contez si bien !

---

### CHAPITRE III.

*Qui ne dément pas les deux autres.*

J'EN étois donc, reprit Moustache, à ce regard qui le satisfit. Il devint amoureux à ne plus se connoître. Que cela m'auroit contenté, si j'avois pu voir son aliénation d'esprit dans toute son étendue ! Mais ma raison avoit couru après la sienne, & l'amour m'empêcha de connoître son départ, & de souhaiter son retour. Le Prince & moi étions convenus, ainsi que cela se pratique com-

munément, de n'avoir en public l'un pour l'autre qu'une apparence d'amitié & de politesse; & qu'en particulier nous nous dédommagerions, ainsi que cela se fait encore, de cette cruelle contrainte. Il y avoit au pied de mon appartement un jardin où il n'entroit que moi. J'en avois donné une clef au Prince: aussi-tôt que l'on étoit retiré, j'allois l'y trouver, & tous deux, assis sous un bosquet de myrtes, nous nous donnions les plus tendres assurances de notre amour. Toutes mes nuits se passoient de la même façon, & je ne l'aurois pas fait pour quelqu'un qui m'auroit moins aimée que Cormoran ne faisoit: mais je savois bien que quand mon teint y auroit perdu de son éclat, & que j'en aurois eu les yeux moins battus, il ne s'en seroit pas apperçu. Ce qu'on ne croira peut-être pas, vu nos desirs, & la commodité que nous avions

de les satisfaire , c'est que des rendez-vous si charmants ne se passoient pas sans que les emportemens du Prince attaquassent prodigieusement ma vertu. Quelquefois il me parloit de son martyre , & de la difficulté qu'il trouvoit à le supporter : j'en étois quitte alors pour quelque bagatelle dont en attendant mieux , il vouloit bien se contenter. Souvent je brûlois de lui en accorder davantage : mais la nuit couvroit mon désordre , & sa respectueuse retenue me sauvait de ma foiblesse. Dans de certains instans , je lui en voulois mal, mais je ne le lui disois pas.

Etonné souvent d'une réserve si inconnue dans notre Cour , il m'en faisoit des reproches amers. La facilité que je lui avois montrée la première fois , ne lui avoit pas laissé prévoir une si longue résistance ; j'en étois moi-même surprise : mais je voulois

qu' il m' estimât , & l' amour - propre triomphoit en moi de la passion. Quand je m'en souviens cependant , que ces momens sont douloureux ! Un homme aimable, aimé, qui inspire autant de désirs que vous en pouvez faire naître, est seul avec vous la nuit ; il prend des libertés que vous souffrez , & vous résistez ! Ce n'est pas la vertu qui sauve une femme de ces dangereuses occasions , elle n'en a plus, dès-lors qu'elle les cherche. En pareil cas , une coquette peut seule se garantir des transports d'un amant : je sais que la coquetterie est moins méritoire que la vertu , mais aussi est-elle plus utile.

Il y avoit quinze jours que Cormoran & moi nous nous aimions ; & avec les précautions extrêmes que nous avions prises , il n'y avoit que toute la Cour qui se fût apperçue de notre intelligence : cependant, le res-



peût qu'on me portoit , empêchoit qu'on n'en fît tout haut des plaisanteries. Le Génie seul, malgré l'intérêt qu'il avoit à connoître mon cœur , ignoroit encore son rival. Il savoit qu'il n'étoit point aimé ; mais, soit présomption, soit l'idée qu'il avoit de mon indifférence, il ne croyoit pas que je fusse sensible pour un autre. Enfin, trop amoureux & trop jaloux pour n'être point clair-voyant, il commença par soupçonner qu'une passion secrète dont mon cœur étoit rempli, étoit ce qui le lui fermoit. Il porta ses regards sur tous les Courtisans ; & au milieu de ce cruel examen, il les arrêta sur Cormoran. Il avoit découvert en lui une attention qui lui parut tenir plus de l'amour que du respect. Il avoit surpris entre nous de ces regards que, malgré la contrainte qu'on s'impose, l'amour anime toujours trop, pour n'être pas

remarqués. L'attention du Prince quand je parlois , la complaisance flatteuse avec laquelle je l'écoutois , les éloges que je donnois à ses moindres discours , mille choses sur lesquelles on ne s'observe point , & qui , toutes légères qu'elles sont , parviennent , mises ensemble , à faire un poids , fixerent ses soupçons , & les tournerent en certitude. Quelque envie qu'il eût d'en savoir davantage , il n'interrogea pas les secrets immenses de son art : il n'ignoroit pas que ce seroit en vain qu'il voudroit s'en servir , & que l'amour , toujours au-dessus de lui , dédaigneroit de satisfaire sa curiosité. Résolu de l'éclaircir , il ne s'en fia qu'à lui-même ; & jugeant que le tems de la nuit étoit celui que je choisissois pour voir Cormoran avec liberté , il se rendit invisible , & se transporta dans mon jardin. Cette même nuit , j'avois résolu de m'abandonner

sans réserve à Cormoran , & de lui donner ma foi. Nous étions déjà tous deux dans le bosquet de myrtes, lorsque le Génie entra. Il attendoit avec impatience que je sortisse de ma chambre, quand des soupirs trop marqués, partant du bosquet, déterminèrent sa route de ce côté-là. Hélas ! c'étoit nous qui les poussions. Contente de mon amant, sûre de sa fidélité, pressée par ses désirs plus encore que par les miens, je m'étois laissée aller sur un lit de gazon. Cormoran, moins timide qu'à son ordinaire, m'avoit aussi moins ménagée. Nous sortions enfin du plus tendre égarement, & nous nous disposions avec ardeur à nous y remettre, lorsqu'un tourbillon de lumière nous environna, & nous fit voir en se partageant, le barbare Génie. A cette vue, nous demeurâmes immobiles. Nous ne l'attendions pas. Le dérangement où le Prince m'avoit

mise , subsistoit encore : comme il me menaçoit de le redoubler , je n'avois pas songé à la décence. Lui-même , plus éperdu que moi , étoit dans un état qui fit imaginer à la jalousie du Génie , les plus cruelles choses. Ma robe le couvroit presque tout entier ; & plus le Génie le trouva attentif à admirer je ne sais quelles bagateles qu'en ce moment il considéroit , moins il se crut permis de lui pardonner.

Cruelle ! s'écria-t-il avec une voix tonnante , est-ce-là comme vous vouliez répondre à ma tendresse ? Et toi , malheureux , poursuivit-il en s'adressant à Cormoran , as-tu bien songé que tu m'offensois , & crois-tu pouvoir échapper à ma vengeance ? Elle est complète ; & puisque tu ne peux mourir , tous les instans de tes jours seront marqués par les traits les plus funestes de ma colère. Qu'on l'enleve , continua-t-il , & qu'on le garde

jusques à ce que j'aye ordonné de son supplice.

Le Prince, à ces paroles, disparut en me tendant les bras. La surprise & la douleur m'avoient d'abord accablée ; mais mon malheur me redonnant des forces : Barbare ! m'écriai-je, de quoi peux-tu te plaindre ? Et qui t'a dit que quand tu aimerois, tu dusses toujours être aimé ? Quel droit t'avois-je donné sur mon cœur ? Oui, Cormoran m'a plu, & ta fatale présence me fait sentir encore plus vivement à quel point je l'adore. Je ne crains point ta vengeance ; quand même tu m'épargnerois, je n'en serois pas plus à toi. Toujours occupée des maux de mon amant, je ne te verrai jamais que comme le plus odieux de mes ennemis. Punis-moi, si tu veux ; mais sois sûr que le tems & les plus grands malheurs ne détruiront jamais mon amour, & qu'il sub-

sistera autant que mon aversion pour toi.

Eh bien, perfide ! dit le Génie, tu seras contente. Déjà il s'approchoit pour m'enlever, lorsque Barbacela vint me soustraire à sa fureur. J'allai long-tems avec elle dans les airs : enfin, elle m'abbattit dans cette prairie où vous m'avez trouvée. Infortunée ! me dit-elle alors, dans quels abymes affreux l'amour vient-il de te plonger ! Tu perds pour jamais l'objet de ton ardeur : tu te serois perdue toi-même, si ma puissance ne t'avoit sauvée de la barbarie de Jonquille. Fuis, cache-toi à ses regards, jusqu'à ce qu'un tems plus heureux te permette de revoir la clarté du jour. Deviens taupe, & garde-toi de sortir de cette prairie. J'ose, dans l'obscurité de l'avenir, prévoir pour toi un sort plus doux. Un jour viendra qu'un de mes favoris mettra fin

à tes malheurs , & qu'une Princesse délivrera le tendre Cormoran. Alors elle me frappa de sa baguette , & je restai tout aussi taupe que vous me voyez. Avant qu'elle me quittât , je lui demandai ce que le Génie avoit fait de mon amant , & j'appris par elle qu'il l'avoit condamné à faire éternellement la roue & la culebute dans les jardins de l'isle Jonquille. Vous verrez , interrompit Tanzaï , que c'est à cause de son inclination pour la danse , que le Génie l'a honoré de ce supplice. Au reste je ne doute point que ce ne soit de moi que la Fée Barbacela vous a parlé , & nous ferons en sorte..... Mais essayez donc vos yeux , dit-il à Néadar-né , qui pleuroit immodérément ; votre pitié va trop loin : eh bien , elle est taupe & rien de plus ; quant aux sauts que fait Cormoran , cette idée n'a rien de si affligeant. Ah , que  
vous

vous êtes peu tendre ! lui dit Néardarné ; songez-vous aux malheurs de deux amants que l'on sépare , & le Génie ne leur eût-il donné que cette punition , n'en étoit-ce pas assez pour les faire mourir de douleur ? Qui me séparerait de vous pour un jour , pour une heure , ne causeroit - il pas ma mort ?

Mais , dit-elle à Moustache , combien y a - t - il que vous avez perdu Cormoran ? Dix ans se sont écoulés depuis ma funeste aventure , reprit Moustache. Barbacela est venue me voir quelquefois , & c'est d'elle que j'ai su que Jonquille , toujours irrité , ayant appris que j'étois taupe , & ne pouvant deviner ma retraite , a ordonné , pour tâcher de m'avoir entre ses mains , que personne ne se présentât devant lui , sans lui apporter des taupes , espérant qu'enfin je serois prise par quelqu'un. Sans votre



généreuse pitié, il n'y auroit que trop bien réussi : je vous en marquerai ma reconnoissance ; mon pouvoir , quoiqu'infiniment subordonné à celui de Jonquille, ne laisse pas de s'étendre loin. Nous approchons de ses Etats, songez seulement à me bien cacher.

Vous croyez donc, dit la Princesse, que vous reverrez Cormoran ? Tout contribue, répondit Moustache, à me le faire croire : les promesses de Barbacela ; votre rencontre, qui commence à faire un changement dans ma fortune ; & plus que tout encore, la tranquillité de mon cœur. Vous qui connoissez le Génie, dit Tanzaï, pensez-vous qu'il en veuille venir avec Néadarné aux dernières extrémités ? La chose, sans moi, ne seroit pas douteuse, reprit Moustache : le Génie est facile à toucher : Néadarné est belle ; la singularité de son aventure le piquera peut-être autant

que ses agrémens. Mais ne pourrois-je pas suivre Néadarné? demanda-t-il encore. Eh! de quoi la garantiriez-vous? reprit Moustache. Jonquille aime la musique, vous jouez supérieurement de la vielle, & il pourroit bien vous condamner pour trente ans au moins à faire danser Cormoran. Laissez-moi tout arranger; je vous réponds d'un succès au-dessus de toute espérance. Le Prince, que l'idée de Jonquille inquiétoit trop pour être rassuré par les promesses de la Fée, soupira, & ne répondit rien, persuadé que Moustache n'empêcheroit pas plus Néadarné de tomber entre les mains de Jonquille, qu'elle n'avoit empêché Cormoran de sauter.



## C H A P I T R E IV.

*Qui fera bâiller plus d'un Lecteur.*

PENDANT le récit de Moustache , qui , ainsi que le Lecteur l'a dû sentir , ne laissa pas d'être fort long , on avoit traversé la forêt , & le Prince , découvrant de loin une grande ville , demanda son nom. C'est , lui répondit Moustache , la ville des Barbeaux. Elle est grande & peuplée . Son Roi est tributaire du Génie , & son agent principal dans les affaires amoureuses . Ce Roi a la complaisance de prendre une liste de toutes les beautés de la Terre qui ont des aventures singulières , telles , par exemple , que celle de la Princesse ; & le Génie se les fait adjuger au Bureau des Fées , où l'on a mille déférences pour lui. Mais , dit Tanzaï ,

ce Génie s'est fait un emploi bien particulier ! quelle sorte de plaisir peut-il prendre à profiter des malheurs d'une femme ? Cela n'est ni généreux, ni délicat. Vous avez raison, reprit la Fée : mais cette délicatesse est aujourd'hui la chose du monde qui le touche le moins ; il prétend qu'elle seule trouble les plaisirs, ou que quand elle ne se met pas de la partie, ils n'en sont ni moins réels, ni moins vifs. Il est difficile de corriger un homme qui s'est fait un système, & qui pour l'appuyer se fonde d'abord sur ce que les femmes à sentimens l'ont toujours trompé, en lui donnant moins de plaisir que celles qui ne se livrent à lui que par besoin, ou par sensualité effective ; & sur la folie qu'il y a à se priver, pour un seul objet, de tous ceux qui pourroient plaire. Cela fait, répartit le Prince, la plus mauvaise

façon de penser qu'il y ait au monde. Je suis plus content de regarder Néadarné seulement, que je ne le serois dans les bras de la plus charmante Fée de la Terre. Vous n'avez peut-être pas été toujours si difficile, reprit Moustache : mais quand cela ne seroit pas, il ne faut point disputer sur la volupté ; elle prend sa source dans le caprice, & lui seul la détermine.

Je crois cependant, dit Néadarné, que pour cette volupté si recherchée, on a besoin de s'aider de son cœur, & l'homme du monde le plus aimable, si je ne l'ai pas choisi, ne fera pas sur moi le même effet qu'un monstre dont je me ferois une idée séduisante. Bien des femmes qui pensoient comme vous, répondit la Fée, se sont détrompées par l'expérience. On ne peut répondre du moment : il en est où la nature agit seule, &



où l'on se trouve précisément dans le cas d'un songe qui offre à vos sens les objets qu'il veut, & non ceux que vous voudriez. Le songe du Prince en est une preuve : il auroit assurément mieux aimé rêver de vous, que de la Fée Concombre ; cependant... Oh sans doute ! interrompit Tanzaï qui s'impatientoit des indiscretions de Moustache ; on n'est pas maître de ces sortes de choses. Mais nous approchons de la ville, & c'est une dispute à remettre à un autre moment. Il n'y a donc pas loin d'ici à l'isle Jonquille ? Non, dit Moustache : à quatre lieues de cette ville, on trouve un grand Lac sur lequel l'isle est située. Des barques galamment ornées y passent, sans avoir besoin de conducteurs, les beautés qui ont affaire au Génie, & les remènent de même.

Avec ces propos, & plusieurs autres pas plus intéressans, ils entrèrent

dans la ville. Tous les habitans en étoient du plus beau bleu qu'on puisse voir. Quoique le Prince & Néardarné voyageassent *incognito*, leur air majestueux, leur nombreuse suite, & la magnificence de leurs équipages, firent juger aux bluets que ces étrangers étoient des personnes de la plus haute distinction. Moustache pressa le Prince de se rendre au logement qu'on avoit préparé, & témoigna tant d'inquiétude, qu'il ne put s'empêcher de lui en demander le sujet. Ce n'est pas sans raison que je tremble, dit Moustache. Jonquille est dans cette ville, & je crains qu'il ne me reconnoisse. Et que vient-il faire ici ? reprit le Prince. Ce n'est jamais que l'amour qui l'y amène, répondit la Fée : les femmes de cette ville, malgré leur couleur, sont extrêmement belles, & quand le Génie n'a rien à faire, il s'amuse à les honorer de sa

tendresse. Les habitans, qui le craignent, n'osent lui rien refuser, & beaucoup moins les habitantes. Assurément, dit Tanzaï, voilà un terrible Génie. Ah, Néadarné, que votre beauté va me rendre à plaindre ! Puis-je me flatter, quand je vous regarde, que Jonquille n'ait pas les mêmes yeux que moi ? Que fera le pouvoir de Moustache ? Comment vous sauverait-elle des désirs de ce Génie ? C'est en vain qu'elle me le promet ; plus j'approche de mon malheur, plus l'idée m'en devient sensible : je ne puis plus la soutenir. Je sens même, qu'au retour de l'isle Jonquille, vous me seriez insupportable, & que ne pouvant plus vous estimer, vous ne pourriez plus m'être chère. Soyez toujours telle que vous êtes ; aussi bien votre première forme me seroit inutile, si elle vous étoit rendue par Jonquille. Content de vous, nous nous plain-



drons ensemble de la rigueur de notre destinée. Je ne veux que votre cœur; & s'il est vrai que la possession du mien suffise à votre félicité, la nôtre sera entière. En un mot, loin de vouloir que vous approchiez de l'isle Jonquille, je veux que dès demain nous reprenions la route de Chéchian.

Que vous me rendez heureuse! cher Prince, s'écria la tendre Néadarné: mais ne souffrez pas de votre complaisance pour moi. Contente de porter le titre de votre compagne, je verrai sans regret une autre que moi en remplir les fonctions; elle me sera chère par les plaisirs qu'elle vous donnera: vos loix, ces loix sévères, qu'en vain vous voudriez éluder, n'exigeront plus notre séparation. Quand vos sujets verront les fruits précieux d'un second hyménée, ils ne pousseront pas la barbarie jusques à

bannir votre amie. Si je suis destinée à cet affreux malheur , si je dois passer loin de vous mes jours infortunés, du moins, ajouta-t-elle en versant les larmes les plus amères, du moins, ô mon unique bien si je survivis à notre séparation, aurai-je la douceur de penser que j'ai contribué à vos plaisirs.

Que dites-vous ? adorable Princesse , s'écria Tanzaï : moi ! que je vous abandonne ? Qu'une autre que vous attire jamais mes regards ? Ah ! ne le croyez pas. Périssent plutôt le Royaume que je ne pourrois plus vous offrir ! Périssent toute la Nature, plutôt que je me noircisse de la plus odieuse des ingrattitudes ! C'est en vain que les loix voudroient s'armer contre vous , en vain mes sujets les feroient-ils parler , dès-à-présent je les révoque : elles se tairont devant ma puissance, ou malheur à qui

les osera faire revivre ! Je me révolterois contre les Dieux mêmes. Non, divine Néadarné, non, votre éloignement ne sera pas la récompense de votre amour pour moi, & les sentimens que vous m'avez montrés lorsque j'étois dans le cas où vous êtes. Cessez de m'en parler : le destin, las de nous persécuter, nous prépare peut-être des jours plus heureux, où... Ne vous en flattez pas, interrompit Moustache. Le destin ne revoque pas ses arrêts au gré des mortels : le seul Jonquille peut tout pour vous. D'ailleurs, si la Princesse ne délivre pas Cormoran, que deviendrai-je moi ? Vous voudriez bien, répondit Tanzaï, que cette inquiétude ne prévale pas sur mes intérêts. Le destin d'ailleurs ne m'ordonne rien sur cet article, & je n'imagine pas que vous deviez faire une loi à la Princesse, d'une chose accidentelle qu'elle est maitres-

se de ne pas faire. Mais que craignez-vous, reprit Moustache, quand je vous assure de ma protection ? Eh ! vous tremblez pour vous-même, dit Tanzaï. Ce n'est pas la même chose, répondit Moustache : le Génie peut-être à redouter pour moi par ma situation présente, sans que pour cela je me trouve par-tout sans pouvoir. Quand la Princesse sera dans l'isle, j'ai imaginé pour la soustraire aux espressemens de Jonquille, de ne lui offrir qu'un fantôme qu'il prendra pour elle, tant j'aurai soin qu'il lui ressemble. Je ne prétends pas dit Tanzaï, qu'il jouisse seulement de son idée ; en un mot, je veux retourner à Chéchiap. Je vous plains : mais si la Fée Barçela vous aime tant, elle trouvera assez d'autres moyens pour vous rendre votre amant & votre figure. A ces mots, il ordonna, devant Moustache, son dé-

---

part pour le lendemain, & laissa cette Fée dans une désolation, que toute la tendresse de Néadarné pour elle ne put calmer.

---

## CHAPITRE V.

*Malice de Jonquille. Comment Moustache la tourne à son profit.*

**M**OUSTACHE, réduite au point de voir évanouir ses dernières espérances, & sentant bien qu'elle ne détermineroit pas Tanzaï au voyage de Néadarné dans l'isle Jonquille, résolut, sans s'amuser à des supplications inutiles, de se servir de ce que son art pourroit trouver de plus puissant pour délivrer son Prince. Il lui importoit peu que Tanzaï y perdît: le peu de cas qu'il faisoit d'elle, les contradictions qu'elle en avoit essayées, le besoin qu'elle avoit

✓

que Néadarné tombât entre les mains du Génie, prévalaient sur toute autre considération ; & sans rien témoigner de son dessein , elle chercha dans sa tête quelque expédient qui pût la tirer d'inquiétude. La nuit arriva qu'elle y révoit encore.

Aussi-tôt après le repas, les deux époux s'étoient couchés, & Tanzaï, toujours résolu de partir le lendemain, avoit réitéré ses intentions. La Fée les laissoit dormir, & cherchoit en vain un stratagême qui lui fût propice, lorsqu'un bruit affreux s'éleva subitement dans la ville. Bon singe ! qu'entends-je là ? s'écria le Prince réveillé en sursaut. Ah ! dit Moustache, que son art mit d'abord au fait, ce Jonquille est bien terrible ! Qu'a-t-il donc fait ? demanda Tanzaï. Vous saurez, reprit Moustache, qu'il étoit amoureux d'une des plus belles femmes de cette ville : outré de la

résistance qu'elle apportoit à ses désirs, il l'a changée en monstre ; & non content de cette punition, il a étendu sa vengeance sur toutes les jolies femmes d'ici, & veut qu'elles restent laides jusques à ce qu'elles fassent un voyage dans son isle. Voilà ce qui cause le bruit qui frappe vos oreilles : les Bluets voudroient bien ne pas voir toujours leurs femmes comme elles sont ; mais la condition à laquelle le Génie a attaché le retour de leur beauté, leur paroît plus cruelle encore à supporter que leur figure. Cette ville me paroît peuplée, dit le Prince, & le Génie n'aura pas peu d'affaires à raccommoder ce qu'il a gâté. Quoi ? volupté de mes jours ! dit Néadarné, vous croyez qu'il y aura des femmes qui préféreront la perte de leur vertu à celle de leur beauté ? Aux Dieux ne plaise que je pense mal ! reprit Tan-

zaï : mais je ne voudrois pas, si j'étois femme, qu'on me mît à cette épreuve. Quoi qu'il en soit, je répondrois bien qu'avant deux jours il ne restera aucune trace de la vengeance de Jonquille.

Un cri affreux que poussa Néadarné en cet endroit, interrompit la conversation. Eh ! qu'avez-vous pour crier de la sorte ? dit Moustache. Hélas ! répondit la Princesse, je suis bien trompée, si je n'ai pas le nez d'un pied au moins plus long qu'à l'ordinaire. Le Prince en se désesperant, alla chercher une des bougies qui brûloient dans la chambre : mais en voyant le visage horrible de Néadarné, il la laissa tomber de frayeur. Il ne me manquoit plus que cela, dit-il, Donnez-lui le miroir, disoit Moustache ; prenez une autre bougie. Le Prince, en tremblant, apporta l'un & l'autre, & Néadarné se trouva si



laide , si vieille , si bossue , qu'elle ne put retenir ses larmes. La Fée Concombre auroit pu alors disputer d'agrément avec elle. Ne vous affligez pas , disoit la maligne taupe , qu'importe un mal quand on lui connoît un remède certain ? Eh ! ce qui me désespere , répondit le Prince , c'est le remède ; & quand même il ne m'affligeroit pas , croyez-vous que la vertu de Néadarné lui en permît l'usage ? Hélas , Prince , dit Néadarné , terrassée par tant de malheurs , je ne veux rien faire que vous n'y consentiez. Et vous , ajouta-t-elle en s'adressant à Moustache , vous qui m'aviez promis votre protection , quand dois-je l'éprouver , si ce n'est dans la situation où je me trouve ? Ce qui me surprend , reprit le Prince , c'est que Néadarné se trouve enveloppée dans la fureur du Génie ; elle ne devoit naturellement tomber que sur

les femmes de cette ville : qu'ont affaire les étrangères à tout ceci ?

Moustache , si elle l'eût voulu , auroit pu , mieux que personne , instruire Tanzaï de la vérité de cette aventure , puisqu'elle seule avoit causé la métamorphose de Néadarné. Désespérée de l'obstination du Prince à ne point envoyer Néadarné à Jonquille , & ne pouvant délivrer Cormoran que par cette voie , elle avoit saisi l'instant de la vengeance du Génie , espérant que la laideur excessive de Néadarné détermineroit plus aisément Tanzaï à la laisser aller dans l'isle Jonquille. Le Prince se perdoit cependant en lamentations ; la Fée , pour le rassurer , lui dit que le Génie n'avoit assurément pas raisonné juste sur sa vengeance. Que tant de femmes s'y trouvoient enveloppées , qu'il seroit obligé de rendre la beauté à la plus grande partie d'entre elles , sans en

exiger aucune soumission. Qu'il falloit prendre ce tems pour lui envoyer la Princesse , & qu'elle en seroit quitte à meilleur marché. Eh oui ! dit Néadarné , j'en reviendrai plus belle ; mais qui me rendra ce que Concombre m'a fait perdre ? Nous n'avons entrepris ce voyage que pour la guérison d'un seul mal ; j'en ai deux actuellement presque aussi fâcheux l'un que l'autre. Quoique le remède que l'on m'offre , soit certain pour tous les deux , je ne dois m'en servir , ni pour le premier , ni pour le second. Il vaut mieux , à tout prendre , pour mon Prince , que je reste laide. L'effroyable figure que je porte , lui fera oublier celle que j'avois ; il ne m'aimera plus : mais pour me rendre digne de sa tendresse , il faut que je perde son estime. Pitoyable métaphysique ! répondit Moustache , qu'est-ce qui fait le crime ? C'est le

consentement. Ce n'est pas vous qui vous souhaitez entre les bras de Jonquille, donc vous ne pouvez pas être criminelle. Vous ne desirez seulement pas de recouvrer votre première forme, ce n'est que par rapport à votre époux que vous la regrettez ; & si vous vous soumettez à ce qui peut vous la rendre , ce n'est que pour lui ; par conséquent il ne peut que vous en estimer davantage , de lui avoir sacrifié vos répugnances. N'est-il pas vrai ? dit-elle à Tanzaï. Je ne sais pas , repartit-il , si votre raisonnement est juste ; mais dans les malheurs qui m'accablent , le parti qui me paroît le meilleur , est celui qui m'en délivrera plutôt. Quand ils auroient poussé cette conversation , l'historien est trop judicieux pour la donner toute entière au lecteur.

Le bruit cependant continuoit dans la ville avec tant de force , que le

Prince fut prié par Néadarné & par Moustache de s'y promener , & de leur dire des nouvelles de ce qui s'y passoit. Il leur apprit à son retour , qu'à peine la vengeance du Génie avoit éclaté , que toutes les femmes étoient parties en foule pour l'isle Jonquille , sans en excepter la Reine , qui ne pouvant supporter d'être laide un moment , en avoit pris la première la résolution ; mais qu'à son retour , le Roi l'avoit étranglée de ses propres mains , & qu'il y avoit peu de maris dans la ville qui n'en eussent agi de même. Cela , ajouta-t-il , n'empêche pas celles qui sont restées ici , de vouloir partir ; & je suis bien sûr qu'avant que le jour soit écoulé , pas une femme ici ne portera des marques de la colère du Génie. Je le savois bien moi , que la vanité d'être belles l'emportoit toujours chez les femmes sur la satisfaction d'être ver-

tueuses. C'est la faute des hommes , reprit Moustache : qu'ils recherchent la vertu dans une femme , comme ils y recherchent la beauté ; que l'une leur soit d'une aussi grande ressource que l'autre , vous nous verrez aimer autant être vertueuses , qu'être belles. Mais laissons cela. A quoi vous déterminez-vous enfin ? A laisser partir Néadarné , aussi-tôt que l'aurore aura annoncé le jour ; demain elle verra Jonquille , & demain aussi je mourrai de douleur. C'est trop assurément d'un des malheurs qu'elle éprouve , & je craindrois enfin qu'on ne me reprochât de ne l'avoir aimée que pour moi-même.

Il est peu important de dire comment le reste de ce jour se passa. Craintes toujours nouvelles de la part du Prince , assurances de fidélité de la part de Néadarné , promesses de Moustache à Tanzaï que Néadarné

reviendrait de l'isle comme elle y seroit allée, à sa guérison près, qui se faisant par art de Féerie, ne coûteroit rien à sa vertu; incrédulité toujours ferme de celui-ci, qui trouvoit, à ce qu'il sembloit, de la douceur à mettre les choses au pis, tant qu'enfin la nuit arriva. Tanzaï qui, dans la journée, avoit changé dix fois de résolution, se coucha d'avis de laisser partir la Princesse; & Moustache qui avoit quelque chose d'intéressant à dire à Néadarné, voyant que la douleur ne le conduisoit pas au sommeil, l'y amena par la force de ses enchantemens, & commença ce qui suit.



CHA-

CHAPITRE VI.

*Conversation intéressante de Moustache  
& de la Princesse.*

**V**ous voilà bien affligée d'être laide, plus triste encore de la première de vos mésaventures. Vous craignez le Génie, cependant vous voudriez ne pas rester comme vous êtes : cela fait bien du fracas dans votre tête. Il faut pourtant débrouiller le tumulte de vos idées, vous en tirer, le rendre clair, vous faire jour dans votre ame ; elle est ténébreuse pour vous, vous n'y marchez qu'à tâtons : vos idées se tournent le dos, sont de mauvaise humeur contre elles-mêmes ; il n'y en a pas une, j'en suis sûre, qui ne s'en veuille ; vous souffrez de leur contradiction : je veux vous raccommoder avec vous même, ma rai-



son va s'asseoir & les juger, écoutez-moi. Quand je vous ai promis que je vous soustrairois aux tendres emportemens de Jonquille, je vous ai trompée. Aucune force de ce côté ne pourroit agir sur lui. Votre vertu, toute cérémonieuse qu'elle est sur ses bienséances, lâchera prise; le Génie lui mettra indubitablement le pied sur la gorge; en un mot, vous ne la conduirez pas à terme: il faut qu'elle choisisse, d'étouffer de plaisirs, ou de mourir violemment. Vous êtes trop belle pour qu'on lui fasse quartier, elle ne vous servira même qu'à augmenter l'ardeur de Jonquille. Quand le triomphe ne coûte rien, que la vanité d'un homme n'en sauroit tirer parti, il le néglige. Passons à un autre point. Quand à votre laideur, n'en foyez pas inquiète; elle est mon ouvrage, & je vous en déferai sans que le Génie s'en mêle. A peine au-

rez-vous quitté le Prince, que vous vous verrez plus belle que vous n'avez jamais été. Ce n'est pas tout, il s'agit à présent de l'essentiel. Le Prince est jaloux; & quand vous lui diriez que vous vous êtes présentée sans risque au Génie, des marques, qui ne sont point équivoques, pourroient aisément vous démentir. J'ai un remède excellent pour réparer les outrages que nous font les emportemens des hommes. Que veut dire ceci, interrompit Néadarné? Quoi! reprit Moustache, vous ne m'entendez pas? Avant que vous connussiez le Prince... mais il n'est pas possible que vous ne sachiez point ce que je veux vous dire; vous conviendrez que dans ces deux nuits fatales, où successivement vous éprouvâtes tous deux la colère de Concombre, si aucun malheur ne vous étoit survenu, vous ne pouviez accorder à Tanzaï ce que sa tendresse

exigeoit de la vôtre, sans qu'il ne vous arrivât quelque chose de singulier..... Je commence à vous entendre, reprit Néadarné. Vous sentez bien, continua la Fée, que cela ne se seroit pu faire, que quelque changement ne se fît en vous. Jonquille, pour vous guérir, exigera de vous ce dont le Prince a été privée. Ce qui seroit arrivé par le Prince, arrivera par Jonquille. En suivant la coutume naturelle, il ne se pourroit pas que votre époux ne s'apperçût point de ce que le Génie auroit fait. Eh! qu'importe? demanda Néadarné. Pour le fond, cela importe peu, répondit Moustache; mais pour la forme, cela fait une différence. En un mot, cela blesse le préjugé, & c'est chez les hommes ce qu'il faut respecter le plus. Or, il faut que je vous mette en état de prouver au Prince que le Génie vous a respectée, sans cela vous

perdriez sa tendresse ; & quelque convaincu qu'il soit que vous ne faites qu'obéir, il auroit l'injustice de vous mépriser, si vous ne reveniez pas à lui telle qu'il vous imagine. Voilà quel est notre malheur ! les hommes sans cesse nous accusent d'artifice, & sans cesse ils nous mettent dans le cas d'en avoir besoin avec eux. Ils sont tous aussi injustes que Tanzaï, & nous méprisent souvent pour les choses qu'eux-mêmes nous pressent de faire. Il y a mille occasions où, par rapport à leur sottise vanité, la sincérité nous deshonoreroit, & dans lesquelles, règle générale, le mensonge nous assure leur estime. Tel est, par exemple, le cas où vous vous trouvez. Quand même je ne pourrois par réparer le tort que vous fera le Génie, vous devriez toujours soutenir à votre époux, que votre vertu n'a point périclité, & mettre tout sur

---

le compte de la nature, plutôt que de convenir avec lui d'un malheur qu'il ne vous pardonneroit pas. Enfin, cette idée de préséance les flatte. Afin d'appuyer vos discours, je vous donnerai un secret immanquable (\*): il consiste en trois parole, que même je vous écrirai, afin que vous ne soyez pas dans le risque de les oublier. Dans un autre tems, sans toutes ces précautions, vous pourriez

---

(\*) Ici Kilo-ho-ée se plaint, & le Traducteur après lui, de ce que ce secret de Moustache ne se trouve pas dans ce livre. Comme le Chinois proteste qu'il auroit voulu le donner à sa patrie, le Traducteur, qui croit qu'il n'auroit pas été moins agréable à la France qu'à la Chine, assure ses Lecteurs que c'est à son grand regret qu'elle en est privée: il les supplie de ne point imputer la perte de ce secret à sa négligence, & il croit devoir les assurer, qu'après de longues expériences il a été obligé de traiter de fabuleux tout ce qui se dit sur cet article.

le tromper ; mais son amour jaloux le rendra clairvoyant, & nous avons plus d'un sens à surprendre. Le secret lui ôtera tout sujet de suspicion je veux même qu'il le serve plus qu'il ne seroit nécessaire. Plus il s'en plaindra, plus il sera content. Au reste, ne rougissez pas de vous servir de cet artifice. S'il avoit dû porter des marques de la nuit qu'il passa avec Concombre, il n'auroit pas fait difficulté de vous tromper. Il en a été quitte pour vous dire qu'un songe l'avoit guéri, & vous pourrez... Je me suis toujours bien douté, interrompit Néadarné, que ce songe n'étoit pas vrai : mais quand je lui dirois aussi que c'est un songe qui m'a retablie, son aventure lui donneroit moins de foi pour mes discours. Oui, si votre récit n'étoit point appuyé par le secret que vous savez, répondit Moustache ; mais le moyen qu'il dou-

te de vous , quand il se trouvera dans la même peine au moins que celle où aura été le Génie? Mais, demanda Néadarné, si le secret alloit manquer? Concombrepourroit bien me jouer encore ce tous-là : vous voyez qu'il vaudroit bien l'autre. Ne craignez rien , répondit Moustache, ce secret n'est pas connu d'elle : si le Prince étoit de bonne foi avec vous, il vous diroit qu'il n'a pas dû s'appercevoir qu'elle en ait fait usage avec lui. Autre article.

Vous vous êtes fait une répugnance sur Jonquille ; elle tombera à son aspect, il est aimable. Dans le récit que je vous ai fait de mes aventures, il a paru comme mon persécuteur, & cette idée sans doute vous l'a rendu haïssable ; mais je vous avertis, encore une fois, que c'est un Génie charmant, & qui joint au pouvoir le plus étendu les qualités les plus ra-

res. Peut-être prendrez-vous une forte passion pour lui. Ne le croyez pas, dit Néadarné; mon cœur est prévenu d'une si forte tendresse pour Tanzaï, que je défierois tous les Génies de la Terre de faire impression sur moi. Vous êtes encore dans l'erreur là-dessus, répondit la Fée; le Génie vous mettra à de fortes épreuves, & Tanzaï qui pourroit soutenir votre cœur, sera absent. Ce sera assez pour moi de son idée, reprit Néadarné, & je rougirois trop, si pour ne lui être pas infidelle, j'avois besoin de sa présence. Avec tous ces beaux sentimens, reprit Moustache, les choses arriveront comme je vous le prédis. Je connois un peu la marche du cœur. Ce qui fait qu'une femme ne manque pas à son Amant, c'est qu'elle ne se met point à portée de lui manquer. Dans une occasion fâcheuse, si elle s'y trouvoit, la nature souf-



fleroit sur le sentiment , & ne manqueroit pas de l'éteindre. Il est vrai que quand il se rallume, on est bien étonné ; mais la chose n'en est pas moins faite. Cela n'arrivera pas par Jonquille , dit Néadarné ; & quand je ne serois pas vivement occupée d'un autre amour, ce ne seroit pas lui que je choisirois ; je sens que je le hais. Autre erreur , reprit Moustache : souvent les hommes dont les femmes se sont fait une idée rebutante , sont ceux qui parviennent le plutôt à leur plaisir. Etre haï d'abord, est une voie qui d'ordinaire conduit à être violemment aimé. Souvent le caprice agit là-dedans , beaucoup moins que l'amour-propre. Un homme paroît , & semble ne voir les traits d'une femme qu'avec indifférence ; nulle louange n'échappe de sa bouche ; ses yeux pleins d'une indolence mortifiante , ne disent point à son silence qu'il en

a menti ; il la regarde sans mettre de la politesse pour elle dans sa façon de l'examiner ; il vaudroit autant pour elle qu'elle ne fût pas là ; son ame ne fait pas semblant de l'apercevoir , peut-être même paroît-elle s'épuiser d'attention pour une autre femme qui sera là : voilà la haine déterminée ; & si par hasard cet homme si inattentif a du mérite, ce n'est qu'à sa perte , il n'en est que plus insoutenable. S'il étoit stupide , s'il portoit de ces cœurs sur lesquels tout glisse , son suffrage ne seroit presque rien , on n'en seroit flatté que parce qu'il faut faire impression sur tout le monde. Mais quelqu'un d'aimable ne point trouver que vous l'êtes aussi ! cela ne se pardonne point : dans l'instant , tout ce qu'il a d'agrémens est défaut. Parle-t-il bien, il parle mal, attendu que dans ce qu'il dit ce que vous desirez ne s'y trouve point. S'il

est sérieux, qu'il est morne ! S'il est sensé, qu'il est pesant ! S'il est badin, qu'il plaisante mal ! Voilà votre imagination montée, vous sentez une aversion qui vous fait mal, tant elle est forte. Que cet homme si détesté sorte enfin de sa léthargie, qu'il vous rende des soins, je dis simplement de ces soins d'usage dans la société, & qui n'affichent rien ; le voilà changé, ce n'est plus lui ; votre vanité satisfaite déchire le bandeau qui couvroit vos yeux ; l'attention qu'il a fait à votre mérite, fait, pour ainsi dire, éclore le sien. Que dans cette situation il dise qu'il aime, à peine a-t-il prononcé ce mot dangereux, qu'un regard lui rend sa déclaration, & plus tendre encore qu'il ne l'a faite. Le cœur passe d'une extrémité à l'autre ; on croyoit n'avoir jamais assez de haine, on craint de ne se trouver jamais assez de tendresse : c'est ce qu'on

qu'on appelle une surprise de l'amour. Jonquille est avec vous dans le même cas : vous le croyez affreux , il est aimable , il vous rendra des soins qui vous découvriront d'abord tous ses agrémens ; la surprise n'est pas loin. Encore un coup , ne le croyez pas , lui dit Néadarné : j'aime le Prince , & je verrai sûrement Jonquille avec indifférence. Soit , reprit la Fée , je le crois d'autant plus , qu'il ne nous est pas nécessaire , ni à vous , ni à moi , que vous l'aimiez. Il s'agit seulement de passer une nuit avec lui. Ah , grand Singe , qu'elle sera longue ! s'écria Néadarné. Jugez - la sans prévention , répondit la taupe , vous la trouverez courte. A présent songeons à cet infortuné Cormoran.

Depuis dix ans , l'amour & la colère du Génie ont sans doute perdu de leur force. Je sais même que quelquefois il fait danser devant lui ce

malheureux Prince, & lui commande des chansons. Jonquille vous donnera des fêtes : saisissez ce moment pour lui demander la liberté de mon amant : n'accordez , s'il se peut , rien à son amour , qu'il ne me rende l'objet du mien. S'il vous le refuse , prenez cette pantoufle. En cet endroit , Moustache fit un signe de sa patte , & une pantoufle & un papier tombèrent en même-tems sur le lit. Voilà , continua-t-elle , le secret que je vous ai promis , & qui peut se répéter autant qu'on le veut. Pour cette pantoufle , prenez-là : quand vous verrez le Génie assoupi , faites-là lui baiser , elle redoublera son sommeil. Quoi ! cette pantoufle le fera dormir ? s'écria Néadarné , quel conte ! Ce sont choses qui sautent par-dessus la conception humaine , répondit la Fée : oui , cette pantoufle le fera dormir. Quand vous le verrez dans cet état , allez

dans les jardins chercher Cormoran, montrez-la lui : c'est une de celles que je portois le jour que nous fûmes séparés ; il a la pareille dans sa poche, il me l'avoit prise en badinant le jour que nous fûmes si désagréablement surpris par le Génie. Ordonnez - lui de les mettre , elles le rendront invisible : sans cette précaution , il ne pourroit pas sortir de l'isle. Mais , interrompit Néadarné , si le Génie s'apperçoit à tems de notre fuite ? Ne craignez rien , dit Moustache , son courroux ne seroit à redouter que pour Cormoran. D'abord que la nuit fera place au jour , il ne pourra plus rien sur vous , que vous ne le vouliez. Mais serrez soigneusement la pantoufle & le papier ; je n'ai plus rien à vous dire , l'aurore se montre. Alors elle éveilla Tanzai.

Ah ! jour funeste , s'écria-t-il , que tu t'es pressé de me luire ! En bien ,

partie de mon ame, dit-il à Néadarné, êtes-vous toujours bien laide ? C'est, je crois, pis qu'hier, dit la Princesse. L'exécrable métamorphose ! s'écria-t-il : encore si l'une avoit détruit l'autre, j'aurois à m'en consoler, j'aurois du moins précédé le Génie. Trêve de lamentations, reprit Moustache, les équipages sont prêts, il faut qu'elle parte. Tâchez, dit le Prince à Néadarné en l'embrassant, d'éviter les caresses du Génie ; ou du moins que ce soit si peu que rien, s'il vous touche. Vous n'y pensez pas, dit Moustache, cela revient au même. Oui dans le fond, disoit le Prince, une c'est autant que dix ; cependant dix me chagrinerait plus qu'une. Vous avez de bizarres délicatesses, repliqua-t-elle : mais ne pensez pas à tout cela, & recouchez-vous ; vous me ferez quelque conte, vous avez l'esprit orné. Oh ! pour de l'esprit,

répondit-il , je n'en aurai d'aujourd'hui. Vous êtes contente, vous ; vous allez revoir votre Cormoran ; graces à la Taupiniere où vous avez vécu , il vous retrouvera comme il vous a laissée : mais Néadarné... laissons cette idée, elle me tue.

Pendant ces discours , Néadarné ne parloit point : & Moustache , craignant que Tanzaï ne la retînt , après avoir assuré de nouveau le Prince que Néadarné ne couroit aucun risque , les obligea tous deux de se séparer , & vit enfin partir la Princesse pour l'isle Jonquille , avec autant de plaisir que Tanzaï en eut de douleur. On verra dans les Chapitres suivans s'il avoit tort de s'allarmer.





## C H A P I T R E VII.

*Intéressant, s'il est bien traité.*

**N**Éadarné, ainsi qu'on le peut croire, n'alloit pas sans inquiétude trouver le Génie. On fait à moins des réflexions, & sa situation étoit de celles dont toute femme délicate sera toujours embarrassée. Sa laideur ne l'inquiétoit pas; mais ce qui devoit se passer dans cette isle, lui donnoit les idées du monde les plus désagréables. Cependant, elle avançoit. Quand elle fut à cent pas du bord, elle fit arrêter ses équipages, avec ordre de l'attendre au même lieu.

A peine fut-elle éloignée de ses gens, qu'elle prit son miroir: elle y vit avec une secrète satisfaction que Moustache lui avoit tenu parole, &

que tous ses agrémens , non - seulement étoient revenus , mais étoient même augmentés. Quoiqu'elle n'aimât pas le Génie, qu'elle regardât même comme un grand malheur de lui paroître belle, elle auroit pourtant été fâchée de paroître devant lui dans l'état où la malice de Moustache l'avoit mise. Toute femme veut plaire, même sans vouloir faire aucun usage des désirs qu'elle fait naître : quelque passion dont elle soit pénétrée, quelque délicatement qu'elle la sente, elle a toujours sa vanité à satisfaire ; & comme c'est le besoin le plus pressé , il faut que l'amour y perde. Elle sentoit donc une sorte de plaisir à penser que Jonquille seroit ébloui de sa beauté, & regardoit comme un grand triomphe pour elle, de voir ce Génie accoutumé à posséder les femmes les plus parfaites, avouer qu'elle l'emportoit sur toutes. Elle

étoit encore occupée de ses idées , lorsqu'elle arriva aux bords du lac sur lequel l'isle étoit située.

On ne doit pas oublier de dire qu'elle avoit fait charger trente barques, au moins, des taupes qu'elle avoit apportées de Chéchian, bien conservées par la miraculeuse protection de Barbacela. La barque qui lui étoit réservée étoit la chose du monde la plus agréable à voir ; ses voiles, Jonquille & argent, étoient chargées de devises galantes ; les cordages étoient de même matière que les voiles ; & un amour qui tenoit le gouvernail, sembloit par son attitude vive & tendre, annoncer aux belles qui passoient dans cette isle, les plaisirs qui leur étoient réservé. Néadarne monta dans cette barque, non sans frayeur : naturellement elle craignoit l'eau, & la figure de cet amour qui paroissoit servir de pilote, ne la

rassuroit pas. Son voyage cependant fut heureux ; & la barque , quoique sans conducteur , fendant les ondes avec une rapidité excessive , ne s'arrêta que dans un port superbe , bâti vis-à-vis le palais du Génie. Néadarné , l'émotion dans le cœur & la rougeur sur le front , descendit à terre. Son embarras redoubla à la vue de la multitude accourue de tous les endroits de l'isle pour l'admirer. Quoique ce premier effet de sa beauté ne lui déplut pas , l'air ricaner de ces insulaires en l'observant , lui fit penser qu'ils ne prenoient pas le change sur ce qu'elle venoit faire auprès du Génie ; & sa honte fut sans égal. Elle marchoit toujours , quoiqu'entourée de ses habitans qui se recrioient sans modération sur le bonheur du leur Souverain , & sur le présent qu'elle lui apportoit. Néadarné , impatientée de leurs éloges , de leurs

discours, & de leur jaunisse, arriva enfin à la porte du palais, bien persuadée que si le Génie étoit aussi jaune que ses sujets, sa figure n'étoit pas dangereuse. Les maîtres de cérémonies l'attendoient. Ces gens-là étoient les favoris du Génie, & cette charge avoit auprès de lui plus d'une fonction. Ils dirent à la Princesse, que Jonquille n'auroit pas manqué de venir au-devant d'elle, si des devoirs importants attachés à sa dignité ne l'avoient pas retenu. En attendant qu'il vînt, on la conduisit dans un appartement superbe, où on lui servit une magnifique collation. Elle y étoit encore occupée, lorsqu'une symphonie charmante annonça ce Jonquille si redoutable. La Princesse sentit son cœur en frémir; l'idée de Tanzaï, celle de ce qu'on alloit exiger d'elle, la troublèrent, & lui firent verser des larmes : elle étoit encore

dans ce désordre , lorsque Jonquille se présenta à ses yeux.

Frappé de l'éclat de la beauté de Néadarné , il demeura immobile. Néadarné , par politesse , s'étoit levée. Dans ce premier moment , tous deux ne se dirent rien : mais le Génie sortant enfin de son trouble , pria la Princesse de se rasseoir , & se mit à ses genoux. Néadarné n'avoit pas encore osé le regarder en face , mais forcée enfin de lever les yeux sur lui , elle fut extrêmement surprise , & de la majesté de sa figure , & de ce qu'elle n'étoit pas jaune. Elle fit tous ses efforts pour qu'il se relevât , mais il n'en voulut jamais rien faire , non plus que lui rendre une main qu'il lui avoit saisie , & sur laquelle , pour ne point perdre le tems , il avoit déjà imprimé plusieurs baisers. C'étoit agir un peu brusquement ; mais il étoit si accoutumé aux bon-

nes fortunes , qu'il commençoit toujours par manquer un peu de respect. Sa coutume n'étoit pas de borner à si peu de choses ses premières entreprises , & la bouche de Néadarné lui fournissoit un beau prétexte pour autoriser ses emportemens , il alloit en approcher la sienne ; mais Néadarné le repoussant avec force : c'est vouloir un peu trop promptement , lui dit-elle , me faire envisager l'horreur de ma situation , &.... Je sais bien , Madame , interrompit Jonquille , que je ne devrois pas m'emparer d'abord de ce qu'on ne pourroit pas attendre de vous-même après quinze jours de constance : mais le destin ne me donne qu'un jour , & c'est , à ce qu'il me semble , vous prouver assez mes sentiments , de ne vouloir pas m'exposer à le perdre. Quoi ! Seigneur , répondit Néadarné , aurez-vous assez peu de générosité pour abuser de l'é-

tat

tat où je suis ? Ce n'est pas moi , Madame , répondit le Génie , qui ai exigé de vous cette démarche : mon empressement doit vous dire à quel point je souhaite de vous être utile ; vous avez des répugnances , & je dois vous obliger malgré vous. Mais , reprit Néadarné , pourriez-vous être content , lorsque vous ne devrez qu'à la contrainte , un bien que mon cœur vous refusera toujours ? Je sais encore , reprit Jonquille , combien la possession de votre cœur me rendroit heureux , & je ferois tous les efforts du monde pour me l'acquérir si je croyois pouvoir en venir à bout : mais à quoi serviroit de ma part cette délicatesse ? vous en seriez plus gênée , & je ne vous en paroîtrois pas plus aimable. Le destin , en m'offrant les plus doux plaisirs , me condamne à être privé de ce qui en fait les plus grands charmes. Vous vous donnez à



moi à regret. Dans ces instans que vous pourriez rendre si heureux, vous gémierez, votre sévère vertu vous en fera des moments douloureux. Je pourrois vous donner de meilleurs conseils; il ne tiendrait qu'à vous de vous faire un plaisir de la nécessité; elle vous seroit moins cruelle, & vous n'en seriez guerre moins vertueuse. Le devoir ne nous est pénible que parce qu'il n'est pas l'ouvrage de notre fantaisie : l'époux le plus animable ne déplaît souvent que parce qu'il est en droit d'exiger ce qu'on lui livre-roit avec transport, si l'on ne s'en croyoit pas tributaire. Avec lui, c'est une dette qu'on acquitte; à l'amant, c'est un présent qu'on lui fait. Il est naturel qu'on ait plus de plaisir à l'un qu'à l'autre. Je suis avec vous dans le même cas; vous ne m'avez pas choisi, & ce n'est que par cette raison que vous me haïssez; mais

enfin , vous êtes obligée d'avoir des complaisances pour moi , & je vous demande , uniquement pour vous-même , de les imaginer moins fâcheuses. Eh ! le puis-je ? s'écria la Princesse , puis-je ne vous pas détester ? Mon cœur.... Madame , interrompit le Génie , je suis fâché que vous ne me le puissiez pas donner : mais à vous parler franchement , le cœur n'est souvent qu'une chimère , il n'agit pas toujours autant qu'on le pense ; je suis devenu philosophe là-dessus. Voyons donc de quoi il s'agit , quel est le sujet qui vous amène ici ? Quoi ! vous l'ignorez ? dit Néadarné. Je sais , répondit Jonquille , à quoi je dois occuper ici votre loisir ; mais ce qui vous fait recourir à moi , m'est inconnu. Je guéris tant de choses , que je ne connois pas toutes mes propriétés. N'avez-vous aussi qu'un remède , dit Néadarné ? Non , Madame , reprit

le Génie , & vous êtes la seule à qui j'aye vu souhaiter que je pusse en employer un autre. Voyons enfin, qu'avez-vous? Une ecumoire... Comment , interrompit-il, une ecumoire! ce mal me paroît curieux. Oh! reprit Néadarné, mon aventure est la chose du monde la plus surprenante ; mais je ne pourrai jamais prendre sur moi de vous en instruire. N'importe , dit le Génie, je vous guérirai peut-être sans cela : cependant il en seroit mieux que je susse précisément sur quoi j'ai à travailler. Vous saurez donc , continua la Princesse , qu'en conséquence de cette ecumoire dont je vous ai parlé , le Prince mon époux perdit tout , & il ne lui resta qu'elle. Depuis, ce qui ne paroissoit plus, s'est rétabli; mais à mon tour j'ai éprouvé des accidents... Vous n'ignorez pas que le mariage exige de certains soins.... Puissai-je , s'é-

cria Jonquille , ne vous être jamais bon à rien , si j'entends ce que vous me dites ! Que veut dire une ecumoire , qui fait perdre ce qu'on avoit ; & qu'a-t-elle de commun avec les soins que demande le mariage ? Parlez-moi plus clairement , je vous en conjure. Néadarné , enhardie alors par les prières du Génie , lui découvrit de point en point , non sans rougir , ce dont il étoit question.

Votre état est fâcheux , reprit Jonquille en souriant ; mais il sera aisé de vous en tirer ; votre maladie est pourtant singulière ; & depuis que je me connois , il ne m'en est pas tombé une pareille entre les mains. Je n'en ai pas pour cela une plus mauvaise opinion ; mais , Madame , je crains que votre indocilité pour le remède n'en rende l'effet inutile. Ne pourriez-vous pas vous en faire une idée moins affreuse ? Je ne condam-

ne point vos délicatesses, mais aussi. . . Eh bien, Seigneur, s'écria Néadarné, si vous ne condamnez point mes délicatesses, n'exigez donc pas de moi ce qui me déplaît tant ! Madame, reprit Jonquille, je n'exige rien : il dépend de vous d'accepter ou de refuser mes services. Dès ce moment, vous pouvez partir. Mais, Seigneur, dit Néadarné, j'aurai entrepris un voyage inutile ? Il ne tient qu'à vous, reprit Jonquille, qu'il ne le soit pas. Ah, cruel ! s'écria-t-elle, le visage baigné de pleurs. Eh bien, divine Princesse, dit-il en se levant, n'obtiendrez-vous rien de vous-même, & serai-je toujours à vous presser de travailler à votre bonheur ? Laissons cette conversation, dit la Princesse, elle m'embarrasse. Je vous embarrasserois bien davantage, reprit Jonquille, si je ne vous parlois plus de rien ; mais je connois trop mes devoirs pour com-

mettre cette impolitesse , & je sais que je dois paroître toujours vous arracher ce que sans doute votre clémence me donnera. En attendant , tâchez de ne me point haïr , & venez embellir par votre présence les fêtes que je vous ai préparées. Le Génie alors prit la main de la Princesse , non sans la lui serrer plus qu'elle n'auroit voulu ; & elle , en rougissant des libertés qu'il prenoit , se laissa cependant conduire , en espérant qu'il en resteroit-là.

---

## CHAPITRE VIII.

*Qui ne sert qu'à allonger l'Ouvrage.*

**O**N estime autant dans une histoire , des réflexions judicieuses , que des faits élégamment décrits. On a raison : si elles allongent le

narré, elles prouvent la sagacité de l'auteur. En suivant ce principe, on peut se croire permis de réfléchir ici sur la situation de Néadarné. Toute femme qui dira qu'en sa place elle n'auroit point eu d'inquiétude, ou sera une hypocrite, ou une de ces personnes à qui il n'appartient pas de connoître les risques de l'occasion, & qui s'y sont toujours abandonnées sans réflexions. Cette idée peut n'être pas claire, mais tant mieux pour le lecteur; il aura le plaisir de l'interpréter à sa fantaisie. Il est rare qu'une femme du monde se trouve dans un cas dangereux pour elle, sans qu'elle le veuille; sa vertu n'est jamais violentée par les circonstances; & quoique l'on ait entendu dire à plus d'une, qu'en donnant à son amant tel rendez-vous où elle succomba, elle ne l'auroit pas fait, si elle n'avoit pas cru s'en tirer à son hon-

neur, on devra toujours croire qu'elle ne doutoit pas de ce qui arriveroit ; & la preuve de cela, c'est qu'un homme à qui l'on aura donné un de ces innocents rendez-vous, n'a qu'à n'en point faire usage, pour être brouillé presque sans ressource avec la vertueuse beauté qui se sera renfermée avec lui. Les femmes ont pour sauver leur vertu bien des ressources ; l'habitude où elles sont de voiler leurs mouvemens, & ce principe de bienséance & d'orgueil qui les étouffe ; notre timidité, notre respect pour elles, & presque toujours l'ignorance où nous sommes des idées qu'elles ont avec nous, & la crainte de leur déplaire, voilà ce qui fait ordinairement les forces de cette formidable vertu qui nous en impose. L'idée du plaisir un peu réfléchi surmonte infailliblement dans le cœur toutes les idées de préjugé. D'elle-même, une femme peut ne se



pas arrêter aux images qui pourroient blesser sa pudeur ; mais qu'un amant se présente & qu'il plaise , qu'est-ce alors pour elle que la vertu ? Si elle combat encore , ce n'est plus pour la sauver , elle y perdrait trop. Mais il faut céder avec honneur , & mettre du grand dans sa foiblesse ; tomber décemment , en un mot , & pouvoir s'excuser soi-même quand on réfléchit à son désordre. Peu de femmes tombent d'accord de cette vérité , mais cela n'empêche pas qu'elle ne soit constante.

Néadarné n'avoit pas pour faire briller sa vertu le tems que l'on prend d'ordinaire , plus ou moins selon la pruderie , la majesté , & la dissimulation de la personne attaquée. On ne lui donnoit qu'un jour ; encore n'étoit-elle pas sûre que sa résistance allât jusques au bout. Le Génie étoit aimable , impatient , & dans

l'habitude de vaincre : il connoissoit le cœur , faisoit profit de tout , & ces sortes de gens sont extrêmement dangereux : ils amènent le moment , & ne s'y trompent pas. Elle étoit défendue à la vérité par la passion qu'elle ressentoit pour Tanzaï : mais pour les intérêts de cette même passion , il étoit important qu'elle la blessât ; d'autant plus excusable encore , que son époux ne seroit jamais instruit de ce qui se passeroit dans l'isle. Que de raisons pour succomber ! & il n'y en avoit qu'une , imaginaire encore , qui pût l'en empêcher. Que de personnes qui blâmeront la Princesse , auxquelles il n'en faudroit pas tant !

Suivant ce raisonnement , qui pourroit être de moitié plus court , la Princesse n'étoit pas sans émotion pendant que Jonquille la conduisoit. Il lui fit traverser des appartemens immenses ,

plus ornés encore par le goût que par la magnificence, quoiqu'elle y fût excessive. Du palais on entroit dans des jardins charmants; tout ce que l'art a pu imaginer de plus correct & de plus brillant, étoit joint dans ces lieux, aux beautés les plus simples de la nature. On voyoit d'un côté, des grottes rustiques, & des ruisseaux dont le murmure tranquille invitoit au plus doux repos, ou aux plus tendres plaisirs. De l'autre, c'étoient des cascades à perte de vue, des cabinets superbes, des statues d'un grand prix. Là, on s'égaroit dans les routes tortueuses & inégales d'un bois, que son irrégularité ne rendoit que plus agréable. Ici, des allées d'une hauteur surprenante, & compassées avec soin, offroient une promenade plus aisée, mais moins voluptueuse. Les parterres ravissoient par la variété & la beauté des fleurs dont ils étoient ornés;

nés ; Flore y avoit à jamais fixé son empire ; & Zéphire l'y trouvoit si belle , qu'il sembloit en l'y caressant sans cesse , avoir pour toujours renoncé à son inconstance. Des oiseaux de toutes les espèces habitoient dans ces jardins ; la tourterelle mêloit ses tendres accents aux chants vifs & légers du serin & du rossignol. Des nymphes charmantes y formoient des danses. Des bergers plus galants que ceux des bords du Lignon , chantoient sur leur musette un amour qui , quoique toujours heureux , n'en étoit pas moins fidèle. Tout enfin parloit amour dans ces délicieux bocages , tout l'offroit aux yeux , tout l'inspiroit au cœur , il sembloit qu'on le respirât avec l'air de ce séjour enchanté. La volupté assise au milieu de ce jardin , ordonnoit elle-même les plaisirs , & répandoit sur eux ce charme si flatteur que , sans elle , ils n'ont jamais. Les amours la

couronnoient de fleurs , & formoient autour d'elle les jeux les plus badins. Néadarné ne put résister à tant d'objets , & malgré elle son cœur s'émut ; elle se sentit ce mouvement de tendresse qui trouble les sens , & les prépare à un plus grand désordre. Jonquille , qui s'apperçut de ce qui se passoit dans son ame , la regarda avec des yeux qui peignoient si bien ses désirs , que Néadarné ne pouvant supporter leur éclat , interdite , troublée , soupira , & si doucement , que Jonquille voulut dans l'instant même lui faire voir un bosquet qui se trouvoit sur leur route. Néadarné , distraite par la confusion de ses idées , s'y laissoit conduire : mais en approchant de ce bosquet , elle le trouva si sombre , & jettant les yeux sur le Génie , le vit si amoureux , que revenue à elle-même , elle refusa séchement d'y entrer. Jonquille , qui savoit qu'il y a

plus d'un moment dans la journée , voyant celui-là passé pour lui , ne la pressa pas davantage , & la conduisit du côté où les nymphes & les bergers formoient les danses les plus agréables. Néadarné s'en occupoit , lorsqu'un homme parti avec une vîtesse extrême d'un des bouts du jardin , vint , en faisant la roue & la culebute , donner au milieu de la danse , & la déranger.

La Princesse , à son emploi , le reconnut d'abord pour Cormoran ; mais voulant cacher au Génie l'intérêt qu'elle y prenoit : voilà , lui dit-elle , un homme qui s'est fait une danse singulière ! Il ne danse pas ainsi pour son plaisir , répondit Jonquille. J'ai peine à croire , reprit Néadarné , que ce soit pour le vôtre. Vous ne connoissez pas ce sauteur , dit le Génie : c'est l'homme du monde qui a le plus de talens , & qui seroit en même - tems le plus

heureux , s'il n'avoit pas mérité ma colère en m'enlevant le cœur d'une Fée que j'adorois. Trop humain pour ordonner des supplices cruels , je me suis contenté de le garder toujours dans mes jardins , occupé à remplir la pénitence que vous lui voyez faire. Ah , Seigneur , s'écria Néadarné , daignez suspendre son supplice ! Approche , malheureux , dit le Génie à Cormoran , ose lever les yeux sur ton maître ; va au palais , & fait tes efforts pour amuser l'objet divin qui veut bien commander dans ces lieux. Cormoran ne répondit que par une profonde révérence , & prit le chemin du palais , non sans faire encore quelques culebutes , tant est grande la force de l'habitude. Néadarné , en remerciant le Génie , ne put s'empêcher de le regarder , & le trouva si supérieur à Cormoran , quoique ce dernier fût aimable , qu'elle accusa Mou-

stache de caprice , de n'avoir pas répondu à la tendresse de Jonquille. Elle en étoit même déjà au point de le trouver aussi beau que Tanzaï , sans cependant que cette comparaison tirât à conséquence pour elle ; elle ne put même penser à son époux qu'en soupirant , & elle se confirmoit plus que jamais dans la résolution de lui être fidelle , lorsqu'on vint annoncer qu'on avoit servi. Le Lecteur voudra bien , tant pour sa commodité , que pour celle de l'Auteur , sauter tout d'un coup du jardin dans la salle à manger , d'autant plus qu'il n'y peut rien perdre.

---

## CHAPITRE IX.

*Où l'on verra , entre autres choses , combien la Musique a dégénéré.*

**C**ETTE salle à manger étoit , à ce qu'on assure , extrêmement belle,



& le repas étoit digne de ceux pour qui il étoit préparé. Néadarné étoit placée vis-à-vis le Génie : cette situation lui déplaisoit : car enfin, on regarde ordinairement devant soi. Elle se voyoit condamnée à ne pas lever les yeux, ou à regarder Jonquille, qui, de son côté, commençant à devenir fort amoureux, lorgnoit de la façon du monde la plus incommode. Néadarné, entre autres choses, fut surprise de ne pas voir paroître de taupes sur table. Seigneur, dit-elle au Génie, vous contraindriez-vous pour moi, que je ne vois pas ici votre mets favori? J'ai pourtant apporté une assez grande quantité de taupes, pour que l'on pût vous en servir. Moi! Madame, dit Jonquille, je ne mange point de taupes, c'est le gibier du monde dont je fais le moins de cas. Qui vous a donc fait ce conte-là? On m'avoit assuré, reprit-elle, que c'étoit

ce que vous aimiez le mieux : si cela n'est pas, à quoi vous sert-il d'en dépeupler la terre ? J'ai eu des raisons essentielles pour le vouloir ainsi, Madame, reprit le Génie ; mais elles ont cessé, je ne poursuis plus l'ingrate qui m'avoit outragé. Le supplice de son amant, & l'état où elle est contrainte de vivre, me vengent d'elle, & ma colère s'est éteinte, lorsque mon amour s'est dissipé. Ceci est pour moi une énigme, reprit Néadarné. Il sera aisé de vous l'expliquer, reprit Jonquille : ce malheureux que vous voyez là-bas avec ce tympanon, celui qui vous doit le jour heureux dont il jouit, est l'indigne objet que l'on m'a préféré. Mais, Seigneur, dit Néadarné, puisque vous n'avez plus d'amour, pourquoi perpétuez-vous votre vengeance ? Pour me pardonner d'être cruel de sang froid, reprit-il, il faudroit que vous sussiez avec quelle indignité j'ai été joué, &

les tourments affreux dont mon cœur s'est vu la proie. Terminons, de grâce, cette conversation, & n'empoisonnez pas, en me rappelant un souvenir si fâcheux, le plaisir dont votre vue me pénètre. Si ce plaisir étoit aussi vif que vous voulez que je le croie, répondit la Princesse, vous n'entendriez parler de votre ancien amour que comme d'un songe dont vous pourriez à peine vous rappeler l'idée ; votre rival ne seroit plus un ennemi pour vous ; & vous oublieriez, en me regardant, que quelqu'autre a pu vous inspirer de la tendresse.

Quelqu'un croira sans doute à ce discours, que Néadarné ne faisoit pas ce reproche au Génie sans qu'un peu de passion s'en mêlât. Kilocho-ée à été prêt de le croire aussi. Cependant, comme il faut se garder d'interpréter trop promptement en mal des actions qui peuvent être innocentes, & que

d'ailleurs on doit, avant que de prononcer sur une matière délicate, en envisager toutes les faces, il a cru, après une profonde réflexion, que Néadarné n'avoit paru un peu jalouse que pour obtenir plus facilement Cormoran de Jonquille. Cette interprétation est vraisemblable. Néadarné n'aimoit pas assez Jonquille pour être jalouse d'un amour passé, & la tendresse qu'elle conservoit pour Tanzaï, devoit la laisser là-dessus dans la froideur que l'on a pour les choses indifférentes. Jonquille qui, quoique fort aimable, étoit aussi vain qu'un autre, ne se fit pas toutes ces idées, & remercia la Princesse, autant que par la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, il s'y crut obligé. Ah, belle Princesse! lui dit-il avec transport, si j'ai paru ne pas oublier absolument auprès de vous la tendresse que j'ai eue pour une autre, personne du moins

n'altérera jamais celle que je me sens pour vous. Il lui tint encore beaucoup d'autres discours, tous fort passionnés, & que pourtant l'Auteur ne nous a pas conservés, soit qu'il les ait trouvés trop difficiles à rendre, soit qu'il n'en ait point fait de cas; c'est ce qu'on ne sait pas positivement.

Jonquille, alloit sans doute, continuer à ennuyer Néadarné, lorsque celle-ci, pour l'en empêcher, lui témoigna l'envie qu'elle avoit d'entendre chanter Cormoran. Ce malheureux Prince s'avança; & s'accompagnant de son tympanon avec une délicatesse infinie, il chanta de la voix du monde la plus touchante, n'importe sur quel mode, l'excès de son amour & de ses tourments. Tous ceux qui étoient dans la salle en furent si attendris, que les sanglots se firent entendre par-tout. Néadarné, qui avoit le cœur très-compassant, fondoit en larmes, &

poussa si loin son étouffement, qu'il fallut lui couper son lacet. Jonquille lui-même en avoit les larmes aux yeux ; & voyant que la douleur ne discontinuoit pas : traître ! dit-il à Cormoran, t'ai-je ordonné de faire pleurer ma Princesse, & toute mon isle ? Finis la désolation publique, chante mes plaisirs, ou crains que je ne te donne de nouveaux malheurs à mettre en musique. Eh ! ne le grondez pas, dit Néadarné : il m'a serré le cœur, je l'avoue ; mais j'ai eu à pleurer un plaisir inexprimable.

A peine avoit-elle cessé de parler, que Cormoran qui craignoit la colère du Génie, chanta un air si gai, & le joua avec tant de vivacité, que l'affliction diminuant d'abord, & l'air que chantoit Cormoran redoublant toujours de gaieté, il fut impossible aux courtisans du Génie de se contenir : & le respect qu'ils lui devoient ne put les

empêcher de former sur le champ une contredanse. Jonquille auroit bien voulu se fâcher ; mais entraîné par la force de la musique, il se leva, prêt à se mettre de la partie. Néadarné, charmée de le voir si sensible aux talents de Cormoran, lui parla encore de le remettre en liberté : mais il reçut si mal cette proposition, & parut s'offenser si fort de ce qu'elle pensoit à ce Prince, quand elle n'auroit dû, à ce qu'il croyoit, penser qu'à lui, qu'elle résolut de se servir de la pantoufle, puisqu'on ne pouvoit rien obtenir.

On leva table ; & après le café, Néadarné voulant occuper Jonquille, lui proposa une partie de Breland à cinq. Soit, dit Jonquille, jouons au Breland en attendant l'Opéra. Ecoutez, Cormoran, ajouta-t-il, ayez soin de tout, & songez à savoir mieux votre rôle que vous ne fîtes la dernière fois. Cormoran partit. Il est donc bon

pour

pour l'Opéra? demanda Néadarné. Oui, dit le Génie, s'il ne chantoit pas faux, si ses tons n'étoient pas glapissants, s'il paroissoit moins fat sur le théâtre, & qu'il y minaudât moins, il seroit fort bon Acteur. En achevant ce discours, on se mit au jeu; & Néadarné faisant, ou tenant perpétuellement va-tout, ayant sans cesse Breland favori, ne filant point, cavant au plus fort, joua avec un agrément infini. Pendant le jeu, Jonquille avoit avancé ses jambes sous la table, & Néadarné ne sachant à qui elles appartenoient, distraite comme une Princesse, s'en fit un coussin. Bien des gens ont blâmé cette facilité de Néadarné, surtout dans les termes où elle en étoit avec Jonquille. Mais qui ne sait que ce qui tire à conséquence pour les particuliers, n'est rien pour les personnes d'un rang élevé? Une femme de condition ne fait-elle pas sans risque tou-



te la journée, des choses qu'une autre qu'elle n'oseroit seulement jamais penser. N'est-ce pas même ce noble mépris des usages qui la distingue plus que son rang? D'ailleurs, une preuve que Néadarné ne s'apperçut point que ce fût sur les jambes du Génie qu'étoient posées les siennes, c'est qu'elle ne l'obligea pas à les remettre convenablement; & qu'elle n'eut point de distractions. Jonquille, à la vérité, en conçut de grandes espérances; mais qu'importe! Néadarné pouvoit bien n'en être pas plus coupable. Que seroit-ce dont, si les femmes étoient obligées de répondre de tout ce que la fatuité des hommes leur fait imaginer sur leur compte? Ne tirent-ils point parti, & des égards innocents qu'on a pour eux, & même du peu de cas qu'on fait de leur personne? Qu'on les regarde, c'est désir. Qu'on ne les regarde point, c'est dissimulation. Les femmes seroient bien

malheureuses si elles pensoient, ou si elles sentoient le quart des impertinences que les hommes leur attribuent. Ordinairement ils ne les croient ridicules, que quand ce sont eux qui le sont.

Jonquille, ainsi qu'on l'a déjà dû remarquer, étoit avantageux, plein de confiance; déjà il alloit demander compte à la Princesse de la faveur qu'elle venoit de lui faire, lorsque le jeu finit, & qu'on vint dire qu'on les attendoit pour commencer l'Opéra. Jonquille y conduisit la Princesse, toujours lui parlant de sa flamme; & elle, le laissant toujours faire, puisqu'il étoit écrit par le destin qu'elle ne devoit ni ne pouvoit lui imposer silence.

---

## C H A P I T R E X.

### *L'Opéra.*

**I**L seroit difficile de bien décrire l'Opéra de l'isle Jonquille. Kiloho-ée

en quelques endroits se plaint de la sécheresse de l'Auteur Japonois, qui, à son tour, médit du Chéchianien ; ce qui suppose que sans parler des autres traducteurs, le François se plaint de tous les trois, & que le public se plaindra du dernier, & lui imputera, ou de s'être trop étendu sur des matières stériles, ou d'avoir passé trop légèrement sur des objets intéressans. Mais, à moins de manquer de sincérité, le traducteur peut-il donner des récits qu'il n'a pas trouvés ; & s'il les imaginoit dans les circonstances où ils pourroient être nécessaires, ne se sentiroient-ils pas du siècle où il vit, & pourroit-il, en se transportant même dans des tems aussi éloigné que sont ceux où ont vécu ses Héros, rendre parfaitement des usages dont il ne reste plus aucune connoissance ? N'est-il pas plus à propos qu'il en prive ses lecteurs, que de leur en dé-

biter des fables dont ils sentiroient bientôt l'absurdité! Le devoir d'un traducteur fidèle n'est autre chose que de suivre littéralement son auteur, si ce n'est que lorsqu'il ne l'entend pas bien, il peut le périphraser, le commenter, l'ajuster. Le traducteur de ce livre avoue franchement, que n'entendant pas parfaitement son auteur, il lui a prêté autant de sottises pour le moins qu'il lui en aura épargnées; qu'il est devenu long, où le Chinois étoit court; précis, où il ne l'étoit pas; obscur, où il étoit clair; railleur, où il étoit moral; galant où il étoit philosophe; & que de toutes les fautes qu'il a faites, il n'en fait excuse, ni n'en demande pardon au Lecteur de quelque façon que ce puisse être, puisque le livre n'en seroit pas meilleur, & que cet avilissement ne le rendroit pas plus estimable. Toutes ces raisons, bonnes

ou mauvaises , feront qu'on ne saura qu'imparfaitement ce que c'étoit que l'Opéra dont il est ici question. A qui s'en prendre ? Un Historien imagine, quand il écrit, que la postérité sera au fait des usages qui regnent de son tems ; & c'est ce qui fait qu'aujourd'hui on ne fait que par des conjectures, encore très-hasardées, quelle étoit la façon de vivre particulière des Romains, & qu'une chose de cette importance occupe mille Savants qui y employent sans fruits leurs précieuses veilles. Après un exemple tel que celui-là , le traducteur doit être excusé ; & s'il ne l'est pas, il ne s'en doit plus mettre en peine. S'il avoit à rendre raison de toutes les impertinences qui sont dans ce Livre, il ne finiroit point.

Il est donc à propos qu'il dise, pour terminer ce long raisonnement, aussi ennuyeux pour lui que pour les Le-

cteurs , que dans l'isle Jonquille, vulgairement le poëme d'un Opéra étoit ridicule ; qu'il consistoit en de vieilles fables doucereusement r'habillées ; qu'essentiellement, le style en étoit fade, & la poésie lâche ; qu'il ne s'y agissoit ni de conduite ni d'intérêt ; que l'on y faisoit danser à tous propos les gens du monde qui devoient danser le moins ; que la personne la plus affligée y venoit chanter ses peines ; & que plus d'un Héros blessé à mort, venoit sur le théâtre faire son testament, avec un accompagnement de flûtes : qu'il y avoit des entrées de fleuves ; & que le Dieu le plus grand , souvent descendoit des Cieux uniquement pour faire ou pour dire une sottise. Au reste, ce spectacle étoit magnifique, & plaisoit surtout par la décence qui y régnoit. Toutes les actrices étoient nymphes, & l'on en trouvoit aussi-bien dans les

chœurs, que dans les rôles principaux, instruites à jouer toutes sortes de personnages, tantôt Vestales, tantôt Prêtresses de Vénus; passant de la garde du feu sacré aux doux mystères d'Amathonte; suivantes de la vertu & de la volupté: s'acquittant également bien en public de l'un & de l'autre rôle, ce n'étoit jamais qu'en particulier, que l'on savoit quel étoit celui des deux qui leur coûtoit le plus. Elles ne découvroient pas à la vérité, les secrets de leur art à tout le monde; l'amant le plus enflammé & le plus aimable auroit marqué vainement de la curiosité. Le caprice même ne pouvoit rien sur elles, l'ambition ne les séduisoit pas davantage, & il falloit qu'une Divinité plus puissante que les autres, les déterminât à paroître ce qu'elles étoient. Ces foibles particularités que Kilohée nous a conservées de cet specta-

cle, suffisent, à ce qu'on croit pour en donner une idée, & pour montrer aux lecteurs combien ces actrices étoient loin de la sagesse & du désintéressement qui font aujourd'hui l'unique caractère des nôtres; & combien les Poèmes de cette isle, & leurs agrémens, perdroient auprès de ceux que l'on admire à présent.

En cas qu'une si longue digression fît perdre le fil de l'histoire, on rappellera ici que Néadarné alloit à l'Opéra, qu'elle y étoit conduite par Jonquille, qu'il lui tenoit des discours dont sa pudeur étoit allarmée, & qu'elle les écoutoit avec patience, autant par politesse que par l'impossibilité de faire autrement.

Aussi-tôt qu'ils furent arrivés à l'Opéra, on le commença. Quoique Cormoran y fît des merveilles, ils n'en furent amusés, ni l'un ni l'autre. Jonquille étoit devenu amoureux



& voulant tout devoir aux sentimens de la Princesse, sa conquête lui paroissoit douteuse. Néadarné, de son côté, malgré sa passion pour Tanzaï, & sa vertu naturelle, commençoit à s'inquiéter. Devoit-elle refuser, ou non? Retournera-t-elle auprès de son époux comme elle en est partie? Mettra-t-elle en œuvre le secret de Moustache? N'est-il pas pour la rétablir d'autre remède que celui qu'on lui propose? Peut-elle le prendre sans danger? Ce Génie est aimable; & pour comble de malheurs, il témoigne qu'il aime; sa tendresse est bien plus à craindre que sa puissance. Quel crime pour elle, si cédant enfin à la nécessité, son cœur l'approuve, & s'y conforme! On est si fragile! elle se trouve dans une situation si délicate! ces malheureux Prince, objet de tout son ardeur, languit absent d'elle: il gémit de penser seulement à ce qui il doit

arriver : peut-être soupçonnera-t-il son aventure. Eh, si le secret de Moustache n'est pas bon ? Cependant il doit l'être : le moyen, qu'ayant besoin d'elle, cette Fée voulût même la tromper ! Qu'il se trouve bon, en est-elle moins coupable ! Mais ce Prince, source de toutes ses inquiétudes, ne s'est-il pas livré aveuglement à la Fée Concombre ? Ne croyoit-il pas d'abord qu'une Déesse recherchoit ses empressemens, & quoiqu'il ait été puni de son infidélité, en a-t-elle été moins commise ? Il l'a à son retour payée d'un songe ? N'appartient-il qu'à lui de rêver ? Cependant, si elle le lui rend, la croira-t-il ? Qu'importe après tout, & de quel droit, coupable comme il l'est, osera-t-il lui reprocher une faute involontaire, quand la sienne ne l'a pas été ? Pourquoi a-t-il couché avec Concombre ? Cette idée fut la dernière de la Princesse,

& le souvenir de son injure lui fit presque voir la vengeance nécessaire. Tant il est dangereux d'avoir tort avec les femmes! Il est pourtant vrai au fond, que, tort ou non, cela revient souvent au même.

Jonquille, comme l'on doit voir, ne perdoit point à ce petit raisonnement que la Princesse faisoit en elle-même. Il avoit observé tous ses mouvemens; & le regard qu'elle lui avoit lancé en finissant de se rendre compte, l'avoit instruit de ses dernières dispositions à son égard. Quoiqu'il eût fait semblant avec la Princesse d'ignorer la raison qui la conduisoit chez lui, il en avoit été instruit à fond par Concombres, qui, en lui faisant valoir la beauté dont elle lui assurait la possession, ne lui avoit déguisé aucune circonstance de l'aventure. Ce n'avoit été sans doute que pour mieux pénétrer les sentimens de

Néa-

Néadarné, qu'il l'avoit obligée à raconter elle-même son histoire. Peu accoutumé à se prendre de sentiment ; il n'avoit songé d'abord qu'à se rendre heureux malgré la répugnance de Néadarné : mais depuis , son extrême beauté , sa vertu , & sa modestie , lui avoient donné des désirs plus étendus. L'amour qu'elle avoit pour un autre , ne servoit qu'à donner plus de vivacité au sien. Il imaginoit un plaisir extrême à chasser Tanzaï du cœur dont il étoit maître ; & plus la victoire lui parut difficile , plus il fut flatté du triomphe. En effet , se disoit-il, quel plaisir seroit-ce pour moi que celui de posséder une beauté qui, désespérée d'être entre mes bras, n'y pousseroit pas un soupir qui ne fût l'interprète de sa douleur ; qui me reprocheroit mes empressemens ; qui , toute entière à un autre , accablée de la violence qu'elle se feroit , ne le-

veroit sur moi que des yeux qui , tout baignés de larmes qu'ils seroient, m'exprimeroient son indignation , & l'horreur qu'elle auroit pour moi? Ah! quelle différence de devoir à ses soins des momens si tendres , d'être l'auteur de sa félicité , de faire celle d'une beauté chérie , de jouir de ses transports , de son désordre ; de lui entendre bégayer qu'elle vous adore , de se sentir serrer avec volupté dans ses bras , d'égarer son ame avec la sienne ; de la voir , confondue dans de si doux plaisirs , se perdre elle-même , & vous chercher encore ; d'éprouver les plus charmantes caresses , de lire dans ses yeux troublés l'excès de sa sensibilité & de son amour! Ah, Néadarné! quel autre que vous donneroit mieux ces plaisirs? Quel bonheur de vous inspirer tout l'amour que vous faites naître! Quoi! je vous verrois entre mes bras, dépouillée de

cette vertu sévère que vous opposez encore à ma flamme ! Jonquille ! l'heureux Jonquille !... Ah ! il en mourroit de joie. Mais, adorable Princesse, ne détournez pas ces yeux charmants ; laissez-moi m'enyvrer de la douceur d'en être regardé. Hélas ! j'y lis moins de colère ; mais que j'y trouve encore d'indifférence !

Pendant tout ce beau monologue, Jonquille regardoit la Princesse, & la Princesse en effet ne fuyoit pas les yeux de Jonquille. On jouoit à cet instant un morceau de musique si tendre, que son cœur, déjà disposé, ne put y résister. Le Génie lui prit la main, il la baisa, mais avec une expression si vive, que Néadarpé, touchée de tant d'amour, lui serra à moitié la sienne. Ils étoient tous deux renversés dans le fond de la loge ; elle étoit peu éclairée ; malheureusement pour elle, un rideau de gaze

les déroboit aux spectateurs. Jonquille, hors de lui-même, s'approcha : le baiser le plus enflammé pris par lui sur la bouche de Néadarné, la retira de son trouble pour l'y replonger mieux encore. Tant que ce désordre dura, Jonquille pressoit amoureusement les levres de la Princesse, & devint enfin si entreprenant, que Néadarné revenant à elle-même, se rejeta sur le bord de la loge, & ramena sa vertu de la plus dangereuse occasion où elle se fût jamais trouvée. Qui le croiroit, qu'on courût tant de risque à l'Opéra ? Jonquille, au désespoir d'un retour si peu attendu, reparut auprès de la Princesse, & tous deux si égarés, que la Cour ne put s'empêcher d'en sourire.

Néadarné, qui remarqua ce mouvement malin, rougit, & fut déconcertée au point, que si l'Opéra ne fût venu à finir, elle auroit assurément

quitté la place. Elle étoit si honteuse de ce qui venoit de se passer, qu'elle ne répondit rien à Jonquille, ni ne voulut le regarder, même dans les jardins où il la mena pour lui donner le plaisir d'un feu d'artifice superbe qu'il lui avoit fait préparer. O vertu ! quel est donc ton empire ? si le plaisir t'offense, si toi seule dois remplir une ame, ou chasse-l'en tout-à-fait, ou ne donne pas des remords.







TANZAI

ET

NÉADARNÉ.



LIVRE QUATRIÈME.

---

CHAPITRE XI.

*Combien il est dangereux pour les femmes d'être peureuses.*

**J**ONQUILLE étoit pourtant mal-  
adroit, ou bien hardi, de pro-  
poser à la Princesse, après ce  
qui venoit d'arriver à l'Opéra, d'en-

trer dans un bosquet pour y voir le feu. Pouvoit-il imaginer qu'elle le voulût bien? Cependant elle y entra. Elle fut choquée à la vérité de trouver ce bosquet extrêmement sombre, pendant que le reste des jardins étoit illuminé de façon qu'à peine l'on pouvoit croire que le soleil n'éclairât plus. A propos de quoi, dit-elle, au Génie, l'endroit où vous me conduisez, est-il si obscur? Nous en verrons le feu avec plus d'avantage, répondit-il. Je n'en sais rien, reprit-elle. N'en doutez pas, Princesse, dit-il, c'est une expérience de physique. Elle n'insista plus, ne sachant s'il disoit vrai ou non; mais elle résolut de le punir de sa témérité, en cas qu'il voulût abuser de l'obscurité du lieu où ils se trouvoient tous deux. Je serai bien aise, se disoit-elle, de lui faire voir combien il se trompe, s'il croit me trouver sensible. Il verra

que, tout aimable qu'il est, ma vertu vaut bien ses agrémens.

Elle étoit encore à prendre cette résolution, lorsque Jonquille la pria de s'asseoir sur un lit de gazon & de fleurs, qui étoit la seule commodité que l'on eût dans ce bosquet. Néanmoins s'y plaça; & le Génie, en soupirant, se mit auprès d'elle. Elle étoit interdite; & Jonquille, dans une émotion qu'il n'avoit jamais sentie, ne sut d'abord que lui dire. L'amour est violent, quand il inspire le respect: mais pour les plaisirs d'un amant, & pour la commodité d'une femme, c'est l'amour du monde le moins à désirer. Jamais il ne devine, ni ne saisit l'instant; toujours tendre & embarrassant, il fait des protestations de délicatesse, où peut-être il ne seroit pas puni pour en manquer. Avec toute la condescendance possible, que peut faire une femme à qui l'on parle d'une

passion désintéressée ? Exhortera-t-elle à la perdre , ou à demander une récompense , quand de soi-même on s'en détache ?

Jonquille n'ignoroit rien de tout cela ; & si Néadarné étoit entrée dans le bosquet avec l'air qu'il lui avoit vu à la fin de l'Opéra , il n'auroit pas été si timide. Mais elle avoit fait ses réflexions ; sa physionomie étoit redevenue austère & imposante , & il craignoit qu'en voulant la presser trop , elle ne s'armât d'une sévérité dont elle auroit d'autant plus de peine à se dépouiller , qu'elle auroit plus éclaté. Avec toute sa retenue , il avoit saisi la main de Néadarné ; il soupiroit ; & la Princesse , impatientée de se tenir toujours la main serrée , prit son texte là-dessus pour ouvrir la conversation.

Seigneur , lui dit-elle , ma main vous embarrasse , & je suis gênée de

vous la voir tenir. Ah , Princesse ! s'écria-t-il , m'enviez-vous cette satisfaction ? Elle n'est rien pour vous , c'est tout pour moi ; si vous ne l'accordez pas à mon amour , pouvez-vous la refuser à mon respect ? Il est au-dessus de toute expression. Je ne me reconnois plus , moi , que les plus grandes beautés trouvoient insensible , qui aurois cru les honorer en daignant les regarder : soumis auprès de vous , pénétré de l'amour le plus violent , je n'ose pas même espérer la plus légère faveur. Ce n'est pas encore assez pour vous de m'accabler de votre indifférence , vous me haïssez. Plus je montre d'amour , plus j'excite de colère. Ah ! pourquoi avez-vous cherché le malheureux Jonquille ? Rien ne troubloit son repos. Pourquoi a-t-il vu vos funestes charmes ? Mais , que dis-je ? Pourquoi me plaindre d'une passion qui , toute malheureuse

qu'elle est, fait encore ma félicité ? Ah ! par pitié, tournez les yeux vers moi. Ce n'est point un ennemi qui vous parle, c'est l'amant le plus tendre & le plus passionné, qui tout entier à vous malgré vos mépris, voudroit pouvoir retrancher de ses jours, ceux qu'il a passés sans vous adorer. Est-ce moi, cruelle, que vous devriez haïr ? Ah, je ne vous hais pas ! s'écria Néadarné d'un ton attendri ; mais puis-je vous aimer ? Ce cœur que vous me demandez, est-il à moi ? Peut-il oublier celui à qui il s'est donné ? Son image, cette image si charmante, en peut-elle être effacée ? Si vous m'aimez autant que vous le dites, faites donc éclater votre générosité, détruisez un fatal enchantement, n'en prétendez point cette odieuse soumission à laquelle vous voulez que je m'abaisse : à ce prix, je reconnois que vous m'aimez. Ce n'est pas, je

le sens bien, un effort ordinaire que celui que je vous propose : mais à qui, pour une si belle action, puis-je mieux m'adresser qu'à vous? Vous détournez vos yeux, vous soupirez ; ah ! mes prières ne peuvent rien sur vous. Oui, Princesse, je soupire, répondit Jonquille, & cela pourroit bien m'être permis après ce que je viens d'entendre. Ce n'est cependant pas mon malheur qui m'arrache ces soupirs, c'est l'impossibilité où je suis de faire ce que vous desirez. Mon pouvoir, sans bornes en toute autre occasion, & dans celle-ci des limites qui me désespèrent. Ne croyez pas que ce soit mon amour intéressé qui me dicte ce refus ; je vous jure par vous-même, qui êtes ce que j'ai de plus cher & de plus sacré, que s'il dépendoit de moi de vous rendre, sans aucune condition, ce que vous avez perdu, quelque chose qu'il m'en coûtât, vous seriez satisfaite.

Le



Le Génie prononça ces paroles d'un ton si pénétré, que Néadarné ne put douter qu'il ne dit vrai. Pendant qu'il avoit parlé, il avoit approché la main de la Princesse, de sa bouche ; elle se l'étoit senti mouillée de larmes ; & ces témoignages de la sincérité & de l'amour du Génie l'attendrissant, elle soupira, & ses résolutions s'affoiblirent. Ah ! Jonquille ! Jonquille ! lui dit-elle, quand même je croirois ce que vous me dites, quand vos larmes me paroîtroient sincères, qu'importeroit-il pour tous deux ? Pourquoi vous obstiner à toucher un cœur déjà prévenu, & au point, que malgré l'attendrissement que vous lui inspirez, la passion dont il est rempli, n'en est pas un moment distraite ? Je crois pourtant pouvoir vous avouer sans crime, que, sans cette première flamme, il auroit peut-être été touché de votre ardeur. Cet aveu n'en en-



traînera point d'autre ; & dans ce séjour dangereux , ma vertu n'aura à rougir de rien. Il y a apparence que Néadarné en disant ceci , ne se souvenoit point de ce qui s'étoit passé à l'Opéra , ou qu'elle croyoit que , pourvu qu'on évite la dernière occasion , ce n'est rien que tout le reste.

Eh bien , Madame , reprit le Génie , n'en parlons plus ; quoique mon amour ne doive pas être récompensé , je n'en veux pas moins vous prouver qu'il est sincère. Peut-être qu'en ma faveur , le destin révoquera cet arrêt qui vous paroît si funeste. Je n'ose m'en flatter ; mais j'y employerai tous mes soins. Je ne serai pas du moins le sujet de vos pleurs. Un autre Génie que moi , qui m'égale en puissance , & qui partage mes fonctions , sera choisi sans doute pour remplir ma place auprès de vous. Vous vous sentirez peut-être moins de répugnance

pour lui que pour moi. Ah, Jonquille! s'écria la Princesse, qu'avec un autre que vous, ma guérison seroit impossible!

Quand Jonquille n'auroit été que poli, auroit-il pu entendre de si douces paroles sans remercier la personne qui les lui auroit adressées? Aussi Néadarné, qui les lui avoit dites sans penser que cela tireroit à conséquence, fut très-étonnée, lorsque Jonquille la pressant tendrement entre ses bras, plus vif qu'il n'avoit été respectueux, voulut se livrer à toute son ardeur. Cette situation étoit d'autant plus embarrassante pour la Princesse, qu'elle étoit dans cet instant extrêmement touchée, & de la tendresse du Génie, & des sentimens généreux qu'il lui avoit montrés. Rien n'est si dangereux pour les femmes qui sont nées avec un cœur sensible, que cet état d'attendrissement où Néadarné se

trouvoit alors. Le malheureux, qui, dans ce moment, ose les presser, arrache quelquefois autant de leur compassion, que leur amant obtient de leur tendresse. Le triomphe n'en est pas si doux; mais il s'en faut peu qu'il ne soit le même. Qui sait encore, si ce qu'alors elles appellent pitié, n'est point amour? Dans un état aussi violent, peuvent-elles connoître qui les agite? Une coquette ne tomberoit pas dans cet inconvénient; son ame n'est pas capable d'une si tendre impression; il n'appartient qu'à une femme estimable d'en être susceptible.

Néadarné, qui étoit une de ces femmes-là, ne savoit plus que dire à Jonquille; l'irrésolution dura quelque tems; mais la vertu revint, & le Génie sentit, par la vive résistance de Néadarné, qu'en vain il prétendroit se la rendre favorable. Qu'on

est embarrassé avec une femme vertueuse ! c'est bien pis encore avec celles qui font semblant de l'être. Jonquille étoit véritablement dans une situation digne de pitié. Néadarné, irritée contre lui , pour lui prouver plus de colère , s'amusoit des fusées qui commençoient à s'élever dans les airs. Il n'osoit plus s'approcher d'elle. Concombre , attentive à tout ce qui se passoit , invisible pour Néadarné , s'approcha du Génie ; & après lui avoir reproché son impertinente timidité : profite , lui dit-elle , du secours que je vais te donner. Achève ma vengeance , & tes plaisirs. Prends garde à ce que je vais faire.

Prenant , à ces mots , la figure d'une grosse Araignée , elle se glissa sous la robe de la Princesse. Néadarné ne la sentit pas plutôt , qu'elle poussa des cris horribles. Ah ! Seigneur , dit-elle à Jonquille : je me

meurs, une araignée! oh! secourez-moi, délivrez-m'en, ajouta-t-elle à demi-évanouie. Jonquille, qui ne doutoit pas qu'il n'y eût plus de sottise que de sentiment à ne pas profiter de la bonne volonté de Concombres, sachant le chemin que l'araignée avoit pris, la chercha où elle devoit être. Cette recherche ne put se faire sans offrir à ses regards des beautés plus parfaites encore qu'il n'avoit pu les imaginer, des beautés qui perdroient tout à être décrites, le fussent-elles par l'Amour même. Le plaisir que cette vue lui donnoit, le plongea dans un égarement dont il auroit eu tout à craindre, s'il eût été moins amoureux. Ce léger retardement ne fut pas senti par la Princesse, qui, encore évanouie, lui laissoit tout le tems dont Concombres avoit besoin pour achever l'infortune de Tanzaï. Déjà l'enchantement de Néadarné é-

toit à demi-dissipé, lorsqu'elle revint à elle. La peur qu'elle avoit eue de l'araignée, n'étoit rien auprès de celle qui la saisit lorsqu'elle vit Jonquille entre ses bras.

Il ne s'étoit pas préparé à un retour si prompt, & ce fut sans peine qu'elle se déroba à ses emportements : d'autant plus malheureuse en cela, qu'un instant plus tard elle étoit désenchantée sans offenser sa vertu, & qu'elle n'eut pas un assez grand usage du monde pour faire durer son évanouissement, autant qu'il auroit été nécessaire. Ah, traître ! dit-elle à Jonquille, sont-ce là les effets de cette délicatesse que tu m'avois tant vantée ? La confusion du Génie ne lui laissa la force, ni de demander pardon à Néadarné, ni de la retenir lorsqu'elle voulut sortir du bosquet. Il ne fut pas plus prompt à résoudre s'il devoit lui laisser le tems de se

calmer, ou s'il devoit la rejoindre. Il prit enfin le dernier parti. Le feu duroit encore; & à la lueur qu'il répandoit, de tous côtés, il vit Néadarne peu loin du bosquet, appuyée contre une statue, & dans l'attitude de quelqu'un qui rêve tristement. Il fut plutôt à ses genoux qu'elle ne l'eut apperçu, & les embrassant d'une façon tout à la fois timide & suppliante: voici le coupable, dit-il, divine Princesse; votre courroux est juste, je mérite toute votre indignation. Ah, laissez-moi, perfide, s'écria-t-elle, laissez-moi! je ne dois plus, je ne veux plus ni vous voir, ni vous entendre! Oui, répéta-t-il, je suis coupable. Je pourrois vous dire, pour affoiblir mon crime, qu'à ma place, personne n'auroit pu s'empêcher de l'être: mais je ne sens que trop que ma justification seroit inutile, & qu'il est tems que je vous délivre d'un objet odieux.

Je pars ; mais daignez plaindre quelquefois le sort de l'amant le plus tendre : Il vous auroit moins offensé, s'il vous avoit aimée moins vivement. En achevant ses paroles , Jonquille en effet disparut.

Néadarné, enflammée de colère, ne voulut pas le retenir, & resta appuyée contre la statue. Elle croyoit que sa haine ne pouvoit pas finir ; mais voyant après une demi-heure que le Génie ne reparoissoit pas, l'inquiétude commença à l'agiter. Elle songea au but de son voyage ; & en maudissant la nature du remède, elle n'en reconnut pas moins la nécessité. Prince ! s'écria-t-elle, cher époux ! objet unique de toute ma tendresse ! tu me fais sans doute à présent l'injustice de penser que, plongée dans les plaisirs les plus vifs, infidelle à ton souvenir & à notre amour, si dans les bras d'un autre je me rappelle ton



idée, ce n'est que pour le faire triompher davantage. Tu formes peut-être le projet de me haïr toujours, pendant que toi seul me réduis dans l'état le plus affeux! Ah, cher Prince! reçois mes soupirs: hélas! je n'en ai encore poussé que pour toi. Mais, Jonquille, ajouta-t-elle, par un retour sur elle-même, Jonquille ne paroît pas. Etrangère en ces lieux, qu'y deviendrai-je? Il est coupable, mais l'est-il tant; & dans l'état où je me suis mise avec lui, pouvoit-il se contenir? C'est ma peur que j'en dois accuser: peur si vive, que, malgré ce qu'elle vient de me causer, la première araignée m'en feroit peut-être encore faire autant. Ah, Jonquille, revenez! Si vous m'aimiez encore, ne seroit-ce pas assez pour vous retrouver, que je vous desirasse? Revenez! je vous pardonne. A des paroles si pressantes, le Génie reparut. Néadar-

né, en le revoyant, poussa un cri de surprise. Il lui demanda encore pardon de ce qui s'étoit passé : en personne noble, elle lui accorda sa grace , & ils reprirent tous deux le chemin du palais, sans que Jonquille osât lever les yeux sur elle, ni qu'elle daignât non plus le regarder.

Bien des gens dans cette occasion ont donné plus de tort à Néadarné qu'à Jonquille : ils trouvoient qu'elle avoit autorisé l'insolence du Génie, en le mettant à une épreuve à laquelle il n'y a personne qui n'eût succombé. Cela pourroit cependant demander plus de réflexion ; & avant de condamner Néadarné si décisivement , il faudroit faire juger la chose par une belle qui eût une horreur invincible pour les araignées , & qu'elle dît de bonne foi si en pareil cas elle auroit pris l'animal ; ou si, ayant son amant auprès d'elle , au reste amant

maltraité, elle lui auroit ordonné de le prendre.

## CHAPITRE XII.

*Qui prépare à de grandes choses.*

**L**A modestie de Néadarné, & la timidité de Jonquille, leur faisoient jouer un bien pitoyable personnage: d'autant plus sot encore, qu'il falloit que cela finît, & que les façons sont ridicules où elles ne servent de rien. Car, que l'on permette une réflexion toute simple: ou elle vouloit être désenchantée, ou elle ne le vouloit pas. Si elle étoit contente de sa situation, ou du moins qu'elle la supportât patiemment, à propos de quoi chercher Jonquille; & puisqu'elle l'avoit cherché, pourquoi ne terminoit-elle pas avec lui? Mais la délicatesse,

se, dira-t-on, vouloit qu'au moins elle combattît : & puis ce Jonquille, qu'on lui propose pour une chose de cette nature, est une personne qu'elle n'a jamais vu : passe encore si c'étoit quelqu'un que l'on connût un peu. D'ailleurs, il veut du sentiment, c'est le cœur qu'il attaque, & d'une affaire passagère il en veut faire une réglée : on ne peut pas s'en sauver à moins ; & quand même on voudroit se rendre, doit-on se rendre tout d'un coup ? On peut n'avancer rien de trop, quand on dira que cette dernière idée n'étoit pas celle qui occupoit le moins Néadarné, & cela par des raisons qu'on trouveroit ici, n'étoit qu'elles sont déjà dans un autre endroit de ce livre.

Jonquille qui devinoit à-peu-près les mouvemens qui agitoient la Princesse, ennuyé d'une si longue résistance, & ne doutant pas que plus il lui

marqueroit d'empressement, plus elle s'armeroit de sévérité, résolut de lui paroître moins amoureux, & d'attendre que la nécessité inspirât à Néadarné une résolution conforme au bien de ses affaires. Ce ne fut pas sans peine qu'il gagna sur lui-même de paroître indifférent. Les nouveaux charmes qu'il avoit découverts à la Princesse dans l'aventure du bosquet, avoient augmenté ses désirs; mais plus ils étoient ardents, plus il crut que pour les satisfaire, il devoit les dissimuler. Il connoissoit le cœur, & il étoit sûr qu'en blessant la vanité de Néadarné, il l'engageroit à aller plus loin qu'elle ne voudroit. Sur ce principe, en la remenant au palais, il affecta de jeter dans ses excuses un air de froideur qu'un amant n'a pas quand il se justifie; & en jurant à Néadarné un respect éternel, il mit dans ses protestations une sorte d'iro-

nie, qui lui fit croire que le Génie avoit apparemment trouvé des raisons pour être plus retenu. Cette réflexion lui donna de l'aigreur ; elle répondit au Génie avec sécheresse, elle redoubla quand elle vit qu'il ne s'en plaignoit pas ; & lui, sans témoigner qu'il s'en apperçût, la quitta après qu'il l'eut reconduite dans son appartement, & sortit d'un air si détaché, que, pour le coup, elle s'abandonna à son indignation. Toute la Cour de Jonquille, qui étoit auprès d'elle, ne put un moment la distraire. Quoiqu'elle eût été outrée contre le Génie de son manque de respect, elle n'avoit pas douté un instant qu'il n'en fût devenu plus amoureux ; elle se rappelloit ses transports avant l'araignée ; & en les comparant à l'insultante froideur dont après il l'avoit accablée, les choses les plus mortifiantes lui passerent dans l'esprit. Ciel,

se disoit-elle, être méprisée à ce point! Voir tant de désirs s'évanouir, après une occasion qui auroit dû leur donner tant de vivacité! Quelle peut donc être la cause d'une indifférence si subite? Mais que m'importe, après tout, le dégoût que je lui inspire? Ne suis-je pas trop heureuse de ne plus lui plaire? Sans doute, c'est l'unique moyen de ne point offenser mon époux. Ah, Moustache! Moustache! que vous vous trompiez quand vous croyiez que ce Génie seroit si dangereux pour moi, & que votre secret me sera ici de peu d'usage!

Elle révoit encore profondément, lorsque Jonquille rentra; il avoit fait de son côté des réflexions nouvelles; il avoit compris qu'il ne falloit pas humilier long-tems la Princesse; & qu'en lui laissant croire davantage son refroidissement, elle prendroit de l'aversion pour lui. S'il n'étoit pas

sûr d'être aimé , il étoit certain du moins de n'être point haï. Il falloit cultiver ces heureuses dispositions , & il n'étoit pas encore assez bien dans le cœur de Néadarné , pour pouvoir sans risque pousser loin ce manège. Il n'appartient qu'aux amans favorisés d'avoir des façons méprisantes , & d'ailleurs il commençoit à être sûr de sa conquête : il pouvoit du moins entreprendre tant qu'il voudroit ; il n'ignoroit pas qu'après ce qui s'étoit passé entre eux deux , Néadarné ne résisteroit pas tant ; que les libertés qu'il avoit prises avec elle , lui ouvreroient le chemin à de plus grandes ; & qu'une femme enfin que l'on a mise une fois dans une situation hasardée , n'est plus en droit de se fâcher qu'on l'y remette.

Jonquille aborda donc la Princesse avec un air animé ; elle ne s'attendoit pas à lui trouver tant de pas-



sion ; & malgré la vertu qui l'obsé-  
doit encore , elle ne fut pas fâchée  
de s'être trompée dans ses conjectu-  
res. Je ne vous fais point d'excuses ,  
lui dit-il , de vous avoir quittée ; vous  
ne m'en faites point de reproches.  
J'ai pensé , répondit-elle , que vous  
aviez vos raisons pour le faire. Ah ;  
que vous me justisiez aisément , Ma-  
dame ! reprit-il. Eh quoi ! dit-elle ,  
voudriez-vous que je vous trouvasse  
coupable quand vous ne l'êtes pas ?  
cela seroit injuste. Oui , je le vou-  
drois , reprit-il ; une injustice de cet-  
te nature me prouveroit de la sen-  
sibilité ; & plus vous me trouveriez  
criminel , plus vous me rendriez con-  
tent. Je ne croyois pas , reprit-elle ,  
avoir besoin de vous chercher des cri-  
mes ; & si pour vous satisfaire , il ne  
faut que vous gronder , je n'ai besoin  
que de mémoire pour le faire long-  
tems. A propos de cela , répondit

Jonquille, je suis bien trompé si je ne me suis excusé plus que je ne devois : ce n'est pas que je n'aye eu tort ; mais c'est qu'il étoit impossible de ne pas l'avoir , & qu'à mon sens je serois bien plus coupable envers vous , si je l'avois moins été. Que j'aurois perdu, Madame , à être respectueux, continua-t-il ; que de graces : que de charmes. Non , il n'est rien qui vous égale. Finissez vos éloges , dit-elle en rougissant ; laissez-moi oublier , oubliez vous-même ce que je ne puis vous pardonner tant que nous nous en souviendrons tous deux. Mais est-il bien vrai , reprit Jonquille , que votre rigueur subsiste encore ? Si je ne puis me flatter d'un sort plus doux , que vous me rendez malheureux ! & qu'il vaudroit bien mieux pour moi , si je dois toujours être l'objet de votre haine , d'ignorer tous les traits dont vous me défendez

de parler ! Jamais , Madame , je n'en perdrai le souvenir : toujours occupé d'un moment qui auroit été si doux pour moi si vous l'aviez voulu , en me rappelant les plaisirs dont il me combla , je me plaindrai sans cesse de ceux que votre cruauté m'a fait perdre. Eh bien , répondit-elle en souriant , ne vous exagérez point ce dont vous avez joui , & ce qui vous a manqué ; vous n'aurez plus rien à désirer. Je ne m'exagère rien , Princesse , répondit vivement Jonquille ; & mon imagination sans doute , est bien loin encore du bonheur que vous me pourriez faire : au nom des Dieux , consentez-y. Non assurément , dit-elle. Eh bien , continua-t-il , permettez-moi d'agir sans votre consentement. Ce seroit pis , reprit-elle : si cela arrivoit , vous ne me devriez point de reconnoissance , & du moins je voudrois.... Mais de quoi vais-je m'in-

quiéter ? il vaut mieux que vous ne me deviez rien, vous en serez moins ingrat. Moi ingrat ! s'écria-t-il : ah, Madame : si vous saviez combien vos bontés redoubleront mon amour, vous ne balanceriez pas un moment à m'en accabler. Je vous ai déjà dit que j'aimois un autre que vous, reprit-elle doucement ; que voulez-vous que je vous donne ? Que tout ce que le destin veut que vous me donniez, reprit-il, me soit donné par vous, & que je n'aye point la honte de le remercier d'un bonheur dont je voudrois n'avoir obligation qu'à vous seule. Eh bien... nous verrons, répartit-elle, embarrassée de cette conversation ; mais ne me parlez plus de rien, je ne veux, ni ne dois rien prévoir.

Néadarné, en finissant ces paroles, alla prendre un luth qu'elle vit dans le salon, & résolut de s'en occuper,

croyant avoir beaucoup gagné d'empêcher Jonquille de lui parler davantage. Jonquille de son côté se prépara à l'écouter, content de l'avoir rassurée sur ses charmes; & sur ce que ce n'étoit pas peu d'avoir pu l'entretenir de l'affaire du bosquet sans qu'elle s'en fût fâchée. Néadarné commença donc à pincer le luth, mais si tendrement; & elle chanta en même-tems avec tant de graces, que Jonquille, hors de lui-même, eut toutes les peines du monde à contenir son ardeur, & que Cormoran enchanté de la Princesse, fut obligé d'avouer que sa vielle & son tympanon étoient bien au-dessous du luth, quand cet instrument étoit touché avec tant de précision, de brillant, & de délicatesse.

Le souper vint interrompre ces plaisirs, & en fournir d'une autre espèce. Néadarné, qui commandoit en Souveraine, voulut que Cormoran se

mît à table: le Génie, pour plaire à sa Divinité, le voulut bien. Cormoran qui avoit beaucoup d'esprit quoiqu'il l'eût singulièrement tourné, fut très-amusant. Néadarné, qui commençoit à prendre du goût pour cette espèce d'esprit, & qui cherchoit à s'étourdir sur sa situation présente, lui répondit très-bien dans le même genre, & Jonquille prenant le même ton, ils pousserent si loin le raffinement des expressions, & la singularité des idées, qu'à la moitié du repas aucun d'eux ne s'entendoit plus. Malgré l'envie que la Princesse avoit de prolonger le souper, il finit, & après une partie de Breland que Jonquille lui accorda par grace, il la conduisit dans son appartement, & en l'assurant d'un prompt retour, il la laissa entre les mains de ses femmes, à qui il ordonna d'user de diligence, & de mettre bientôt Néadarné en état de répondre à sa flamme.

## C H A P I T R E XIII.

*Distraction de la Princesse.*

**N**ÉADARNÉ frissona en entrant dans cette chambre fatale. Il n'étoit plus question pour elle de s'éloigner le péril, elle le voyoit prochain, le Génie alloit rentrer. Elle sentoit avec douleur qu'elle ne le haïsoit pas, & se craignoit d'autant plus, qu'elle écartoit l'idée de Tanzaï quand elle se présentoit avec trop d'avantage. Quelque amour qu'elle eût pour son époux, elle ne pouvoit se dissimuler les graces de Jonquille, & sa supériorité en tous genre sur le Prince de Chéchian. Quelquefois elle pensoit qu'elle devoit s'abandonner à sa situation, puisque rien ne pouvoit l'en sauver: mais la vertu reprenant le dessus, lui faisoit rejeter cette idée.

Sou-

Souvent aussi elle s'y abandonnoit avec plaisir. Quand cela m'arriveroit se disoit-elle, qui en instruira mon époux? Le secret de Moustache ne me met-il pas à l'abri de ses soupçons? Mais quand je pourrois lui cacher mon deshonneur, puis-je l'ignorer, & des remords éternels ne me puniroient-ils pas de mon crime! Ai-je cherché à le commettre? N'est-ce pas un Oracle qui m'envoie dans ces lieux? En proie aux désirs du Génie, n'y puis-je pas être livrée sans partager ses transports, & quand même je les partagerois, seroit-ce ma faute? Puis-je répondre des mouvemens de la nature, sa sensibilité est-elle mon ouvrage? Si l'ame devoit être indépendante des sentimens du corps, pourquoi n'a-t-on pas distingué leurs fonctions? Pourquoi les ressorts de l'un sont-ils les ressorts de l'autre? Ah, sans doute! cette bizarrerie n'est



pas de la nature, & nous ne devons qu'à des préjugés ces distinctions frivoles. Si elles étoient véritablement en nous, soumises à nos volontés, dépendantes d'elles, elles ne nous domineroient pas. Pourquoi cette lumière, qui nous fait appercevoir le bien ou le mal, n'est-elle pas assez puissante pour nous guider? Quel avantage est-ce pour moi que ce discernement qu'elle me procure, si me laissant toujours en liberté de choisir, son impulsion ne me détermine pas, & si ce choix n'est pas en ma puissance, pourquoi m'oblige-t-on aux remords? Non, les Dieux ne sont pas assez injustes pour nous punir d'un mal qu'ils pouvoient nous empêcher de commettre. Puisqu'ils sont les auteurs de la nature, ils connoissent sans doute son pouvoir: c'étoit à eux à mettre en nous ce rayon divin, cette force intérieure contre laquelle nos

efforts auroient été vains. Nos devoirs alors se seroient confondus avec nos mouvemens; cette tyrannie salutaire nous auroit rendu plus parfaites, plus dignes d'être leur ouvrage. Ont-ils craint en nous éclairant que nous en fussions trop près d'eux, ou ont-ils voulu se réserver le plaisir barbare de nous demander compte des défauts dont ils ont accompagné notre existence? Mais que dis-je? malheureuse! & d'où me vient donc la repugnance que j'ai pour Jonquille? S'ils ne m'avoient pas soutenue, auroit-il encore à désirer? L'amour que je me sens pour Tanzaï, tout fort qu'il est, ne me jetteroit pas dans un si grand désordre. Ah! les Dieux nous éclaireront plus que nous ne croyons: si nous étions attentifs à cette voix secrète qui nous parle, si nous ne la faisons pas taire, nos mouvemens se décideroient tout d'un coup; & nous

épreuves moins de combats dans notre ame, si cette voix étoit moins puissante. Mais après tout, que m'importe ce Génie; & quand je céderois à ses désirs, ne puis-je pas, toujours occupée de mon époux, ne m'entretenir que de sa tendresse? Eh! l'ame ne s'égaré-t-elle pas? Et malgré ma vertu, n'ai-je pas été, dans ce bosquet, près de succomber? Voyois-je Jonquille? Pensis-je à mon époux? Ne m'étois-je pas perdue moi-même? Qui me répondra que je ne m'égaré plus? Je me suis arrachée au péril; mais quels efforts ne m'en a-t-il pas coûté? Le trouble de mon cœur, cette volupté qui s'est emparée de mes sens, ces mouvemens confus ne me disent-ils pas tout ce que j'ai à craindre? Et que combats-je ici? Le plus aimable des Génies! Ah! tâchons d'en perdre l'idée, fermons les yeux sur son mérite; que seroit-ce pour moi

qu'un plaisir qui me coûteroit tant de larmes ; & qu'est il auprès de cette satisfaction si pure qui ne nous abandonne jamais quand nous n'avons rien à nous reprocher ?

Pendant que Néadarné faisoit ces réflexions, ou d'autres semblables ses femmes l'avoient déshabillée ; il ne lui restoit plus qu'une robe légère, qu'on alloit encore lui ôter pour la mettre au lit, lorsqu'elle ordonna à ses femmes de se retirer. On lui représenta respectueusement, qu'il falloit qu'elle se couchât : elle répondit, en se jetant sur un canapé, qu'elle ne vouloit point se coucher ; & témoigna tant d'opiniâtreté sur cet article, qu'à la fin ses femmes se retirèrent. Elles étoient à peine sorties, qu'elle courut fermer toutes les portes de sa chambre.

Elle se croyoit bien en sûreté contre Jonquille, & reprenoit le chemin

du canapé, lorsqu'elle apperçut auprès d'elle celui contre qui elle prenoit tant de précautions. Elle en fut d'autant plus effrayée, qu'elle se voyoit dans un état où il lui seroit difficile de se défendre contre lui, & qu'elle se doutoit bien qu'en cas qu'il employât la violence, personne ne viendrait la secourir. Eh quoi, Madame, lui dit-il, voyant qu'elle s'arrangeoit sur son canapé, toujours des précautions contre moi? Et vous, lui répondit-elle, prétendez-vous toujours me persécuter? Vous donnez, reprit-il, un nom peu honnête à mes intentions; vous savez que je ne veux que vous servir, vous reconnoissez mal mon zèle. Ce zèle, repliqua-t-elle, m'est suspect, & vous m'avez montré trop d'amour pour que je n'en déteste pas la source. Je n'ai donc plus rien à vous dire, Madame, répondit-il. Je pourrois vous répéter

que pour vos intérêts mêmes, vous devriez me montrer moins de rigueur mais vous les consultez si peu, que sans doute vous ne m'en croiriez pas. Jouissez donc du plaisir que vous donne votre sévérité, & des charmes de votre état. Que l'heureux Tanzaï, en vous retrouvant si fidelle, s'applaudisse de vous revoir, & qu'il imite votre exemple, si jamais le bonheur de sa destinée le ramene entre les bras de Concombres. ( Ici la Princesse devint fort attentive, & fronça un peu le sourcil. ) Je ne vous parle plus de mon amour, continua Jonquille; par une bisarrerie que je ne conçois pas, plus je vous en témoigne, plus vous me montrez d'aversion. Auriez-vous mieux aimé qu'usant du privilege de mon emploi, je vous eusse traitée comme une femme ordinaire? Mais non, dit plus doucement la Princesse. Ce sont donc, reprit Jonquille, mes

égards qui me perdent auprès de vous & j'aurois surmonté cette fierté si farouche, si je l'avois moins ménagée? Je cherche à vous rendre votre situation moins pénible, je crois qu'il est mieux pour vous, puisqu'enfin vous devez céder, que vous m'apportiez moins de répugnance, & ce procédé, dont toute autre que vous auroit sans doute été touchée, vous révolte. Ah Princesse! ajouta-t-il en s'asseyant sur le canapé, je méritois de vous moins d'injustice, & plus de complaisance. ( En cet endroit, Néadarné commença à rêver. ) J'ose dire que si vous aviez pu être touchée de quelque chose, vous l'auriez été de mon amour, & que vous ne lui auriez point opposé une si cruelle ingratitude. Ce n'est pas, continua-t-il en posant doucement sa main sur la jambe de la Princesse, ce n'est pas que je croye avoir mérité de vous aucune recon-

pense : mais vous vous lasserez de l'état auquel Concombres vous a réduite, il ne me sera plus permis de vous revoir, & le Génie dont je vous parlois tantôt, aura l'avantage de vous rendre ce service que vous aurez refusé de moi. ( Alors, la Princesse le regarda assez long-tems, rebassa les yeux soupira assez tristement, & Jonquille s'avança sur le canapé, & lui prenant la main, poursuivit ainsi son discours : ) Si vous me haïssiez moins, vous ne vous verriez pas sans horreur obligée de recourir aux soins d'un autre, qui, moins sensible que moi, vous fera peut-être regretter d'avoir rejeté les miens. Je ne me souhaite pas même cette consolation, je ne pourrois l'avoir qu'à vos dépens, & j'aime mieux en être privé à jamais. A ce discours si tendre, Néadarné serra la main de Jonquille qui tenoit la sienne, & le Génie avançant à di-



verses reprises celle qu'il avoit d'abord posée sur la jambe de la Princesse, en fit usage assez indiscretement pour qu'elle s'en fût offensée, si elle n'avoit été plongée en cet instant dans la plus profonde rêverie. Ah, Princesse, dit-il d'une voix entrecoupée, qu'il me seroit doux de vous voir répondre à ma flamme! mes sentimens sont dignes d'une aussi grande félicité. Mais cette bouche si charmante, ajouta-t-il, en la baisant avec ardeur, & vos yeux, sont également muets. J'aurois tort de presser une réponse, elle ne me seroit pas aussi favorable que votre silence.

Il n'a tenu qu'au Lecteur de remarquer qu'à mesure que Jonquille parloit, il s'avançoit sur le siège de Néardarné, si bien & avec si peu de ménagement, qu'il en étoit enfin venu au point de le partager avec elle, & qu'il avoit profité de sa distraction

pour prendre les plus grandes libertés. Elle sortit enfin de son assoupissement, à la dernière : mais le Génie avoit si bien pris ses mesures, que quels que fussent les efforts de Néardarné, ils ne lui servirent à rien. A peine se fut-elle apperçue qu'il étoit inutile de combattre, qu'elle pria Jonquille, dans les termes les plus suppliants, de ne pas pousser plus loin les entreprises ; mais le Génie, aussi distrait en ce moment qu'elle l'avoit été elle-même, ne répondit à ses prières que par de plus grands efforts. Elle recommença sa résistance ; mais elle éprouva pour lors que la vertu la plus sévère peut combattre, mais n'est pas toujours sûre de vaincre. Les obstacles que le Génie opposoit à sa fuite & ses transports, exciterent enfin sa fureur. Barbare ! s'écria-t-elle, ah, traître... ! Les cris les plus douloureux l'interrompirent ; & par la

peine qu'elle eut à être désenchantée, il ne tint qu'à elle de juger de la force de l'enchantement. L'affront qu'elle essuyoit, & sa résistance, l'avoient accablée de douleur & de fatigue, & la firent tomber dans une espèce d'anéantissement qui lui ôtoit la force de faire éprouver au Génie la violence de son courroux, & lui déroba en même-tems le désagrément d'être témoin de ses transports. Jonquille, le victorieux Jonquille, loin de la secourir, goûtoit à loisir les charmes de son triomphe.

Cette beauté si fière qu'il adoroit, étoit enfin devenue la proie de ses désirs; il attachoit sur elle ses regards enflammés, il l'accabloit des plus tendres caresses; & lui demandant pardon dans les termes les plus passionnés, il alloit sans doute lui faire de nouvelles insultes, lorsqu'un profond soupir lui annonça que Néadarné re-  
prenoit

prenoit ses sens. Il crut qu'il seroit plus décent que la Princesse en ouvrant les yeux, le vît à ses genoux; il s'y jetta en l'admirant. Le désordre dans lequel il l'avoit mise, la rendoit encore plus charmante; des pleurs couloient de ses beaux yeux à demi-fermés: elle les ouvrit enfin. La situation où elle se retrouva, augmenta ses larmes & donna de nouvelles forces à son indignation; elle se releva avec fureur; & courant aux portes pour sortir, son désespoir redoubla quand elle connut qu'il ne dépendoit pas d'elle de fuir ce Génie qu'elle abhorroit. Ah, monstre! s'écria-t-elle, monstre indigne du jour! oses-tu t'offrir encore à mes regards? Oses-tu me retenir? .... Pour bien exprimer la colère de la Princesse, & rapporter ici tout ce qu'elle dit à Jonquille, il faudroit s'être trouvé dans la même situation: on laisse

donc aux lecteurs femelles cet endroit à remplir. Néadarné, à force de quereller le Génie, s'épuisa : il l'avoit prévu ; & dans une contenance hypocrite, il attendoit qu'elle finît. Eh bien, Madame, lui dit-il quand il vit qu'elle ne parloit plus, me voudrez-vous toujours punir de mon zèle, & vous opposerez-vous sans cesse à ses effets ? Est-il dit que vous ne voudrez jamais consentir à ce désenchantement qui vous est si nécessaire ? Ah, traître ! s'écria-t-elle, plutôt aux Dieux que je fusse encore à le souhaiter ! Si vous n'avez que cette raison pour me haïr, reprit-il, vous pouvez m'honorer d'un sentiment moins rigoureux : quelque chose que vous ayez imaginée, que vous ayez même éprouvée, vous êtes telle que vous étiez, & sans un consentement formel de votre part, vous ne pouvez sortir de votre état. Je ne vous l'ai

pas dit d'abord, parce que je ne vou-  
lois devoir qu'à vous seule le plaisir  
de vous voir volontairement entre  
mes bras. Peut-être ne m'en croyez-  
vous point; & qu'irrité contre moi  
comme vous l'êtes, vous vous repro-  
chez même de m'entendre; mais il  
vous est aisé de vous convaincre par  
vous-même, que ce que j'avance n'est  
point faux. Je ne prétends au reste  
vous assujettir à rien; maîtresse de  
fester, ou de partir, si je vous rend  
graces de l'un, vous ne me verrez  
point me fâcher de l'autre.

Pendant que le Génie parloit, Néa-  
darné, on ne sait comment, recon-  
nut qu'en effet son désenchantement  
n'étoit point réel; elle ne pouvoit en  
accuser le secret de Moustache, puis-  
qu'elle n'avoit pas prononcé les trois  
paroles qui le composoient; & elle  
retomba dans une nouvelle perplexi-  
té, quand elle ne put plus douter de

la nécessité de permettre tout à Jonquille, où d'être hors d'état pour toujours d'accorder quelque chose au Prince. Enfin, Madame, reprit le Génie la nuit se passe, & vous ne décidez rien. Elle alloit lui répondre, lorsqu'un Génie de la Cour de Jonquille parut dans la chambre. Seigneur, lui dit-il, daigne ta clémence me pardonner, si je viens troubler ton repos : mais deux Dames, que la Princesse seule égale en beauté, viennent d'arriver en ces lieux ; elles implorent ton secours avec tant de vivacité, & leurs maux exigent des remèdes si prompts, que j'ai cru devoir t'avertir des plaisirs qui t'attendent.

Ce n'est assez, Topaze, dit le Génie, sortez ; & vous, Princesse, dit-il à Néadarné, volerai-je à ces infortunées, ou fixez-vous mes pas auprès de vous ? C'est à vous à vous décider, & à seconder le penchant qui m'attache à

vos charmes. Topaze va peut-être revenir, dit-elle. Cette crainte est-elle demanda-t-il, la seule qui vous occupe? Elle sourit. Jonquille, content de cet aveu, l'enleva, la porta dans ce même lit où elle croyoit qu'elle n'entreroit jamais; & dans l'instant la vertu & le scrupule, bannis tous deux d'auprès d'elle, cédèrent en soupirant leur place aux plaisirs.

---

## CHAPITRE XIV.

*Qui apprendra aux Prudes, qu'il est des occasions dangereuses.*

**S'**IL est flatteur de triompher d'une beauté sévère, il faut avouer aussi qu'il en coûte bien pour en venir-là. Une chose qui doit surprendre, c'est que depuis que les femmes savent qu'il faut céder, elles n'ayent point enco-



re jugé à propos des retrancher les façons. Il y a à la vérité de certains faits dans le monde, qui soutiennent qu'on ne leur a jamais opposé de résistance; mais il n'en est pas moins vrai qu'ils mentent. Souvent ils se vantent d'avoir obtenu des faveurs, où on les a accablés de mépris. Heureusement pour les femmes, cela ne tire pas à conséquence, & les honnêtes gens n'en ont pas moins à soupirer. Quelque jour peut-être elles penseront mieux, ou plus mal: je dis plus mal; car Jonquille auroit eu moins de plaisirs, si Néadarné avoit été moins farouche.

Il étoit parvenu, ainsi qu'à présent tout le monde le sait, à la tenir de son aveu. Toute autre que la Princesse n'auroit pas révoqué son consentement: mais elle étoit douée d'une vertu qui ne finissoit pas sur ses bienséances, & à qui les sottés délicates-

ses de Jonquille en faisoient sans cesse imaginer de nouvelles. Quoi qu'on en dise, ce Génie étoit moins adroit qu'on ne nous l'a peint : passe qu'il demandât à Néadarné la permission de la porter dans son lit, une chose de cette nature vaut au moins une politesse ; encore est il des occurences où il est plus poli & plus sûr de ne rien dire. La vertu n'est jamais plus cérémonieuse que quand on lui laisse le tems de l'être ; & il n'est pas décent d'obliger une belle à refuser ce qu'elle laisseroit prendre, si on s'avisoit de cette voie. Jonquille, quoique fort amoureux, pria la Princesse de lui permettre d'approcher d'elle ; & la Princesse, sur le champ, ne manqua pas de le prier de n'en rien faire. Il se révolta à ce refus injuste ; & s'avisant enfin de ses bévues, il approcha malgré elle, & par ce coup d'autorité, lui en imposa si

bien, qu'elle n'osa plus rien dire. Il se hasarda alors à lui donner de ces noms tendres, en usage parmi les gens qui sont parfaitement bien ensemble. Si elles ne les lui rendit point, du moins ne s'offensa-t-elle pas qu'il les lui eût donnés. De-là, en homme qui connoît le prix des gradations, il la prit dans ses bras, l'y serra voluptueusement; & par des caresses faites à propos, lui donna insensiblement une idée assez vive du plaisir, pour qu'elle ne pût plus s'occuper d'autre chose. L'amoureux Jonquille enfin, payé de sa délicatesse, reçut autant qu'il donnoit, & vit sa Princesse enivrée de volupté, se prêter de bonne grace aux soins qu'il prenoit pour son désenchantement. Il craignoit encore un retour fâcheux; & pour le prévenir, il crut ne devoir pas laisser à la Princesse le tems de la réflexion, & s'épargner les intervalles. Cette ru-

se fit son effet, & une fantaisie de Néadarné en rendit le succès entier : elle alla s'imaginer que Jonquille ressembloit à Tanzaï, & en s'étonnant fort en elle-même que cette ressemblance ne l'eût pas frappé plutôt, elle se livra à son erreur ; & par amour pour le Prince, ne laissa rien à désirer à l'ardeur du Génie. Propos charmants, caresses tendres, soupirs enflammés, transports voluptueux abandon de soi-même, rien ne lui manqua.

Tout grand enchanteur qu'il étoit, il fallut, après avoir fasciné les yeux de la Princesse, un tems considérable, qu'il laissât reposer le charme. Néadarné sentit tout ce qu'elle perdoit au retour de sa raison ; il lui vint des idées tristes ; son désenchantement ne l'occupoit plus ; elle voyoit alors que telle étoit la volonté des Dieux qu'il fût l'ouvrage de Jonquille ; c'étoit une chose faite, elle y

étoit totalement résignée. Elle cessa de se faire des reproches sur son infidélité, & trouva d'aussi bonnes raisons pour l'autoriser, qu'elle en avoit eues pour s'en défendre. Après tout, avoit-elle cessé d'adorer le Prince, & n'étoit-ce pas l'ouvrage de la passion la plus forte, de lui avoir fait ressembler à Jonquille? Ce qui l'inquiéta le plus, fut l'incertitude où elle étoit sur le secret de Moustache. Pouvoit-elle jamais avoir une plus belle occasion de l'éprouver? Déterminée à savoir absolument ce qui en étoit, elle voulut prononcer les paroles mystérieuses; elle les avoit oubliées, & Jonquille avoit tellement brouillé ses idées, qu'elle crut pendant long-tems qu'elle ne s'en ressouviendroit jamais. Il n'y avoit pas d'apparence d'aller chercher le papier sur lequel elles étoient écrites: qu'en auroit pensé Jonquille? Il n'auroit pas manqué de

voir ce que c'étoit ; & si elle l'avoit perdu tout-à-fait , le moyen de reparoître auprès de Tanzai ? Pendant qu'elle étoit dans cet embarras , Jonquille , prêt à recommencer le charme , vint de nouveau la presser , & l'interdire. Elle se souvint heureusement qu'on avoit mis ses poches sous le chevet. En se détournant avec adresse , elle prit son secret , & s'en servit si à propos , que Jonquille crut la Princesse plus enchantée que jamais , s'en plaignit , & la remercia. Il ne manqua pas d'attribuer à Concombre une chose si peu ordinaire ; & plus il la soupçonna de vouloir rendre éternel le malheur de la Princesse , plus il s'empressa d'y remédier. Néadarné , qui , quoi que le Génie eût dit de sa sensibilité , n'avoit pas compté sur un si grand zèle de sa part , ne savoit comment y répondre. S'en plaindre , c'étoit témoigner une

trop grande ingratitude ; le laisser éclater davantage, n'étoit-ce pas manquer trop à Tanzaï ? Il étoit singulier qu'elle fît cette dernière réflexion ; mais les femmes sont délicates ; & Néadar-né, qui croyoit avoir fait assez pour le Prince, se reprochoit ce qu'elle donnoit de plus. Elle alloit prier le Génie de mettre des bornes à sa générosité, lorsqu'une seconde réflexion (on ne finit pas d'en faire quand une fois on a commencé,) la détermina autrement. Elle ne pouvoit plus douter que le secret de Moustache ne fût bon ; mais cette Fée lui avoit dit qu'il pouvoit se répéter autant de fois qu'on le vouloit : & si cela n'étoit pas, & qu'elle s'en fût servie trop précipitamment, quelle ne seroit pas la fureur de Tanzaï ? Il fallut donc, pour ne plus douter de la bonne foi de Moustache, entendre ce que Jonquille en diroit. Pour le coup elle  
eut

eut lieu d'être contente. Le Génie parla si avantageusement du nouvel embarras où il étoit, que de peur qu'il n'en soupçonnât la cause, elle le félicita de ce miracle, & le rejeta entièrement sur lui. Quelque flatteur que fût ce propos, il s'en défendit avec toute la modestie possible, & s'obstina à n'en donner l'honneur qu'à elle seule. Un combat aussi poli ne pouvoit pas finir promptement; & quelque civile que fût la Princesse, Jonquille s'opiniâtra avec tant de fureur, qu'elle fut obligée de prendre tout sur elle.

La nuit cependant s'avançoit, & la Princesse qui avoit suffisamment essayé son secret, & qui n'avoit plus rien à désirer pour elle-même, se crut obligée de penser à Cormoran. Elle ne savoit comment s'y prendre pour le délivrer. Jonquille ne lui paroissoit pas d'humeur à s'assoupir si-tôt, &



il lui paroissoit impossible de se servir de la pantoufle tant qu'il seroit éveillé.

Seigneur, lui dit-elle, dans quatre heures je pars : je voudrois bien pouvoir donner au sommeil le reste de la nuit : j'ose attendre de votre complaisance... Plutôt vous partirez, répondit-il, moins vous devez l'attendre de moi, cette complaisance que vous me demandez : je ne mériterois pas le bonheur de vous posséder, si je le négligeois à ce point ; je veux vous prouver que j'en suis digne. Si vous me promettiez pourtant que je pourrai vous revoir... Moi, interrompit-elle promptement, ah, Seigneur ! vous ne l'espérez point, & je ne conçois pas comment vous osez me faire une semblable proposition. J'ai cru, répondit-il, que, sans manquer au respect, je pouvois vous la faire & que nous avions été assez bien ensemble

ici, pour que vous me regardassiez au moins comme connoissance. Et c'est précisément, Seigneur, par cette raison même que de toutes les personnes de la terre, vous êtes celle que je dois éviter le plus : l'amour que je ressens pour Tanzaï, & mon devoir ne me permettant pas même de penser à vous. Jusques ici je ne suis point criminelle : les Dieux en m'ordonnant de venir vous chercher, ont pris ma faute sur eux : mais je mériterois leur colère, & le mépris de mon époux, si je me rappellois jamais votre idée pour la chérir. Quand je vous ai demandé cette permission, Princesse, reprit-il, c'est parce que jusques au bout j'ai voulu vous devoir tous mes plaisirs. Si vous connoissiez bien ma puissance, vous ne douteriez pas que, malgré tous vos refus, je ne pusse vous voir quand je le voudrois, & obtenir même de

vosre tendresse toutes les faveurs que vous réservez à Tanzaï. Maître de prendre sa figure, c'est sous ses traits que vous me verrez ; & vous ne saurez jamais si c'est à lui, ou à moi, que vous livrerez vosre cœur. Ah, grands Dieux ! quel supplice ! s'écria la Princesse. Elle se seroit sans doute affligée beaucoup, si le Génie la voyant dans de si tristes dispositions, ne se fût cru dans l'obligation de les dissiper. Néadarné, lassée de ses transports, auroit bien voulu les éviter ; mais comme elle avoit été victime de son amour pour Tanzaï, il fallut encore principalement qu'elle le fût de ses égards pour Moustache. Il étoit nécessaire de provoquer le Génie au sommeil, sans cela elle ne pouvoit délivrer Cormoran. Ce fut par la même raison qu'elle se servit encore de son secret ; une victoire aisée auroit moins coûté à Jonquille, & il falloit

amener la pantoufle. Le tems de l'employer arriva enfin. Le Génie, malgré lui, & en disant à Néadarné les choses du monde les plus tendres, sentit ses yeux se fermer. Elle, lui faisant dans l'instant sentir la pantoufle, le plongea dans le sommeil le plus profond; & sortant brusquement du lit, s'habilla avec la dernière promptitude. Elle y mettoit tant d'application, qu'elle ne s'apperçut pas d'abord que les habits dont elle se couvroit n'étoit pas ceux qu'elle avoit apportés dans l'isle. L'amoureux Génie, qui avoit voulu que Néadarné emportât avec elle des marques de sa magnificence, n'avoit rien oublié pour rendre superbes & dignes de la beauté qu'il en paroît, ceux dont Néadarné se couvrit malgré elle. Sa répugnance à cet égard pouvoit avoir plus d'une cause: elle ne pouvoit plus avec ces habits dire au Prince qu'el-

le avoit rêvé, & n'imaginoit rien pour le tromper là-dessus.

Malgré l'inquiétude dans laquelle ces nouveaux vêtements la plongeient, elle ne put refuser à Jonquille l'estime que méritoient ses procédés. Elle s'approcha du lit où il dormoit si profondément. Elle le considéra long-tems, sa beauté l'émut. Adieu, lui dit-elle, en soupirant, adieu, aimable Génie; puissent tes jours éternels couler dans les plaisirs! puisses-tu perdre le souvenir de la triste Néadarné! puisse-t-elle elle-même t'oublier! Elle se seroit crue trop heureuse de pouvoir répondre à ton ardeur, & tu ne l'aurois pas prévenue, si son cœur & sa main avoient été à elle. Adieu: elle ne peut rien pour ta félicité; daigne ne jamais troubler son repos! En achevant ces paroles, elle le baisa doucement au front, s'arracha d'auprès de lui avec une peine dont elle sentit murmurer sa vertu.

CHAPITRE XV.

*Où le Lecteur lira des choses qu'il pré-  
voit depuis long-tems.*

**L**A Princesse, armée de la pan-  
toufle, traversa, sans être vue,  
tous les appartemens du palais. Le  
soleil étoit déjà levé: elle craignit,  
comme elle n'avoit pas pu avertir  
Cormoran de son dessein, qu'elle ne  
mît beaucoup de tems à le chercher,  
& que le Génie en s'éveillant ne dé-  
rangeât toutes ses mesures. Heureu-  
sement elle n'alla pas loin. Cormo-  
ran, que ses malheurs rendoient in-  
quiet, loin de s'abandonner au som-  
meil, rêvoit sur la terrasse. Elle se  
découvrit à lui. Ne perdons point de  
tems, Seigneur, lui dit-elle, sortez  
de votre esclavage, & venez dans les  
bras d'une Fée qui vous adore, vous

dédommager de vos peines. Ah, Princesse ! s'écria Cormoran, seroit-il possible que Moustache pensât encore à moi ? N'en doutez pas, Prince, répondit-elle : oui, son cœur prévenu pour vous de la passion la plus vive, souffre autant éloigné de vous, que vous souffrez absent d'elle. Est-elle toujours taupe ? demanda-t-il. Que j'ai craint que le barbare Jonquille ne l'eût en sa puissance ! Echappés tous deux à son courroux, repliqua-t-elle, venez jouir d'un sort plus heureux, & lui rendre cette figure charmante qui vous inspiroit tant d'ardeur. Mais avez-vous encore la pantoufle de la Fée ? Oui, reprit Cormoran ; mais il ne m'a pas été possible, depuis dix ans que je la possède, de la regarder une seule fois : occupé sans relâche à faire la culebute, ou à travailler aux plaisirs du Génie, ou je n'ai pas eu le tems de la baiser, ou je n'ai pas

osé, de peur que le Génie me sachant possesseur de ce trésor, ne me la ravît encore. En connoissez-vous la vertu? demanda Néadarné. Non, reprit-il; & quelle est-elle? De vous rendre invisible. Ah, que ne l'ai-je su plutôt! s'écria-t-il; que cette connoissance m'auroit épargné de tourmens! Peut-être aussi, dit-elle, que plutôt elle ne vous auroit servi à rien. L'intention des Dieux étoit sans doute que vous fussiez malheureux dix ans; & avant le tems marqué par leur clémence, vous n'auriez fait que de vains efforts pour votre liberté. Mais finissons ces discours, craignez encore la colère du Génie, vous êtes perdu s'il éveille; prenez votre pantoufle, & suivez-moi. Ce n'est donc pas lui qui finit mes peines? demanda-t-il. Non, reprit la Princesse: en vain je l'ai conjuré de m'accorder votre grace. Du moins, dit-il, êtes-vous guérie?



Paix, répondit-elle; que dans l'endroit où je vais vous conduire, aucune indiscretion ne vous échappe; & s'il en est besoin, soutenez que je n'ai vu le Génie qu'une minute, & encore devant vous, autrement vous me perdriez: vous saurez un jour les raisons qui doivent vous forcer au silence sur cet article, ou à appuyer mes discours. Ne craignez rien, Princesse, dit-il, je vous jure une fidélité inviolable.

Alors il tira la pantoufle de sa poche, & suivant la Princesse, ils passerent devant les Gardes de Jonquille sans qu'aucun d'eux les apperçut. Ils parvinrent au port sans rencontrer plus d'obstacles que dans le palais, prirent une des barques de Jonquille, & quittèrent l'isle, non sans que Néadarné regardât souvent, & avec un peu de tristesse, l'endroit du palais où elle avoit laissé le Génie.

Qu'on ne l'en blâme pas ; sa vertu avoit assez éclaté pour qu'elle se permit cette légère satisfaction, & c'étoit bien le moins qu'elle pût faire pour lui que de le quitter avec quelque regret. Ce n'étoit pas qu'elle l'aimât ; mais elle n'avoit rien à lui imputer de ce qui s'étoit passé entre eux, & ne pouvoit raisonnablement le regarder que comme son libérateur. Toutes ces idées s'effacèrent de son esprit en mettant pied à terre. Elle retrouva ses gens à l'endroit où elle leur avoit ordonné de l'attendre ; elle fit monter Cormoran avec elle dans son palanquin, & reprit le chemin de la Ville-Bleue, en s'occupant seulement du plaisir de revoir Tanzaï.

Elle n'étoit plus inquiète sur le secret de Moustache ; l'épreuve qu'elle en avoit faite avec Jonquille, ne lui laissoit pas lieu de douter que le Prince n'y fût trompé. Avant même de

sortir du palais du Génie, elle avoit prononcé trois ou quatre fois les secourables paroles ; mais quelque confiance qu'elle y eût, elle ne put revoir la Ville-Bleue sans émotion. La nécessité où elle étoit de mentir à Tanzaï ; la crainte que, malgré ses discours, il ne découvrit la vérité de l'aventure, ou que Jonquille ne fût indiscret ; la honte dont en elle-même elle se sentoit couverte, excitoient dans son cœur les mouvemens les plus cruels, & y balançoient le plaisir d'être réunie à son époux.

Ce n'étoit pas sans raison qu'elle craignoit sa présence. Tanzaï, malgré l'esprit de Moustache, & les consolations qu'elle lui avoit apportées, avoit pensé mourir de chagrin. Quoi ! disoit-il à la Fée, j'ai pu consentir qu'elle allât trouver Jonquille ! il manquoit à mes maux de faire moi-même mon déshonneur, & de ne pouvoir pas



pas l'ignorer. Que me dira cette infidelle à son retour? Hélas! en cet instant peut-être elle oublie dans les bras du Génie, mon amour & mon désespoir. Pour vous oublier, dit Moustache; je suis bien sûre que non; & je répondrais bien que, si, par une fatalité que je ne conçois pas, elle a cédé à Jonquille, sa vertu n'en aura pas été offensée. Oh, sans doute! reprenoit-il; on se souvient beaucoup de sa vertu, & il dépend d'une femme de la voir présente à ses idées dans ce moment-là. En ce cas, reparloit Moustache, quels reproches pourriez-vous donc faire à la Princesse? Et si par hasard elle revient de l'isle telle qu'elle est partie, laide & inutile, de quel œil la reverrez-vous? Je n'en sais rien, dit Tanzaï, vous prenez bien votre tems pour me faire ces arguments-là! vous raisonnez des passions avec une exactitude im-

patientante ; & pourvu que vous fassiez un beau & long discours, le reste ne vous est de rien. Je hais aussi de vous voir injuste, reprit Moustache, & je voudrois que vous fussiez moins bizarre. Encore un coup, comptez un peu sur ma puissance, & que les soins de Barbacela pour vous, vous rassurent. S'il faut pour me calmer, reprit-il, compter sur votre protection, ou sur la sienne, je puis garder mes inquiétudes ; & à juger de ses soins pour moi, par une occasion où je me suis trouvé, je ne dois pas espérer qu'elle soit utile à la Princesse. Vous-mêmes, si votre pouvoir est si grand, que n'avez-vous empêché son départ ? Vous savez, dit la taupe, qu'on ne peut s'opposer aux ordres suprêmes du destin. Fort bien, reprit-il ; & si les ordres suprêmes du destin sont que Néadarné ne puisse me revenir telle que je la souhaite,

que par l'entremise de Jonquille, puisqu'on ne peut s'y opposer, de quel blais userez-vous pour empêcher qu'ils ne s'exécutent? Vous qui aimez tant les raisonnemens, en voilà un, répondez-y. La chose n'est pas difficile, répondit-elle: Filles du destin comme nous le sommes, ce qui seroit impossible aux mortels, nous devient aisé; s'il ne peut révoquer ses arrêts en notre faveur, il les adoucit du moins; & nous laissant sous lui la conduite de l'univers, il nous permet de favoriser les objets sur qui nous voulons exercer notre clémence. Vous ne doutez pas, je crois, de mon amitié, & vous devez vous souvenir qu'avant que Néadarné partît, je vous ai dit qu'en cas que Jonquille n'en agît pas généreusement, il ne trouveroit qu'une ombre qu'il prendroit pour elle. Mais puisque vous pouvez faire cela pour moi, pourquoi, dit-il encore,

ne l'avez-vous pas fait pour vous ? Qui vous empêchoit de substituer une ombre à votre Cormoran, & de terminer par-là sa pénitence ? Jonquille s'en seroit apperçu, reprit-elle : Cormoran devoit rester si long-tems en son pouvoir, & il l'a employé à tant d'usages pendant sa captivité, qu'il ne m'auroit pas été possible de le tromper là-dessus. Vous verrez, reprit Tanzaï, que l'usage qu'il doit faire de la Princesse le rend plus aisé à être trompé. En vérité le destin votre père ordonne d'étranges sottises, & vous les réparez par de singuliers moyens. Oh ! répondit Moustache, vous ne méritez pas d'être rassuré, ni que Néadarné vous aime avec tant de délicatesse. Quand elle ne pourroit éviter Jonquille, il vous siéroit mal de le lui reprocher ; & quand il fut question pour vous de passer une nuit avec Concombre, vous

fîtes moins de difficulté que Néadar-  
né n'en feroit en pareil cas. Vous  
crûtes ridiculement que le plus bel  
objet de la terre vous tendoit les  
bras; vous vous livrâtes en insensé à  
tout ce que vous dit la Chouette; &  
si la Princesse savoit à quel point  
vous lui fûtes infidèle, je ne réponds  
pas que, malgré sa vertu, elle ne  
sentît quelque douceur à vous en pu-  
nir. Au nom de Cormotán, Moustá-  
che, dit Tanzái confus, ne lui par-  
lez jamais de cette détestable isle des  
Cousins: elle ne fut que trop bien  
vengée; & si, comme je n'en doute  
point, vous savez le reste de l'hi-  
stoire, vous devez me rendre justi-  
ce, & vous n'ignorez pas que le dé-  
sir de la revoir, m'en fit plus faire  
que celui de mon rétablissement. Je  
vous garderai volontiers le secret,  
dit la Fée; mais soyez plus tran-  
quille, & ne m'outragez pas au point



de douter toujours de mon pouvoir, il va plus loin que vous ne pensez. Le Prince lui promit tout ce qu'elle voulut, mais son inquiétude étoit si forte, qu'il ne put un moment la suspendre, & que la Fée impatientée de ses plaintes, fut obligée de le faire dormir trois ou quatre fois dans la journée: encore n'auroit-il fait que de mauvais songes, si Moustache, pour l'intérêt de la Princesse, ne lui en eût procuré d'agréables.

---

## CHAPITRE XVI.

*Plus nécessaire qu'agréable.*

**T**ANZAÏ sortoit à peine d'une de ces gracieuses illusions que la Fée lui présentoit, lorsqu'il vit arriver la Princesse. Il venoit, en rêvant

de la voir , insensible aux feux de Jonquille , refuser sa guérison ; & le Génie touché de tant de vertu , la lui procurer sans en prétendre aucune reconnoissance. Ce songe l'avoit disposé à bien recevoir Néadarné. Il courut au-devant d'elle : mais quand il la vit couverte des présents de Jonquille , & menée par Cormoran , il imagina que la délivrance de ce Prince lui avoit coûté plus d'une complaisance ; & que si elle avoit été si vertueuse , Jonquille l'auroit estimée , mais ne lui auroit pas tant accordé. Toute sa jalousie se réveilla : il la regarda sombrement , & répondit avec hauteur aux civilités de l'Amant de Moustache. A peine cette Fée eut-elle entrevu Cormoran , que sa métamorphose cessa , & que sous les habits les plus galants , Tanzaï & la Princesse virent une femme grande , un peu sèche , l'air coquet , minaudier & pré-

cleux, qui se précipita dans le bras de Cormoran. Elle avoit réellement du côté gauche une moustache à la Chinoise, qui fut la première chose que baisa Cormoran, & qui, selon Tanzaï, faisoit sur le visage de la Fée un effet assez ridicule.

Comme il étoit assez de mauvaise humeur, il examina Cormoran pour le critiquer. Après le portrait charmant qu'en avoit fait Moustache, il s'attendoit à voir une personne miraculeuse, & ne fut pas fâché quand il vit dans ce Prince si vanté, une petite figure haute de quatre pieds, grêle & contraint, & qui ne lui parut avoir pour tout agrément qu'un air fade & doucereux, qui annonçoit le caractère de son esprit, & la possession où il étoit de plaire aux femmes de l'espèce de la Fée. Dans un autre tems, Tanzaï s'en seroit plus diverti ; mais la colère où il étoit

contre Néadarné, ne lui permit pas d'y faire une plus longue attention.

Cette Princesse s'étoit approchée de lui en tremblant; & pendant que les deux Amans réunis se disoient tout ce qu'un amour long-tems malheureux & enfin satisfait, peut inspirer de tendre, Tanzaï, l'œil farouche, & dans un morne silence, se refusa à ses embrassemens. Que vous êtes cruel! lui dit-elle. Cher Prince, que vous répondez mal à ma tendresse! je n'ai point mérité tant de mépris. Allez, Madame, lui dit-il avec sierté, allez retrouver Jonquille, & oubliez-moi à jamais. Je ne l'ai pas cherché, répondit-elle; vous seul m'avez contrainte à ce funeste vóyage, & je ne vois pas pourquoi... En vérité, Prince, dit Moustache, qui à leur querelle s'étoit approchée d'eux, vous êtes bien injuste, de toutes façons; & si vous saviez combien vous aurez à rougir

de votre jalousie, vous ne la témoigneriez pas si hautement. Ecoutez-moi, continua-t-elle en le tirant à part : vous devez vous souvenir de ce que je vous ai promis au sujet de Concombre, je vous manque de parole dans l'instant que vous m'en manquerez. Je ferai plus, je vous prouverai l'innocence de la Princesse ; mais pour vous punir de vos injustes soupçons, je vous en prive à jamais. Ce qui s'est passé dans cette isle, vous inquiète : il seroit aisé de vous convaincre par le témoignage de Cormoran, qui n'a pas quitté un instant Néadarné, que, plus délicate que vous, ce Génie, malgré sa beauté & sa puissance, en a été rebuté. Mais voulez-vous des preuves plus fortes, & dont l'évidence confonde votre incrédulité ? vous saviez ce qu'étoit Néadarné, ne vous en rapportez qu'à vous-même sur ce qu'elle est aujourd'hui. Perdez dans

les plus tendres embrassemens cette sombre jalousie, que la Princesse ne vous pardonneroit peut-être pas si elle duroit plus long-tems ; & souvenez-vous, quand même vous ne la trouveriez pas telle qu'il la faut pour calmer vos soupçons , que de tous les hommes du monde, vous êtes celui à qui, de toutes façons, la plainte & le reproche seroient le moins permis. Allez expier à ses pieds le crime de l'avoir si injustement outragée ; & sans perdre du tems à l'interroger , disposez -là doucement à vous donner des preuves complètes & de sa vertu & de sa tendresse pour vous.

Tanzai, ne sachant que répondre à la Fée, revint a Néadarné d'un air aussi soumis qu'il l'avoit eu fier ; & Moustache étant sortie avec Cormoran , avec qui elle avoit aussi à s'éclaircir de bien des choses : Si j'en

crois Moustache, & l'estime que j'ai pour vous, lui dit-il, vous ne m'avez point trahi: mais pardonnez à ma délicatesse, si j'ai pu douter de votre vertu. Pour ne pas craindre, il auroit fallu que je ne vous eusse point aimée; & je me suis trouvé dans des circonstances si cruelles pour mon amour, si dangereuses pour vous, qu'il ne m'a pas été possible d'être sans inquiétude. Ce fatal oracle qui ordonnoit que vous allassiez trouver Jonquille, l'emploi de ce Génie, votre beauté, que de raisons pour trembler! & qu'il me seroit doux que votre tendresse pour moi vous eût fait surmonter tant d'obstacles! Ah! Seigneur, répondit Néadarné en pleurant, je n'ai pas cessé un moment de vous aimer. Toujours présent à mon idée, Jonquille, malgré ses soins n'a pu toucher un cœur que vous possédez tout entier. Ce Génie sans doute

te étoit pressant, reprit Tanzaï, il semboit que vous lui fussiez destinée il vous aura trouvée belle, il étoit maître! Ne vous souvient-il plus, Seigneur, répondit Néadarné, du changement affreux qui s'est fait dans ma personne la nuit qui a précédé mon départ, & croyez-vous qu'en cet état je dusse lui inspirer des désirs? Mais, reprit-il, c'étoit à lui à faire disparaître cette laideur, que seul il avoit causée; & j'ai peine à croire qu'il ait eu plus d'égards pour vous que pour celles des femmes de cette ville, qui étoient dans le même cas que vous. Il ne m'a pourtant pas confondue avec elles, répondit la Princesse; & sans savoir à qui je dois la retour de ma beauté, (puisque vous trouvez que j'en ai) j'ai bientôt paru à ses yeux telle que je paroissais aux vôtres. A cet égard, reprit le curieux Tanzaï, vous n'avez pas eu besoin d'im-



plorer son secours : mais en quel état revenez-vous ? Portez-vous encore des marques de la vengeance de Concombre, & le Génie vous a-t-il été pour cet article aussi inutile que pour l'autre ? Seigneur, dit-elle en baissant les yeux, comme ce n'est pas moi qui me suis apperçue de ma première métamorphose, ce n'est pas encore à moi à décider s'il ne nous reste plus rien à desirer à l'un & à l'autre. Vous savez du moins, continua Tanzaï, si Jonquille a été sensible à vos peines, & vous m'obligerez de me dire quelle a été auprès de vous sa sainte volonté, pour m'exprimer selon les paroles de l'Oracle. Jonquille, reprit-elle, a commencé par louer avec exagération le peu d'agrément que je puis posséder ; il m'a forcée de lui apprendre quel étoit le sujet de mon voyage, il a plaint mon malheur plus qu'il ne méritoit de l'être, & m'a dit

enfin que l'unique moyen d'effacer l'enchantement de Concombres étoit de me livrer à ses désirs. Eh bien ? interrompit Tanzaï en rougissant. Eh quoi ! Seigneur, dit-elle, vous savez que je vous aime, & vous m'interrogez ! Mais enfin, qu'avez-vous répondu, repliqua le Prince ? Tout ce que ma passion pour vous a dû me faire répondre, reprit-elle. Après cette première tentative, continua Tanzaï, a-t-il été découragé ? N'a-t-il pas cherché à vaincre vos rigueurs ? Vous mériteriez qu'il cherchât à vous acquiescer & je sens qu'à sa place je ne serois pas resté insensible à une beauté telle que la vôtre.

Seigneur, dit-elle, malgré le peu que je vaudrais, mes rebuts l'ont choqué. S'il n'a pas été d'abord reçu comme il s'en étoit flatté, il a cru que ses soins pourroient me faire accepter son hommage ; il m'a tenu les discours

les plus tendres : & plus touché, à ce qu'il disoit, de gagner mon cœur que des plaisirs dont les beautés plus faciles le laissent jouir sans qu'il lui en coûte de soins, il n'a rien épargné pour me convaincre que j'avois fait sur lui la plus forte impression. Les fêtes les plus superbes m'ont déclaré son amour. Plus souveraine dans son isle que lui-même, j'ai vu ses sujets, à son exemple, s'humilier devant moi ; l'Amant de Moustache qui languissoit dans la plus cruelle captivité, a vu tomber ses chaînes, & finir ses tourmens : je l'ai enfin délivré... Mais ce Génie, pour prix de tant de soins, n'a-t-il rien exigé de vous ? interrompit Tanzaï. Soumise à son pouvoir suprême dans le tems qu'il le déposoit entre vos mains, n'a-t-il pas cherché à l'exercer sur vous ? Comment enfin votre guérison vous a-t-elle été procurée ? Le Génie, re-

prit-elle , s'est lassé de mes refus ; autant que je me lasse de vos questions : plus amoureux que vous , & moins injuste , il a respecté mes pleurs. Je ne sais sur qui sont tombés ses transports , je ne sais moi-même en quel état je suis sortie enfin de son isle. Je me retrouve avec vous , vous me faites subir le plus injurieux examen ; sans mémoire , & sans reconnoissance , vous ne vous souvenez pas que vous seul m'avez envoyée à Jonquille , vous oubliez la répugnance que j'ai eue à vous obéir. Eh bien , consommez vos injustices , rompez les nœuds qui nous attachent l'un à l'autre ; & puisqu'enfin vous voulez me forcer à vous haïr... Ah , Princesse , dit Tanzaï en se jettant à ses genoux je reconnois tous mes torts : épargnez-moi votre haine , épargnez - moi un malheur qui de tous seroit pour moi le plus affreux. Oui , je crois que ,

toujours tendre & fidelle, vous n'avez pas cédé aux transports de Jonquille: mais que vouloit donc dire l'oracle? & si vous êtes telle que mes transports vous souhaitent, par quel moyen suis-je échappé à l'affront qui sembloit m'être destiné? Je vous ai déjà dit, Prince, reprit Néadarné, que je ne sais si Concombre n'est plus à craindre pour nous: j'ai cependant lieu de soupçonner que sa colère ne pourra plus troubler nos jours. Jonquille ennuyé de ma résistance, après avoir tenté auprès de moi tout ce que l'amour peut suggérer de séductions, me laissa enfin à moi-même. Je fus conduite dans un appartement dont je fermai toutes les portes sur moi couchée sur un canapé, je déplorais ma situation; je me mis à rêver profondément à mes malheurs; je m'endormis; & après le songe le plus funeste pour ma pudeur & mon amour,

songe qui, toute éveillée que je suis, me remplit de terreur & de honte, je crus m'appercevoir d'un changement considérable... Ah, Singe barbare! s'écria Tanzaï, il ne me manque plus rien, & ce songe fatal ne me dit que trop combien mes craintes étoient justes. Je ne conçois pas bien, reprit la Princesse d'un air de courroux, d'où peuvent naître ces transports, & quelle peut-être l'offense que j'ai commise envers vous. Jusques ici, telle a été la conformité de nos aventures, que j'ai cru que vous ne deviez pas vous étonner qu'un songe finît les miennes. Punis tous deux de la même manière, pourquoi ne nous auroit-on pas donné le même remède? Ah! s'écria Tanzaï, plutôt aux Dieux cruels qui me poursuivent que je n'eusse point à leur reprocher ce remède affreux qui vous coûte si peu de remords! Eh bien, Seigneur,

répondit Néadarné, livrez-vous à votre colère : vous ne cherchez qu'à me trouver coupable , je consens à l'être. Faites une réalité de mon songe, oubliez que je ne vous ai jamais reproché celui qui vous peignit Concombre si digne de vos désirs : oubliez que j'aurois pu sans crime me livrer à Jonquille ; mais laissez-moi aussi vous fuir pour toujours ; & puisque vous ne me jugez pas digne de votre estime, ne me parlez jamais de votre amour. La Princesse prononça ces paroles d'un ton si absolu, marqua tant de courroux, que Tanzaï, dominé par sa tendresse, cessa ses reproches ; & se souvenant de l'épreuve que Moustache lui avoit conseillée , voulut calmer Néadarné ; & l'embarrassant avec transport, la réduisit au point de ne lui rien refuser malgré sa colère. Ah, barbare ! lui dit-elle tendrement, laissez-moi, vous ne m'ai-

mez plus. Tanzaï, occupé à satisfaire son amour & sa curiosité, ne lui répondit qu'en redoublant ses caresses; & Néadarné, vaincue par sa passion, ne s'opposa plus à une épreuve qui assuroit pour toujours sa gloire & sa tranquillité.

## CHAPITRE XVII.

*Comme quoi les plus fins y sont pris. Arrivée de Barbacela. Retour à Ché-  
chian. Differends sur l'Ecumoire ter-  
minés à l'amiable. Fin de l'Histoire.*

**C'**EST pourtant une belle chose que les enchantemens ! Car il est de notoriété publique que la Princesse n'en avoit pas été quitte avec Jonquille pour un rêve; & il est aussi vrai que Tanzaï, qui ne savoit rien du secret de Moustache, fut obligé d'avouer que sa défiance avoit été



injuste. Aussi Néadarné, qui n'avoit pas un médiocre intérêt à lui calmer l'esprit, avoit-elle, avant de sortir de l'isle, prononcé trois fois sur sa personne les paroles mystérieuses : pendant tout le chemin qu'il y avoit de l'isle, à la Ville Bleue, elle les avoit redites ; & l'on peut penser que dans la situation où elle se trouvoit, elle ne crut pas hors de propos de s'en servir encore. Cet enchantement qu'elle avoit répété tant de fois, sans imaginer qu'il tirât à une certaine conséquence, l'avoit déguisée au point qu'il s'en falloit peu qu'elle n'eût encore besoin du secours du Génie. Tanzaï, impatienté de tant de obstacles, fit d'inutiles d'efforts pour les surmonter : ni sa tendresse, ni son courage ne lui servirent. Transporté d'amour & de plaisir, ah, Princesse ! s'écria-t-il, quel est mon malheur ! mais quelle est votre vertu !

Eh quoi ! Prince , lui dit-elle tendrement , toujours des plaintes ! Auriez-vous mieux aimé que je vous eusse mis hors d'état d'en faire de cette espèce ? Ah ! pourquoi , dit Tanzaï , qui ne sentoit alors que sa passion , pourquoi avez-vous tout refusé à Jonquille ? Quelles seront nos ressources ? Hélas ! après ce songe que vous venez de me reprocher , je n'eus pas besoin du moins de recourir à un second voyage ; y serez-vous condamnée ? Mais dites-moi , je vous en conjure , quel est donc ce songe qui , chez Jonquille , s'est offert à vos esprits ? Permettez-moi plutôt , répondit Néardarné , d'en oublier toutes les circonstances. Quoique convaincu à présent que ma fidélité a été réelle , vous avez trop de délicatesse pour entendre sans émotion le détail d'une chose aussi désagréable ; & je vous aime trop vivement pour qu'il ne me perçât pas

le cœur. Oubliez donc à jamais cette isle fatale, & daignez ne m'en rappeler jamais le souvenir. Au reste, ne soyez pas inquiet sur ma guérison : Moustache aujourd'hui entrée dans tous ses droits, s'opposera à Concombre, & Barbacela sans doute nous aidera de sa puissance. Ainsi, ajouta-t-elle, allons retrouver la Fée, & ne vous obstinez pas davantage à mon désenchantement, vos efforts seroient inutiles. Tanzaï qui étoit le Prince du monde le plus opiniâtre, ne fut pas d'abord de cet avis ; mais obligé bientôt de reconnoître que Néardarné lui avoit dit vrai, il sortit avec elle pour rejoindre Moustache & Cormoran. Il seroit difficile de rendre ici tout ce qu'en cette occasion il disoit de tendre à la Princesse. Qu'on se figure un homme éperdûment amoureux, & jaloux au dernier point, qui a tout à craindre, & qui est con-

vain-

vaincu de toutes façons qu'il est échappé au péril qui le menaçait.

Ils ne furent pas long-tems sans rencontrer Moustache , qui penchée non-chalamment sur son spirituel Cormoran , sortoit du jardin. La Fée s'apperçut aisément , à l'air satisfait de Tanzaï , que Néadarné étoit dans son ame hors de tout soupçon ; & pendant que les deux Princes se renouvelloient leurs politesses. Eh bien , dit Moustache à Néadarné en la tirant à part , comment s'est passé l'éclaircissement ? A cet égard , reprit la Princesse , je n'ai rien à souhaiter mon époux se croiroit criminel de me soupçonner. Mais Moustache , je ne me consolerais jamais de ce qui s'est passé avec le Génie , & je me reprocherais toujours l'artifice dont je viens de me servir avec Tanzaï. Je conçois , répondit la Fée , que les deux choses dont vous me parlez sont ,

pour une personne aussi vertueuse & aussi sincère que vous, ce qui peut arriver de plus cruel; mais l'une & l'autre étoient nécessaires; ne vous en occupez donc plus. Ah, Moustache! repliqua-t-elle, eh le moyen que je ne m'en occupe pas? Jonquille m'a menacée de prendre la figure de mon époux, quand il voudroit m'arracher des faveurs; & je suis si frappé de la crainte qu'il n'exécutes ses menaces, qu'à l'instant même je doutois si c'étoit lui, ou Tanzaï, qui exigeoit de moi une explication. Serai-je toujours dans la même crainte? Quand il arriveroit que Jonquille useroit de ce stratagême pour vous voir, reprit la Fée, qu'en coûteroit-il à votre vertu? D'ailleurs, vous ne pourrez jamais que le soupçonner. Ah! n'en est-ce pas assez, s'écria Néadarné? Au nom des Dieux! délivrez-moi de cette crainte. Je ne puis, répondit

Moustache ; le Génie qui vient de sortir de la léthargie où vous l'aviez plongé , au désespoir de votre fuite forme dans ce moment même le projet de vous aimer toujours , & ne se console de vous avoir perdue que par la certitude où il est de vous revoir. Mais, continua-t-elle, n'allez pas découvrir au Prince les craintes que vous inspire Jonquille : soupçonneux comme il l'est, il vous observeroit sans cesse, & vous rendroit malheureuse à force de délicatesse. Il faut cependant que vous haïssiez bien Jonquille, pour que l'idée de vous retrouver avec lui vous afflige ; la nuit dernière, il vous étoit moins odieux. J'ai succombé, repartit la Princesse, à la rigueur de mon sort ; mais mon cœur, toujours fidèle, n'a pas perdu un instant l'image de Tanzaï. Il y auroit bien, reprit Moustache, quelque chose à vous répondre là-dessus ; mais

une plus longue conversation seroit peut-être suspecte à votre époux, & je veux revoir Cormoran.

En achevant ces paroles, elles se rapprocherent des deux Princes, qui, déjà les meilleurs amis du monde, dissertoient ensemble sur l'harmonie de la vielle. Ils reprenoient tous le chemin du palais où ils étoient logés, lorsqu'un char brillant, & traîné par des papillons, vint du haut des airs s'abattre auprès d'eux. A ce pompeux équipage, ils reconnurent la bienfaitante Barbacela. Tanzaï courut au-devant d'elle avec d'autant plus de joie, qu'il crut en la revoyant tous ses malheurs terminés. Cette Fée embrassa avec tendresse Moustache & Cormoran, & les félicita tous deux d'une réunion si long tems désirée. Pour vous, Prince, dit-elle à Tanzaï, vous avez bien souffert depuis mon absence, & la Princesse n'a pas été

exempte de tourmens. Le destin, irrité de votre désobéissance, à ma prière enfin s'est calmé : je revois avec plaisir sur vous l'Ecumoire enchantée ; & si Saugtrénutio consent à ce qu'on lui demande, à l'abri des persécutions de Concombre, vous passerez les jours les plus heureux.

J'ai peine à croire, dit Tanzaï, que vous veniez à bout de le persuader ; il est sur l'article de l'Ecumoire d'une opiniâreté invincible : en vain tout l'état s'est armé contre lui, rien n'a pu le vaincre. J'ai, répondit Barbacela, un moyen sûr pour le faire obéir. Mais montez dans ce char, nous allons tout-à-l'heure être transporté à Chéchian, & c'est-là que vous jouirez d'un plein repos. Tous les amans obéissent à la Fée ; & le char se-cordant leur impatience, leur fit voir bientôt la Capitale de la Chéchianée.

On ne peut exprimer la joie de Cé-



phaès en revoyant les deux époux. Après bien des caresses & des questions, la Fée manda Saugrénutio. Pendant l'absence du Prince, les choses avoient changé de face. Le Patriarche étoit mort. Le Grand-Prêtre aspiroit secrètement à cette dignité : mais comme elle dépendoit entièrement du Roi, il voyoit peu de jour à l'obtenir, à moins qu'il ne devînt docile sur l'article de l'Écumoire. Ambitieux comme il étoit, l'Écumoire l'effrayoit moins, depuis qu'il y voyoit attachée une aussi grande place. Malgré sa rébellion, il n'auroit pas hésité alors à la lécher, si elle n'eût été que d'une grosseur ordinaire ; mais à la honte qu'il trouvoit à se rétracter, se joignoit encore la douleur qu'indubitablement elle lui causeroit, & la perte totale de sa bouche. Ces deux motifs étoient les seuls qui l'empêchoient d'obéir.

Le Roi, qui n'avoit pas de plus cher intérêt que le salut de son fils, consentoit à nommer Saugrénutio Patriarche, s'il se rangeoit à son devoir. Un négociateur habile député par Céphaès au Grand-Prêtre, lui avoit fait indirectement des ouvertures sur cette affaire, & Saugrénutio étoit en pour-parler lorsque la Fée arriva. Il ne tira pas à mauvais augure d'en être mandé. Le bruit avoit long-tems couru que cette Fée l'avoit aimé; & que ce fait fût vrai ou non, il est certain qu'elle avoit toujours eu pour lui cette sorte de considération que l'on conserve pour les personnes avec qui l'on a vécu amicalement. Aussi avoit-on été extrêmement surpris quand on sut que cette Fée l'avoit destiné à lécher l'Ecumoire, & l'on attribua ce mauvais tour qu'elle lui faisoit, à quelque dépit secret qui l'animoit contre lui. L'arrivée de Barbacela ne dé-

plut cependant pas à Saugrénutio, & il se rendit à ses ordres dans l'instant qu'il les eut reçus. Approchez, lui dit Barbacela; je sais quel est le motif qui vous empêche d'obéir, & d'écouter vos véritables intérêts. Je puis, en votre faveur, lever l'obstacle qui vous gêne. La grosseur de l'Ecumoire vous effraye; ne la craignez plus; je vous promets, foi de Fée, qu'elle n'aura rien des désagréments qui vous révoltent contre elle; & j'ai obtenu du Roi qu'il vous feroit Patriarche, pour vous payer de votre obéissance. Consentez-vous à ce que je vous propose? Oui, dit Saugrénutio, & dès demain, en présence de la Noblesse & des Sacrificateurs, je lécherai l'Ecumoire, puisqu'enfin il en faut passer par-là. Alors le Prince le complimenta fort civilement, & le Roi le nomma sur le champ Patriarche de la Grande Chéchianée. Tout le monde

parut content de cette réunion. Les Sacrificateurs seuls accusèrent Saugrenutio de lâcheté, & ne conçurent que du mépris pour un homme qui, à ce qu'ils disoient, vendoit l'honneur de la religion; pendant qu'il n'y en avoit pas un qui, pour un moindre prix, ne l'eût vendu bien davantage. Tanzaï, qui mouroit d'impatience de se voir possesseur de Néadarné, demanda au Grand-Prêtre s'il ne pourroit pas sur le champ lécher l'Écumoire : il y consentit. Mais la Fée ayant assuré qu'il étoit important que cette cérémonie fût publique, le Prince se vit encore contraint d'attendre; & par le conseil de Barbacela, il passa la nuit éloigné de sa Princesse, à qui Moustache tint compagnie, comme Cormoran la tint au Prince. Néadarné avertit Moustache qu'elle croyoit avoir trop répété le secret; & cette généreuse Fée, on ne sait comment, y mit ordre.

Enfin, ce jour si désiré arriva. La Fée, le Roi, & les quatre Amans se rendirent de bonne heure au temple, où Saugrénutio, revêtu des ornemens de sa nouvelle dignité, lécha l'Écumoire avec une grace surnaturelle, en présence de la noblesse & des sacrificateurs. Dans le fond de l'ame, il étoit outré de s'avilir à ce point; & pour s'en consoler, il ordonna, par son premier décret, qu'aucun Sacrificateur à l'avenir ne pourroit être reçu, sans lécher aussi l'Écumoire. On imagine aisément que ce décret ne passa pas sans opposition, & qu'il fut dans tous les tems une source de discorde dans la Chêchianée.

Après cette auguste cérémonie, chacun retourna au palais. Barbacella, après avoir assuré les deux époux d'une constante protection, & de l'impuissance de Concombre à les tourmenter, retourna dans l'isle Babiole.

Tanzaï se vit au comble de ses vœux; amoureux autant qu'il étoit aimé, il ne se souvint plus des allarmes que lui avoit causé Jonquille; & la tendre Néadarné perdit dans les bras de son époux le souvenir de Concombre, & peut-être encore celui du Génie. Moustache & Cormoran, après être restés quelque tems à Chéchian pour partager les plaisirs de Tanzaï, retournerent auprès de Barbacela, après avoir promis aux deux époux de les venir revoir souvent. Céphaès, las de sa couronne, la céda à son fils, qui, toujours amoureux, se fit le plus d'héritiers qu'il put. Néadarné, si elle revit Jonquille, n'en dit rien; & tel fut leur bonheur, que Concombre même devint de leurs amies. Ici, faute d'une plus ample chronique, finira une des plus extraordinaires histoires que peut-être on se soit jamais avisé d'écrire.

F I N.

## T A B L E

## L I V R E T R O I S I È M E.

Chap. I.	Qui ne sera peut-être pas entendu de tout le monde.	pag. 1
Chap. II.	Comme le précédent.	1
Chap. III.	Qui ne dément pas les deux autres.	3
Chap. IV.	Qui ne fera bâiller plus d'un Lecteur.	5
Chap. V.	Malice de Jonquille	6
Chap. VI.	Conversation intéressante.	7
Chap. VII.	Intéressant, s'il est bien traité.	9
Chap. VIII.	Qui ne sert qu'à allonger l'ouvrage.	10
Chap. IX.	Où l'on verra, entre autres choses, combien la Musique a dégénéré.	11
Chap. X.	L'Opéra.	12

## L I V R E Q U A T R I È M E.

Chap. XI.	Combien il est dangereux pour les Femmes d'être peureuses.	13
Chap. XII.	Qui prépare a de grandes choses.	15
Chap. XIII.	Distraction de la Princesse.	16
Chap. XIV.	Qui apprendra aux Prudes: qu'il est des occasions dangereuses.	18
Chap. XV.	Où le Lecteur lira des choses qu'il prévoyoit depuis long-tems.	19
Chap. XVI.	Plus nécessaire qu'agréable.	21
Chap. XVII.	Fin de l'Histoire.	22

Fin de la Table.









